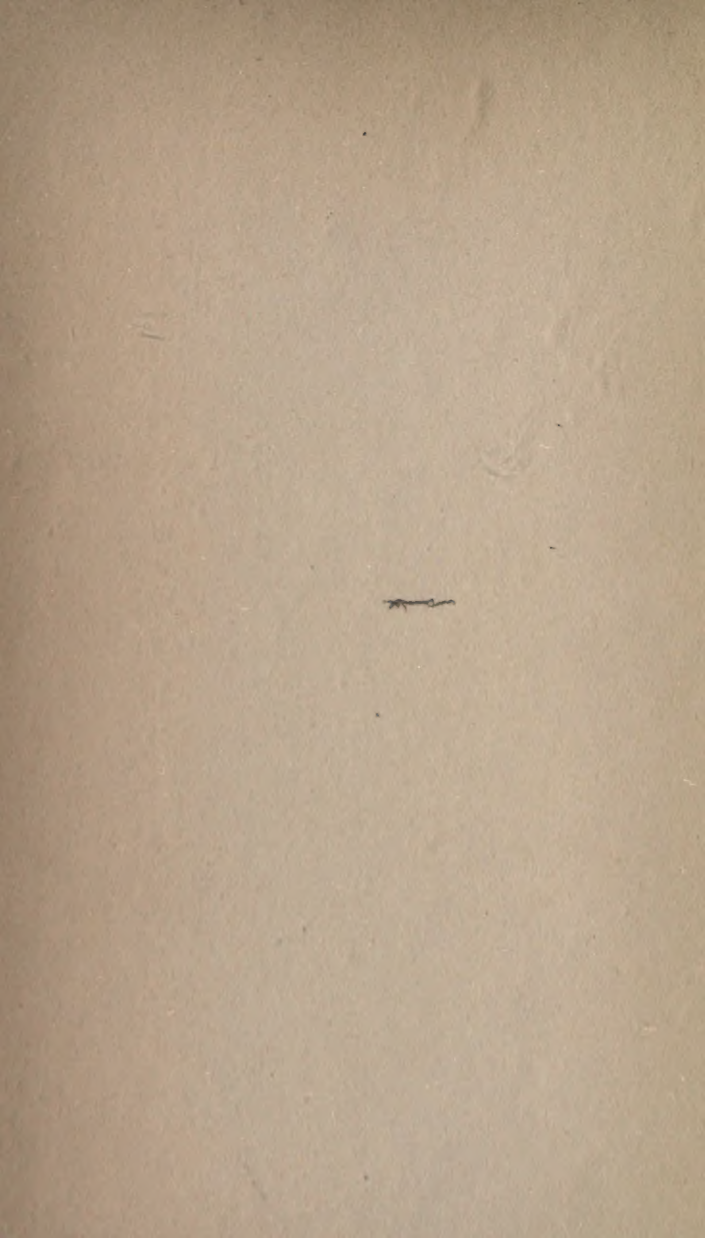








LA
GUERRE EN LORRAINE

*

DU MÊME AUTEUR, A LA MÊME LIBRAIRIE

Bonaparte et Moreau. *L'Entente initiale. Les Premiers Dissentiments. La Rupture.* Un volume in-8° accompagné de cinq cartes. . . . . 7 fr. 50

(Couronné par l'Académie française, prix Furtado.)

1870. La Perte de l'Alsace. 4e édition. Un volume in-16 . . . . 3 fr. 50

ERNEST PICARD
LIEUTENANT-COLONEL D'ARTILLERIE BREVETÉ
CHEF DE LA SECTION HISTORIQUE DE L'ÉTAT-MAJOR
DE L'ARMÉE

1870

LA GUERRE EN LORRAINE

★

Avec quatre cartes

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6^{e}

1911

PRÉFACE

Dans une précédente étude (1), nous avons exposé les préliminaires de la guerre de 1870, l'état matériel et moral des deux adversaires, la situation politique, les plans de campagne, les mouvements de concentration des armées opposées, enfin les opérations qui se sont déroulées en Alsace.

Après avoir rêvé de devancer l'ennemi par une offensive immédiate, le commandement français, déconcerté par des difficultés de mobilisation et d'organisation imprévues, ajourne momentanément l'exécution de son projet. L'armée du Rhin, comptant 230 000 hommes environ et constituant un seul groupe sous le commandement de l'empereur, demeure dispersée en un cordon très étendu de Thionville à

(1) *1870, La Perte de l'Alsace* (Paris, Plon et Nourrit).

Belfort, par Saint-Avold, Forbach, Bitche et Haguenau. L'affaire insignifiante de Sarrebruck n'est qu'une satisfaction donnée à l'opinion publique, un trompe-l'œil destiné à faire illusion à l'Autriche et à l'Italie, dont Napoléon III espère encore l'intervention en sa faveur.

Cependant, les Allemands exécutent méthodiquement la mise sur pied de guerre, le transport et le rassemblement de leurs forces. Les 360000 combattants de première ligne sont répartis en trois armées dirigées nominalement par le roi Guillaume et effectivement par le général de Moltke : la Ire, général de Steinmetz, comprenant deux corps d'armée et une division de cavalerie, réunie d'abord au nord-est de Trêves, s'est acheminée ensuite sur le front Sarrelouis-Merzig ; la IIe, prince Frédéric-Charles, forte de trois corps d'armée, la Garde, deux divisions de cavalerie, a été débarquée sur le Rhin, entre Mayence et Mannheim, et se porte par voie de terre vers Neunkirchen-Hombourg ; la IIIe, prince royal de Prusse, constituée par cinq corps d'armée et une division de cavalerie, se forme dans le Palatinat bavarois, au nord de la Lauter.

Le commandement français croit l'ennemi encore incomplètement prêt, le maréchal de

Mac-Mahon est dans la plus entière quiétude à Strasbourg, quand la IIIe armée, franchissant la frontière d'Alsace le 4 août, surprend la division Abel Douay à Wissembourg et, après un combat acharné et très honorable pour celle-ci, l'oblige à rétrograder.

La première stupéfaction passée, on songe aussitôt, au grand quartier général français, à prendre une revanche éclatante, et l'on élabore un projet d'offensive vers Hombourg. Mais on y renonce de suite, sur des objections peu fondées de l'intendant en chef, relatives à l'alimentation de l'armée. Le soir même de Wissembourg, Mac-Mahon s'empresse de prescrire la concentration générale des forces dont il dispose; un ordre formel dans ce sens est envoyé le 5 août au général de Failly, établi à Bitche. Le 6 au matin, la bataille s'engage à Frœschwiller contrairement aux prévisions des généraux en chef. Sensiblement inférieures en nombre et écrasées par une artillerie formidable, les troupes françaises opposent aux efforts de l'ennemi une résistance héroïque, jusqu'au moment où, faute d'être secourues par le général de Failly, elles sont contraintes de battre en retraite par Niederbronn sur Saverne. De là, elles se rendent au camp de Châlons où

se dirigent également les divisions des généraux de Failly et Félix Douay, non engagées à Frœschwiller.

Le présent ouvrage est consacré aux événements militaires qui ont eu lieu en Lorraine du 5 au 18 août, c'est-à-dire depuis la veille de Forbach, jusqu'au soir de Saint-Privat. Selon la méthode adoptée pour le précédent, il est une synthèse des études que nous avons présentées, sous une forme plus technique et plus détaillée, dans la *Revue d'Histoire rédigée à l'État-major de l'armée*, de juin 1901 à février 1903, et de celles qu'a publiées, dans le même périodique, de mars 1903 à janvier 1905, le capitaine, aujourd'hui lieutenant-colonel Guillemin (1). Cet ouvrage forme aussi, dans son ensemble, la matière du cours que nous avons professé à la Sorbonne de 1908 à 1910.

Si, par son inaction, le général de Failly est responsable dans une large mesure de la défaite de Frœschwiller, c'est à l'inertie de Bazaine et au manque d'initiative de trois de ses divisionnaires qu'est dû, le même jour, notre échec de Forbach. Malgré ce double revers qui

(1) Ses articles ont été réunis en tirages à part anonymes sous le titre : *La guerre de 1870-71. Les opérations autour de Metz, du 13 au 18 août*. Nous nous y référons par l'abréviation *Metz*, suivie du numéro du fascicule.

fait tomber la ligne des Vosges, la partie est loin d'être perdue : dans les opérations autour de Metz, qui ont décidé du sort de la guerre, les erreurs de la stratégie allemande nous offrent maintes occasions de retour de fortune. Il suffirait, pour en profiter, d'un chef énergique, soucieux de ses devoirs et, à défaut de compétence stratégique, pénétré de cette idée simple que le moment d'agir est venu quand l'on dispose de toutes ses forces. Malheureusement, sous la pression de l'opinion publique, le souverain appelle à la tête de l'armée du Rhin le maréchal Bazaine, dont l'apathie et l'insuffisance technique n'ont d'égales que la méconnaissance de ses obligations et une totale absence de sens moral.

Du côté des Allemands, les défaillances dont la direction suprême est loin d'avoir été exempte, ont été fréquemment rachetées par des qualités de premier ordre chez la plupart des chefs subordonnés : instruction professionnelle solide, activité inlassable, initiative intelligente, esprit d'offensive remarquable, solidarité constante. Il en est tout autrement dans l'armée impériale : une centralisation excessive a, depuis nombre d'années, déprimé les caractères, faussé le sentiment des responsabilités, immobilisé

chacun dans l'attente passive des ordres; de fausses doctrines ont infusé dans tous les rangs le mortel poison de la croyance en la supériorité de la défensive sur l'offensive; des campagnes de nature spéciale, qui ont formé des soldats entraînés et d'excellents officiers subalternes, ont fait négliger l'étude de la guerre en Europe. Ces observations ne visent point d'ailleurs telle ou telle personnalité; elles s'appliquent uniquement au système militaire du second Empire. Ainsi se manifeste, comme à Wissembourg et à Frœschwiller, la vraie cause de nos défaites : l'infériorité de notre haut commandement.

Les archives historiques du ministère de la Guerre constituent la source principale à laquelle nous avons puisé pour établir l'exposé des opérations de l'armée française (1). Pour les Allemands, nous avons utilisé l'*Historique du grand État-major prussien*, les 18e et 25e monographies, ainsi que le récent et considérable ouvrage sur la bataille du 18 août, publiés par le même État-major; la correspondance militaire du maréchal de Moltke; l'historique de la Ire armée, de von Schell, celui de la IIe armée, de von der

(1) Afin d'abréger, tout document cité et dont la provenance ne sera pas indiquée explicitement, devra être considéré comme faisant partie de ce Dépôt.

Goltz; les travaux de Cardinal von Widdern, de Fritz Hœnig, de Pelet-Narbonne; les souvenirs de Verdy du Vernois, etc. Dans la mise en œuvre de ces documents, nous nous sommes efforcé, après une rigoureuse critique, de faire ressortir les mobiles qui ont dicté les actes du commandement. Les détails des combats comportent en effet, dans la plupart des cas, de nombreuses incertitudes; la partie stratégique, au contraire, et les mouvements des grandes unités peuvent généralement être restitués avec certaines garanties d'exactitude et de précision. Nous ne prétendons point établir pour chacun des faits la vérité absolue, mais seulement présenter le résultat de recherches et de travaux élaborés en toute impartialité.

1870

LA GUERRE EN LORRAINE

PREMIÈRE PARTIE

FORBACH

CHAPITRE PREMIER

SITUATION LE 4 AOUT AU SOIR

Les illusions du commandement français. — L'avertissement de Wissembourg. — Instructions de l'empereur pour le 5 août. — Mouvement rétrograde du général Frossard. — Recommandations du major général et du maréchal Bazaine. — Défaut d'ordres précis. — Projets de Moltke. — Le plan fondamental. — Impatience de Steinmetz. — Mouvement en avant de ses colonnes, le 6 août au matin. — Sa désobéissance provoque la bataille de Forbach.

Les avertissements qui, à la veille de la guerre, avaient été prodigués au gouvernement impérial — avertissements formels et prophétiques — étaient demeurés vains. Sourd aux leçons de la

campagne de Bohême, il l'avait été de même à la parole de spécialistes autorisés (1). Les illusions que l'empereur et le maréchal Le Bœuf, major général, nourrissaient sur la durée de la mobilisation allemande, étaient profondément enracinées dans leur esprit. Encore, jusqu'au 4 août, peuvent-elles à la rigueur se concevoir (2). Elles rendent admissible, dans une certaine mesure, la répartition en cordon, tout le long de la frontière, qui, suivant le plan de l'archiduc Albert, avait été adoptée et conservée jusqu'à cette date pour les forces françaises. Mais le combat de Wissembourg et l'invasion de l'Alsace par une masse évaluée à deux corps d'armée au moins (3), étaient la preuve manifeste de l'erreur commise dans l'appréciation du temps qu'emploieraient les Allemands à rassembler leurs armées au voisinage de la frontière. A ce point de vue, si douloureux et si imprévu que fût l'échec de la division Douay, il constituait un avertissement qu'on ne pouvait et ne devait pas négliger. Il permettait, en effet, de prévoir le débouché à brève échéance des colonnes signalées vers Sarrelouis, Dudweiler, au sud-est de Trèves et au sud-ouest de Mayence, car rien n'au-

(1) Cf. notre ouvrage, *la Perte de l'Alsace*, 2, 7, 8.

(2) L'ennemi est « loin d'être prêt », écrit, à la date du 1er août, le major général au ministre de la Guerre (*Ibid.*, 101).

(3) Le maréchal de Mac-Mahon à l'empereur, D. T., en partie chiffrée, Reichshoffen, 4 août, 10 heures soir.

torisait à penser qu'elles ne fussent pas, comme l'armée du prince royal de Prusse, prêtes à entrer en campagne. L'événement montrait donc la nécessité de concentrer sans retard les corps de Lorraine afin de pouvoir livrer bataille, toutes forces réunies.

De cette nécessité, on ne tient nullement compte au grand quartier général français. Depuis qu'au lieu de l'offensive rêvée, on en est réduit à la défensive stratégique, les esprits sont déconcertés. La situation commandait, semble-t-il, de pousser des avant-gardes dans les directions dangereuses et de réserver une masse centrale destinée à la manœuvre. Mais de telles dispositions, fréquentes dans les campagnes napoléoniennes, sont ignorées ou oubliées de l'armée du second Empire. On se contente de chercher à parer les coups, sans combiner la riposte. Encore, avec un service de renseignements créé au dernier moment, avec une cavalerie à peu près inerte, ne peut-on vérifier des informations fantaisistes qui signalent partout d'importants rassemblements ennemis. De tous côtés on annonce une attaque imminente : on voudra être en force à la fois sur tous les débouchés, et on aboutira fatalement à la dispersion.

Dans l'après-midi du 4 août, on apprend au grand quartier général, par « les journaux anglais », que Steinmetz occupe « une position cen-

trale entre Sarrebruck et Deux-Ponts... appuyé par derrière par un corps du prince Frédéric-Charles .. (1) ». On lui attribue le projet « de marcher droit sur Nancy », comme si, négligeant l'armée française, il pouvait s'être assigné un objectif géographique (2)! Tel est néanmoins le point de départ des instructions de l'empereur pour les journées des 5 et 6 août.

Le général Frossard conserverait ses positions de Sarrebruck. Le maréchal Bazaine transférerait son quartier général de Boulay à Saint-Avold où il aurait une division, une autre serait placée à Marienthal, une troisième à Puttelange, la quatrième « suivant ses convenances, soit en avant, soit en arrière de ses positions ». Le général de Ladmirault, venant de Bouzonville, établirait son quartier général à Boulay où stationnerait également une de ses divisions, une autre occupant Boucheporn le 6, la troisième Téterchen. Le général de Failly concentrerait son corps d'armée à Bitche, sauf une division qui resterait à Sarreguemines et qui serait sous les ordres du maréchal Bazaine (3).

(1) Ordre pour le 5 août.

(2) Dans son mémoire de l'hiver 1868-1869, Moltke indiquait formellement l'objectif des armées allemandes après leur concentration : « Rechercher l'armée principale de l'adversaire et l'attaquer là où on la trouvera » (*Correspondance militaire du maréchal de Moltke*, n° 18).

(3) Ordre pour le 5 août.

En spécifiant ainsi les points de stationnement des divisions, les instructions de l'empereur empiètent sur les attributions des commandants de corps d'armée. Par contre, elles sont muettes sur l'idée générale qui préside à ces mouvements, muettes aussi sur le rôle assigné à chaque grande unité. On ne saurait en être surpris : cette lacune est la conséquence inéluctable de l'absence d'un plan d'ensemble bien arrêté. A en juger par le dispositif prescrit, il semble que l'on ait eu surtout le souci de faire face à tous les débouchés importants de la frontière : Ladmirault gardant ceux de Sarrelouis, Frossard ceux de Sarrebruck, Bazaine ceux de Sarreguemines, Failly ceux de Deux-Ponts (1).

A la nouvelle de la défaite de Wissembourg, l'empereur, après des velléités d'offensive sur Hombourg et Deux-Ponts (1), revient à la défensive. Les instructions pour le 5 août sont maintenues, sauf deux modifications relativement insignifiantes : la division que le 5e corps devait laisser à Sarreguemines rejoindrait le général de Failly à Bitche; le maréchal Bazaine ferait occuper Sarreguemines par la division Montaudon, tandis que les divisions Decaen, Metman, Castagny se porteraient respectivement à Saint-Avold, à Marienthal, à Putte-

(1) Lieutenant-colonel Maistre, *Spicheren*, 37.

lange (1). Le télégramme de l'empereur va cette fois jusqu'à fixer les noms des divisionnaires du 3e corps qui devront s'établir dans ces localités, mais sans la moindre indication sur la mission qui leur incombe.

Telles sont les deux seules mesures prises par l'empereur le 4 août, en dépit de l'avertissement de Wissembourg. Sans posséder de grandes connaissances stratégiques, il était facile de voir pourtant que les corps d'armée de Lorraine ne se prêtaient pas un mutuel appui. La distance de Bouzonville à Sarreguemines par Saint-Avold dépassant cinquante kilomètres à vol d'oiseau, le général Frossard ne pouvait compter, en cas d'attaque, être soutenu ni par le général de Ladmirault, ni par la Garde impériale malencontreusement dirigée de Volmerange sur Courcelles-Chaussy. Pensait-on pouvoir disposer encore du temps nécessaire à la concentration avant que l'ennemi prît l'offensive sur la Sarre? Ou bien voulait-on — espoir chimérique — être en forces partout, sur quelque point que se produisît l'irruption de l'adversaire?

Peut-être faut-il attribuer l'inertie du grand quartier général, dans ces circonstances critiques, à ce que « l'empereur n'avait plus l'entrain, ni l'activité, ni la santé nécessaires; la tâche dont il

(1) L'empereur au maréchal Bazaine, D. T., Metz, 4 août, 9 h. 10 soir.

avait voulu se charger, il ne pouvait la remplir; la responsabilité qu'il avait voulu assumer pour lui seul, elle était au-dessus de ses forces; en présence du danger, son indécision sembla augmenter encore (1) ».

*
* *

Les mouvements prescrits par les instructions du 4 août s'effectuent le 5 sans incidents. Dans la matinée, le général Frossard, se sentant « un peu en flèche » à Sarrebruck, et jugeant que « le 2e corps serait beaucoup mieux sur les plateaux de Forbach à Sarreguemines », demande l'autorisation de s'y replier (2). Satisfaction lui est accordée aussitôt; il lui est prescrit en même temps d'établir le lendemain matin son quartier général à Forbach et de grouper ses divisions autour de cette localité comme il l'entendrait, de façon à se reporter sur Saint-Avold dès que l'ordre lui en serait donné par l'empereur (3).

Exposé à être attaqué d'un instant à l'autre, et inquiet en particulier pour ses ailes (4), Frossard

(1) Colonel d'Andlau, *Metz, Campagne et Négociations*, 37.

(2) Le général Frossard au major général, 5 août, D. T., 7 h. 15 matin.

(3) Le major général au général Frossard, 5 août, D. T., 9 h. 10 matin.

(4) Général Frossard, *Rapport sur les Opérations du 2e Corps de l'Armée du Rhin*, 30.

se décide à effectuer son changement de position dans la soirée même du 5 août. La division Vergé vient camper près de Stiring-Wendel, laissant sa 1re brigade à l'ouest de Forbach, à cheval sur la route de Sarrelouis. La division Bataille doit se porter sur les hauteurs d'Oeting; mais, dans l'obscurité, sous une pluie torrentielle, il lui est impossible de trouver l'emplacement de son camp; elle bivouaque en colonne serrée près de la route. La division Laveaucoupet s'établit au nord et au sud de Spicheren. La réserve d'artillerie rétrograde sur Forbach, où se trouve déjà la division de cavalerie Valabrègue (1).

En se repliant sur les hauteurs de Spicheren, le 2e corps a perdu non seulement toute action, mais aussi toute vue sur la vallée de la Sarre. Désormais des rassemblements ennemis peuvent s'effectuer en complète sécurité entre Sarrebruck et Sarrelouis. Il importait donc d'avoir des postes de cavalerie aux points de passage de la rivière, et des reconnaissances incessantes sur la rive droite. Quelques grand'gardes de chasseurs à cheval sont maintenues, il est vrai, en avant des bivouacs, (2) mais à très courte distance, suivant les errements de l'époque, et ce service

(1) Journal de marche du 2e corps; le général Bataille au général Frossard, Oeting, 6 août.

(2) Général Frossard, *loc. cit.*, 35.

de sûreté rudimentaire n'est pas poussé jusqu'à la Sarre (1).

L'inconvénient de ne plus commander les ponts était compensé, sans doute, dans l'esprit de Frossard, par d'autres avantages : « Il connaissait parfaitement la position de Spicheren, assure le général Lebrun ; il l'avait visitée et parfaitement étudiée en 1867. Il était convaincu que son corps d'armée y serait inexpugnable, pourvu que l'ennemi ne vînt pas l'attaquer avec des forces démesurément supérieures (2). »

Plusieurs télégrammes parviennent au général Frossard dans la nuit du 5 au 6 août. L'un d'eux le convoque, avec le maréchal Bazaine et le général de Ladmirault, à une conférence qui doit avoir lieu, le lendemain, à une heure et demie de l'après-midi, à la gare de Saint-Avold. « En prévision d'une offensive de l'ennemi et d'une bataille prochaine », l'empereur se proposait, si l'on en croit le maréchal Le Bœuf, d'y donner des instructions d'ensemble et de « régler la coopération » des trois corps d'armée (3). Cette réunion est contremandée dans la matinée du 6 par une dépêche du major général : « Tenez-vous prêt à une attaque

(1) Il n'en est question dans aucun document français ou allemand.

(2) Général Lebrun, *Souvenirs militaires*, 264.

(3) Le major général au maréchal Bazaine et au général Frossard, D. T., Metz, 5 août, 7 h. 10 soir; Note marginale autographe du maréchal Le Bœuf sur ledit télégramme.

sérieuse qui pourrait avoir lieu aujourd'hui même. Restez à votre poste, et ne venez pas trouver l'empereur (1). »

De son côté, le maréchal Bazaine confirme au général Frossard la nouvelle déjà connue de la marche concentrique de forces ennemies considérables, venant de la région de Trèves, vers Sarrelouis et Sarrebruck. Il recommande, de la part du major général, de redoubler d'attention aux avant-postes (2). Un peu plus tard, Bazaine prévient Frossard que la division Montaudon, qui occupe Sarreguemines, a lieu de croire qu'elle sera attaquée dans la matinée par des forces supérieures. Bazaine ajoute que, dans ce cas, une division du 2ᵉ corps devra se porter sur Grosbliederstroff (3). Frossard répond qu'il lui sera difficile de retirer une division de Spicheren, et obtient de Bazaine l'assurance que la division du 3ᵉ corps occupant Puttelange serait poussée éventuellement sur Sarreguemines (4).

Les avertissements donnés à Frossard par le major général et par Bazaine étaient utiles sans

(1) Le major général au général Frossard, D. T., Metz, 6 août, 4 h. 40 matin.

(2) Le maréchal Bazaine au général Frossard, D. T., Saint-Avold, 6 août, 2 h. 50 matin.

(3) Le même au même, D. T., Saint-Avold, 6 août, 3 h. 45 matin.

(4) Le général Frossard au maréchal Bazaine, D. T., Forbach, 6 août, 7 h. 50 matin; le maréchal Bazaine au général Frossard, D. T., 6 août, 10 h. 55 matin.

doute, mais loin de pouvoir suffire. Frossard devait-il, en cas d'attaque, accepter ou refuser le combat? Si on le laissait libre d'agir suivant les circonstances, du moins était-il essentiel de lui faire connaître les intentions du commandement : un subordonné ne peut faire acte d'initiative que s'il connaît le plan du chef. Si, au contraire, on désirait que Frossard se repliât sur Cadenbronn où seraient venues converger les divisions du 3e corps (1), il importait de lui envoyer des instructions nettes à cet égard. Or, ni le major général, ni le maréchal Bazaine qui avait le commandement supérieur des 2e, 3e et 4e corps, ne spécifièrent rien, et pas davantage ne témoignèrent leur volonté d'adopter l'une ou l'autre solution : nouvelle conséquence de l'absence d'un projet d'opérations fermement arrêté par le grand quartier général.

A la vérité, le major général avait prescrit à Frossard, dès le 4 août, de se replier sur Saint-Avold, dans le cas où se présenteraient des forces plus nombreuses que ne l'annonçaient les renseignements (2). Mais, à cette date, on avait envisagé surtout l'éventualité du débouché de l'ennemi par Sarrelouis, et les modifications qui

(1) C'était l'avis de Bazaine, du moins si l'on s'en rapporte à son interrogatoire (*Procès Bazaine*, Rapport, 11).

(2) Le major général au général Frossard, D. T., Metz, 4 août, 3 h. 30 matin.

s'étaient produites depuis lors dans la situation générale nécessitaient des instructions nouvelles. L'idée d'un mouvement rétrograde sur Saint-Avold se trouvait encore formulée, il est vrai, mais avec certaines restrictions, dans un télégramme du major général daté du 5 août au matin (1). Par contre, à bien considérer le message du maréchal Le Bœuf, du 6 août au matin, il semble que Frossard ait pu y voir, implicitement contenu, non pas l'ordre, mais l'avis d'accepter la bataille. On lui disait, en effet, de se tenir « prêt à une attaque sérieuse », et on ne lui parlait pas de retraite sur Saint-Avold.

De son côté, Frossard ne fit rien pour être renseigné sur les projets du commandement et pour être muni d'instructions précises sur la mission qu'il avait à remplir. Si l'on en croit son témoignage postérieur aux événements, trois raisons semblent l'avoir déterminé à ne pas se replier sur la position de Cadenbronn dès la réception du dernier télégramme du major général : « J'attendais les ordres du maréchal [Bazaine], je pouvais être attaqué dans ma marche rétrograde; enfin, il aurait fallu abandonner la garde de Forbach et de tout ce qui s'y trouvait (2). » Ces trois arguments paraissent mal

(1) Voir *suprà*, p. 7.

(2) Instruction relative au procès Bazaine, Déposition du général Frossard.

fondés : le général Frossard avait le droit et le devoir de réclamer à son chef les instructions qui lui faisaient défaut; une division d'arrière-garde eût couvert la retraite et l'évacuation des magasins de Forbach. En supposant d'ailleurs qu'on ne réussit pas à replier à temps les approvisionnements réunis si imprudemment à proximité de la frontière, il était préférable de les abandonner à l'adversaire que de s'exposer à un échec dont les conséquences seraient par surcroît de les faire tomber entre ses mains (1). Ces motifs ne sauraient donc justifier la décision prise de livrer combat sur la position défectueuse de Stiring-Spicheren. Par contre, le général Frossard pouvait espérer à bon droit être secouru. Comment prévoir que, des quatre divisions du 3e corps dont il connaissait les emplacements à une courte étape du champ de bataille, aucune ne viendrait le soutenir? Peut-être n'a-t-il accepté et prolongé la lutte qu'avec la conviction, d'ailleurs très justifiée, d'être renforcé dans la journée par le 3e corps tout entier.

***

Déconcerté un instant par le combat de Sarrebruck où il a cru voir une première manifesta-

(1) Ces approvisionnements purent être évacués, en grande partie, au cours même de la bataille de Forbach (300 wagons

tion de l'offensive française (1), le grand quartier général allemand s'est ressaisi en constatant, le lendemain 3 août, que nous ne franchissons pas la Sarre. Les renseignements parvenus le 4 confirment notre immobilité et font même entrevoir, inexactement, notre retraite sur certains points (2). Moltke a d'ailleurs reçu l'assurance formelle que la III[e] armée pénétrera en Alsace ce jour-là (3). Il se décide alors à autoriser la marche de la II[e] armée à travers les défilés du Haardt, afin d'atteindre le front Neunkirchen-Hombourg-Deux-Ponts : quatre corps, les III[e], IV[e], X[e] et la Garde devront s'y établir en première ligne; les IX[e] et XII[e] plus en arrière entre Waldmohr et Mühlbach. Les *5*[e] et *6*[e] divisions de cavalerie précéderont ces colonnes (4).

Le déploiement à l'ouest du Haardt achevé dans la soirée du 7 août, ce que Moltke a appelé plus tard son « plan fondamental », consiste à « se maintenir dans une position expectante, en

sur 350) (Instruction relative au procès Bazaine, Déposition de l'intendant militaire Bagès).

(1) Cf. *la Perte de l'Alsace*, 120.

(2) *Historique du grand État-major prussien*, II, 159.

(3) *Correspondance militaire du maréchal de Moltke*, n° 103.

(4) *Historique du grand État-major prussien*, II, 165. — Pour plus de clarté, les numéros des corps d'armée allemands seront écrits en chiffres romains; les numéros des divisions, brigades, régiments allemands, en chiffres arabes italiques; les numéros des corps d'armée, divisions, brigades et régiments français, en chiffres arabes droits.

cherchant à contenir l'armée française sur la Sarre, jusqu'à ce que les progrès de la IIIe armée ... permettent d'agir efficacement ». Moltke se propose alors de livrer une bataille décisive « sur la frontière française même », les Ire et IIe armées s'engageant de front, tandis que la IIIe, après avoir écrasé les forces adverses d'Alsace, attaquerait en flanc en débouchant par la haute Sarre (1). C'était, comme on l'a dit très justement, un nouveau Sadowa que Moltke avait l'intention de réaliser dès le début de la campagne (2). L'offensive des Ire et IIe armées, débutant par le passage de la Sarre, est fixée au 9 août (3) ; Moltke admet donc implicitement que l'armée française demeurera immobile jusqu'à cette date, et que rien ne viendra s'opposer à la réunion des forces sur le champ de bataille même.

Le prince Frédéric-Charles, commandant la IIe armée, est parfaitement au courant des intentions du grand quartier général. Ses instructions du 4 août au soir, pour le franchissement du Haardt et le déploiement sur le versant occidental de la région montagneuse, sont conformes au « plan fondamental (4) ». Steinmetz,

(1) *Historique du grand État-major prussien*, II, 64; *Correspondance militaire du maréchal de Moltke*, n° 20.

(2) Général Bonnal, *la Manœuvre de Saint-Privat*, I, 339.

(3) *Correspondance militaire du maréchal de Moltke*, n° 107.

(4) *Historique du grand État-major prussien*, II, 94.

commandant la Ire armée, n'est au contraire informé des projets de Moltke que d'une manière moins complète et plus tardive (1). Une telle omission est particulièrement dangereuse à l'égard d'un subordonné tel que Steinmetz, grisé par les succès que lui a procurés son offensive énergique en 1866, rêvant de porter les premiers coups aux Français, plein de vigueur physique et d'impétuosité malgré ses soixante-treize ans, souffrant au surplus d'obéir à Moltke, moins ancien que lui (2).

A la nouvelle du combat de Sarrebruck, et dans le but d'enrayer l'offensive française en favorisant ainsi le débouché de la IIe armée à l'ouest du Haardt, Steinmetz a résolu de franchir la Sarre le 4 à Sarrelouis, de se porter vers Boulay et Saint-Avold, et d'attaquer le flanc gauche des Français (3). Déjà, le 3 août, le VIIe corps s'est avancé jusqu'à Merzig, le VIIIe à Hilschbach et Lebach, plus loin que ne le prescrivaient les ordres du grand quartier général

L'opération eût abouti très vraisemblablement à un désastre pour la Ire armée allemande isolée (4), aussi Moltke s'empresse-t-il de l'interdire et, afin d'enrayer définitivement l'offen-

(1) *Historique du grand État-major prussien*, II, 154, 155.

(2) Lieutenant-colonel Maistre, *loc. cit*, 13.

(3) Steinmetz à Moltke, Hellenhausen, 6 août (*Corresp. milit. du maréchal de Moltke*, I, p. 252).

(4) *Correspondance militaire du maréchal de Moltke*, n° 105.

sive de Steinmetz, il lui prescrit, par télégramme, de concentrer ses forces, le 4 août, vers Tholey. Pour refréner l'impatience de ce bouillant subordonné, le message ajoute : « Offensive générale projetée (1). »

Steinmetz n'obéit que très imparfaitement : si son quartier général s'établit à Tholey, le VIII[e] corps s'échelonne jusqu'au sud d'Ottweiler; le VII[e] cantonne autour de Lebach et de Bettingen (2). Moltke accepte néanmoins le fait accompli et lui télégraphie dans la soirée du 4 : « D'accord avec vous au sujet des positions occupées. Y rester jusqu'à nouvel ordre (3). » Cette réponse ne donne pas satisfaction à Steinmetz, qui ne comprend pas pourquoi on le maintient immobile dans la région de Tholey, quand la II[e] armée poursuit son mouvement vers la Sarre. Il demande donc des explications à Moltke et, comme elles ne parviennent pas assez promptement à son gré, il fait appel au roi (4).

A Ottweiler, Steinmetz empiète sur la zone de marche de la II[e] armée qui dispose pour son corps d'aile droite, le III[e], de la route Saint-Wendel, Ottweiler, Neunkirchen. Dans la soirée du 4, Frédéric-Charles le prie de dégager cette direc-

(1) *Historique du grand État-major prussien*, II, 147.
(2) *Ibid.*, II, 148.
(3) *Correspondance militaire du maréchal de Moltke*, n° 102.
(4) *Ibid.*, I. 249.

tion, mais il se heurte à un refus catégorique. Le commandant de la IIe armée soumet alors le litige au grand quartier général qui expédie aussitôt à Steinmetz le télégramme suivant : « La Ire armée évacuera demain la route Saint-Wendel, Ottweiler, Neunkirchen (1). » En même temps, Steinmetz apprend que, le lendemain matin 6 août, la IIe armée continuera sa marche en avant, et que les avant-gardes du IIIe corps atteindront Sulzbach et Saint-Ingbert.

Ainsi, sans nul doute, les troupes de Frédéric-Charles prennent les devants, et elles vont porter les premiers coups à l'adversaire. Cette perspective, succédant aux dissentiments des jours précédents avec Moltke, exaspère Steinmetz ; il croit qu'on veut systématiquement lui faire jouer un rôle de second plan et lui ravir la moisson de lauriers qu'il compte bien cueillir. Bien résolu à ne pas se laisser dépasser par les colonnes de la IIe armée, il ne craint pas d'enfreindre les instructions de Moltke, qui lui prescrivent de rester à Tholey jusqu'à nouvel avis (2).

Les ordres de Steinmetz pour la journée

(1) *Correspondance militaire du maréchal de Moltke*, nos 106, 108.

(2) Steinmetz au roi, D. T., Tholey, 5 août, 10 heures soir, cité par Cardinal von Widdern, *Die Führung der I. und II. Armee und deren Vortruppen*, 119 (conversation de Steinmetz avec le colonel von Conrady), 139 ; Von Schell, *Opérations de la Ire armée*, 31 ; lieutenant-colonel Maistre, *loc. cit.*, 16.

du 6 août débutent par ces mots : « L'armée commencera demain son mouvement en avant vers la Sarre... » Le VII[e] corps se porterait de Lebach sur Guichenbach avec des avant-gardes vers Völklingen et Sarrebruck ; de Mainzweiler, le VIII[e] corps atteindrait Fischbach. La 3[e] division de cavalerie couvrirait le flanc droit de l'armée (1). Ce sont ces prescriptions qui vont déterminer la bataille de Forbach, contrairement aux projets du grand quartier général, et qui feront échouer le plan de Moltke consistant à livrer, sur la Sarre, une affaire décisive (2).

Bien que l'*Historique du grand État-major prussien* ait tenté de justifier Steinmetz, la désobéissance est manifeste. Elle s'aggrave encore du fait de n'avoir tenu aucun compte du message reçu le 6 août, à 2 h. 30 du matin, en réponse au télégramme adressé au roi la veille. On lui donne cette fois, tardivement il est vrai, toutes les explications nécessaires sur le mouvement combiné des I[re] et II[e] armées. On lui recommande à nouveau de conserver, les 5 et 6 août, ses emplacements actuels, jusqu'à ce que la II[e] armée soit sortie tout entière des défilés du Haardt. La I[re] armée se mettrait en marche le 7 « pour être prête à franchir la Sarre à partir du 9 août entre Sarrelouis et Völklingen, et à prendre éventuel-

(1) *Historique du grand État-major prussien*, II, 152.
(2) Général Bonnal, *loc. cit.*, 173.

lement l'offensive contre le flanc gauche de l'adversaire que la IIe armée aborderait de front... (1) ».

Steinmetz aurait eu le temps le 6 août, à 2 h. 30 du matin, de contremander le mouvement prescrit à la Ire armée et de le réduire à une nouvelle répartition des cantonnements afin de laisser la route Saint-Wendel, Ottweiler, Neunkirchen à la disposition de la IIe armée. Mais les instructions du grand quartier général restent pour lui lettre morte. Dès le 5 août, on peut donc formuler sur Steinmetz le jugement que le roi de Prusse émit, dit-on, quelques jours plus tard : « Il ne m'obéit plus ! (2) »

Toutefois, il faut rendre hommage à cette éminente qualité que possédait Steinmetz de vouloir à tout prix arriver au contact de l'ennemi et livrer bataille. Le désir sincère de conduire les troupes au combat n'est pas un sentiment aussi général qu'on serait tenté de le croire. On peut d'ailleurs invoquer, en faveur de Steinmetz, une circonstance atténuante. Moltke l'a tenu trop longtemps dans l'ignorance de ses projets et s'est contenté, au moyen de télégrammes laconiques, de lui prescrire des mouvements sans en indiquer le but. Il n'a pas cru « pouvoir donner des instructions s'étendant au delà de la période im-

(1) *Correspondance militaire du maréchal de Moltke*, n° 107.
(2) Cardinal von Widdern, *loc. cit.*, 189.

médiate... et lorsque, dans la soirée du 5 août, le général Steinmetz prescrivait le mouvement vers la Sarre, les plans ultérieurs de l'autorité supérieure lui étaient inconnus, parce qu'ils étaient eux-mêmes encore subordonnés aux événements (1) ».

Ce plaidoyer de l'historique officiel ne saurait justifier Moltke de n'avoir pas fait connaître nettement à son subordonné son « plan fondamental » et sa pensée. Cette manière défectueuse de commander a préparé la désobéissance de Steinmetz. Ce n'est point ainsi que procédait Napoléon : il suffit, pour s'en convaincre, de lire les instructions qu'il envoyait à ses maréchaux, dans les périodes précédant les engagements décisifs. Il faut ajouter que l'empereur, qui ne craignait pas de partager les fatigues de ses troupes, se tenait au milieu d'elles, tandis que le roi de Prusse et Moltke, plus âgés que Napoléon, plus soucieux de confort, avaient maintenu leur quartier général très loin en arrière des armées, à Mayence. Certes, la première tâche du commandement consiste à donner des ordres, mais il lui appartient également d'en assurer l'exécution (2).

(1) *Historique du grand État-major prussien*, II, 155.

(2) Général Bonnal, *loc. cit.*, 167 ; lieutenant-colonel Rousset, *Le haut commandement des armées allemandes en 1870*, 25-26 ; lieutenant-colonel Maistre, *loc. cit.*, 17.

CHAPITRE II

LES PRÉLIMINAIRES DE LA BATAILLE

Le champ de bataille de Forbach. — Défectuosités de la position. — Le 2e corps dans la matinée du 6 août. — Reconnaissances insuffisantes de la cavalerie allemande. — Marche de la 14e division. — Kameke prend le parti d'attaquer le Rother Berg. — Inconvénients de cette décision. — Répartition des troupes du 2e corps. — Frossard laisse ses subordonnés sans instructions. — Occupation irrationnelle de la position.

Le terrain sur lequel s'est livrée la bataille de Forbach est compris dans une zone limitée au nord et à l'est par le cours de la Sarre; à l'ouest, par les lisières occidentales des forêts de Sarrebruck, de Stiring (1) et de Forbach; au sud, par une ligne conventionnelle tracée d'Alsting à Forbach par le Pfaffen Berg.

En allant du nord au sud, cette zone présente, dans son ensemble, deux terrasses successives séparées par la dépression du Tief Weiher (Étang profond) et de l'Ehrenthal. La première est jalonnée par les hauteurs du Terrain de Manœuvres, du Repperts Berg et du Winter Berg; la seconde

(1) Ne pas confondre la forêt de Stiring, située à l'ouest du chemin de fer, avec le bois de Stiring situé à l'est.

est constituée d'abord par le Galgen Berg et la Folster Höhe, puis par le plateau de Spicheren, dont les pentes nord sont raides, boisées et ravinées, et dont le commandement immédiat dépasse parfois 80 mètres. Une sorte d'éperon d'aspect rougeâtre, le Rother Berg, fait saillie sur le plateau dans la direction de Sarrebruck et offre des vues jusqu'aux collines de la rive droite de la Sarre.

A l'est du Rother Berg s'étendent des bois épais divisés en Gifert Wald, Pfaffen Wald et Stifts Wald, les deux premiers séparés par un col formant clairière et d'où descend vers le nord-est l'étroit vallon de Saint-Arnual. A l'ouest, se trouve la forêt de Spicheren dominée au sud par le Forbacher Berg, accidentée par plusieurs ravins larges et profonds, qui sont généralement orientés du nord au sud, et dont les plus importants viennent aboutir, sur la grande route de Forbach à Sarrebruck, à un groupe de bâtiments : la baraque Mouton, l'auberge de la Brême d'Or, la maison de Douane.

Entre la forêt de Spicheren et celle de Stiring existe une trouée, large d'abord de 1 200 à 1 500 mètres entre le Rother Berg et le bois de Stiring, et qui va ensuite en se rétrécissant jusqu'au village industriel de Stiring-Wendel, composé presque en entier d'une usine et de ses dépendances. La route et le chemin de fer de Sarrebruck, celui-ci presque partout en déblai,

traversent ce secteur en convergeant vers Forbach. Plus à l'ouest se trouvent Vieux-Stiring et la croupe de Vieilles-Houillères dans une sorte de clairière formée par le bois de Stiring, la forêt communale de Sarrebruck et la forêt de Stiring.

Le général Frossard connaissait parfaitement la position de Forbach-Spicheren sur laquelle il s'était replié. Il l'avait parcourue et étudiée en 1867, et la considérait comme extrêmement forte (1). L'*Historique du grand État-major prussien* semble partager cette opinion.

« Les conditions topographiques donnaient tous les avantages aux Français. Ainsi, quand, de Sarrebruck, on aborde les hauteurs qui s'élèvent immédiatement au sud, les montagnes de Spicheren et leurs vastes forêts cachent entièrement tout ce qui se trouve en arrière. Du côté de l'ennemi, au contraire, la vue s'étend, presque sans obstacles, vers le nord jusqu'à la Sarre; en outre le clocher de Stiring-Wendel offre un observatoire duquel on découvre toute la contrée au nord-est jusqu'au Repperts Berg. Ces qualités défensives, naturellement inhérentes à la position des Français, avaient été encore accrues par des travaux (2). »

De telles assertions ne sauraient être admises sans réserves. Abstraction faite de la supériorité

(1) Général LEBRUN, *loc. cit.*, 264.
(2) *Historique du grand État-major prussien*, III, 290.

morale et matérielle de l'offensive sur la défensive, le terrain occupé par le 2e corps présentait de graves inconvénients. L'ensemble de la position offrait une forme généralement convexe avec un saillant très prononcé, le Rother Berg, arête extrêmement étroite exposée aux feux convergents et d'enfilade de l'attaque (1). Les flancs étaient mal appuyés et faciles à déborder par le Stifts Wald et par la forêt de Stiring. La forêt de Spicheren, qui s'étend sur une largeur de deux kilomètres entre le Forbacher Berg et Stiring, en terrain très accidenté, devait rendre fort difficiles les relations des troupes de Spicheren avec celles de Stiring. L'interposition de cet obstacle déterminera en effet, du côté français, deux actions indépendantes : l'une sur le plateau de Spicheren, l'autre vers Stiring. Presque partout, la vallée de la Sarre échappait aux vues; inconvénient d'autant plus grave que l'on avait commis la faute de ne pas détruire les ponts. Les emplacements de batterie étaient rares, peu étendus et généralement défectueux; à cet égard, tout l'avantage était à l'adversaire qui pouvait faire agir son artillerie en masses et

(1) L'*Historique du grand État-major prussien* parle des « pentes rocheuses » du Rother Berg qui le « protégeaient presque à l'égal des remparts d'une forteresse ». En réalité, sauf à l'extrême pointe du Rother Berg, et encore sur l'espace seulement de quelques mètres, on ne voit nulle part d'escarpement rocheux.

obtenir aisément la convergence des feux sur tel point du champ de bataille où s'imposerait cette nécessité. L'assaillant disposait d'excellents cheminements pour aborder, à l'abri des vues et des projectiles, soit le saillant nord du bois de Stiring, soit la maison de Douane, soit le col déboisé entre le Gifert Wald et le Pfaffen Wald. Stiring était, il est vrai, un bon point d'appui, mais sa défense ne pouvait être convenablement soutenue par l'artillerie. Les travaux de fortification se réduisaient à une tranchée-abri d'une centaine de mètres de développement, vers l'extrémité du Rother Berg, et à un retranchement rapide sur le Kaninchens Berg, au nord-ouest de Forbach, de part et d'autre de la route de Sarrelouis.

Pour tous ces motifs, le terrain sur lequel allait s'engager la lutte était moins une position de combat qu'un ensemble de postes avancés. La prudence seule avait déterminé le 2e corps à un mouvement de retraite, et des considérations étrangères à la tactique avaient déterminé son arrêt à Stiring et à Spicheren. La préoccupation de couvrir le matériel et les approvisionnements si imprudemment accumulés à Forbach, à proximité immédiate de la frontière, amena Frossard à livrer bataille sur un terrain et dans une situation défavorables. Ainsi qu'il arrive souvent à la guerre, une première faute en entraîna d'autres. Il s'agissait en effet de vaincre et non

pas de protéger des magasins, non pas par suite de subordonner les emplacements d'un corps d'armée à la situation topographique de la gare de Forbach (1).

*
* *

Le 6 août au matin, les emplacements des grandes unités du 2e corps sont les suivants : la 1re division, Vergé, répartie entre Stiring et le Kaninchens Berg, et couverte par le 77e de ligne à 500 mètres au nord-est de Stiring, et par le 3e bataillon de chasseurs près de Vieux-Stiring; la 2e division, Bataille, à Oeting; la 3e division, Laveaucoupet, autour de Spicheren; la division de cavalerie, Valabrègue, répartie entre Forbach et Spicheren; la réserve d'artillerie et le quartier général à Forbach (2). Point d'arrière-garde au sud-est de Sarrebruck, pas même d'avant-postes au sens où on l'entend aujourd'hui; quelques compagnies seulement à faible distance des bivouacs de la 3e division et en avant du front du 77e de ligne (3). Afin de protéger les travailleurs

(1) « ... Il me serait difficile de retirer ma division de Spicheren, car Forbach serait attaqué de suite et nos approvisionnements compromis » (Frossard à Bazaine, D. T., 6 août, 7 h. 50 matin). — Frossard revient plusieurs fois sur cette idée dans ses rapports et ses dépositions.

(2) Journal de marche du 2e corps.

(3) Rapport du général de Laveaucoupet, 10 août; Note du général Février, colonel du 77e en 1870.

du Rother Berg, où l'on achève une tranchée-abri, le général de Laveaucoupet établit le III[e] bataillon du 40[e] dans la partie nord-ouest du Gifert Wald, et le 10[e] bataillon de chasseurs, avec quatre bouches à feu, au Rother Berg même (1).

Les reconnaissances envoyées dans la matinée ne fournissent que peu de renseignements sur les mouvements de l'ennemi. Pourtant, sur la route de Sarrelouis, à Grande-Rosselle, un escadron du 12[e] dragons et un bataillon du 55[e] de ligne constatent la présence d'un faible détachement prussien qui se retire à leur approche. Les habitants de cette localité annoncent qu'une division ennemie est attendue dans l'après-midi; le général Frossard en est avisé vers une heure (2).

Vers 9 heures du matin, le canon se fait entendre aux avant-postes : c'est la batterie du Rother Berg qui lance quelques obus, d'ailleurs inoffensifs, sur les fractions avancées des 5[e] et 6[e] divisions de cavalerie allemande (3). Leurs reconnaissances ont remarqué dès l'aube l'abandon des hauteurs au sud de Sarrebruck par les forces qui les occupaient la veille. Franchissant aussitôt la Sarre, elles se sont portées sur le Terrain de

(1) Rapport Laveaucoupet.

(2) *Spectateur militaire*, 3[e] série, XXIX, 314, et 4[e] série, XXVIII, 179. — Ces deux articles sont du colonel de Waldner-Freundstein, qui commandait le 55[e] de ligne en 1870.

(3) Le général Frossard au maréchal Bazaine, D. T., 9 h. 10 matin.

Manœuvres, puis au Galgen Berg. Il leur paraît que les Français n'ont laissé sur le plateau de Spicheren qu'une arrière-garde destinée à couvrir des embarquements à la gare de Forbach. Elles transmettent des rapports dans ce sens (1). Un officier du 17ᵉ hussards croit devoir être plus affirmatif : « L'ennemi s'embarque en chemin de fer à Stiring et à Forbach. Il est couvert par deux bataillons, un escadron, une batterie (2). » Un peu plus tard, il est vrai, une autre reconnaissance évalue les troupes françaises à 20 000 hommes pour le moins (3). Mais la cavalerie allemande s'en tient, sur ce point, à ces observations superficielles sans chercher à réaliser l'information en profondeur. Vers 11 heures du matin, le général von Rheinbaben, commandant supérieur des 5ᵉ et 6ᵉ divisions, télégraphie de Sarrebruck au prince Frédéric-Charles que les Français occupent les hauteurs de Spicheren avec de l'infanterie et de l'artillerie, et qu'ils commencent un mouvement de retraite (4). Un second télé-

(1) *Historique du grand État-major prussien*, III, 292; Cardinal von Widdern, *Die Kavallerie Divisionen wahrend des Armee Aufmarschs*, 234.

(2) Cardinal von Widdern, *loc. cit.*, 234.

(3) *Ibid.*, 237.

(4) *Ibid.*, 268. — D'autres reconnaissances de cavalerie allemande furent plus audacieuses. Trois d'entre elles, dirigées par les lieutenants von Ebart, von Ramin et Stumm, parvinrent très loin dans nos lignes et recueillirent des renseignements de première importance. Mais ces informations arrivèrent trop tard

gramme expédié par Rheinbaben vers une heure de l'après-midi apprend au commandant de la IIe armée que les Français se déploient sur les hauteurs au nord-est de Forbach et que la *14e* division d'infanterie entre à Sarrebruck.

Sur ces entrefaites, les troupes de Steinmetz se sont mises en mouvement conformément aux ordres de la veille. Le VIIe corps marche en deux colonnes : la *13e* division, Glümer, de Lebach sur Püttlingen et Völklingen ; la *14e*, Kameke, de Lebach sur Guichenbach. Arrivé en ce dernier point, Kameke transmet, à 8 h. 30 du matin, au général von Zastrow, commandant le VIIe corps, un rapport de la cavalerie faisant connaître que les Français ont abandonné les hauteurs au sud de Sarrebruck et occupé leurs anciennes positions de la Brême d'Or et de la Baraque Mouton. Il demande si, dans ces conditions, « il peut franchir la Sarre afin de s'assurer la possession de ces hauteurs, avant que l'ennemi ne juge peut-être opportun de les occuper de nouveau (1) ». Par une singulière abdication de son autorité, Zastrow déclare qu'il laisse Kameke libre « d'agir d'après ses propres inspirations (2) ».

pour pouvoir être utilisées (*Historique du grand État-major prussien*, III, 292 ; Général von Pelet-Narbonne, *la Cavalerie des Ire et IIe armées allemandes dans les journées du 7 au 15 août 1870*, 23.

(1) *Historique du grand État-major prussien*, III, 294.

(2) *Ibid.* — « Nul supérieur n'est en droit de renoncer à faire

Sans attendre la réponse, Kameke a remis l'avant-garde en marche, avec ordre d'occuper Sarrebruck et d'établir des avant-postes sur les collines de la rive gauche de la Sarre (1). Vers 11 heures, les premiers éléments de la colonne franchissent la rivière par le pont d'aval. Dès leur apparition sur le Terrain de Manœuvres, ils sont salués par le feu de la batterie française du Rother Berg. Kameke reçoit à ce moment, d'une reconnaissance de cavalerie, des renseignements non moins inexacts que les précédents, et qui représentent les Français occupant avec de faibles forces les hauteurs de Spicheren et Stiring, et continuant leurs embarquements à la gare de Forbach (2). Il en conclut qu'il n'a devant lui qu'une arrière-garde et, portant plus loin ses visées, il prétend se rendre maître du Rother Berg, opération qui dépasse ses droits et échappe à sa compétence (3).

L'occupation des hauteurs qui dominent Sarrebruck immédiatement au sud eût suffi pour assu-

connaître catégoriquement ses vues et à manifester sa volonté, sous prétexte de favoriser le principe de l'initiative, parce que toute concession superflue faite à l'initiative est tout aussi funeste que l'attachement opiniâtre à une centralisation à outrance... » (Général de Woyde, *De l'initiative des chefs en sous-ordre à la guerre*, 50).

(1) Cardinal von Widdern, *Die Befehlsführung am Schlachttage von Spicheren*, 23, 24, 26.

(2) *Ibid.*, 112.

(3) *Ibid.*, 116-117.

rer aux troupes en arrière la libre traversée des ponts de la Sarre : le Rother Berg en est à 3 800 mètres, portée supérieure à celle de l'artillerie française. En poussant au delà, jusqu'au plateau de Spicheren, Kameke attribue à sa division le rôle d'avant-garde générale de l'armée, et cela dans des conditions d'ailleurs défectueuses, car, contrairement à l'assertion de l'*Historique du grand État-major prussien*, il n'a nullement la certitude de pouvoir « compter sur le concours des corps voisins (1) ». Il risque donc de se heurter isolément contre des forces supérieures et d'obliger le corps d'armée, peut-être même l'armée, à s'engager ; rien ne prouve en effet que les renseignements de la cavalerie soient exacts, en d'autres termes que les Français soient réellement en retraite. « Si telle a été la conception du commandant de la *14e* division, écrit le général von Alvensleben, elle reposait sur une idée préconçue, la plus mauvaise de toutes les bases sur lesquelles des opérations militaires puissent s'appuyer (2). »

(1) III, 296 ; Cardinal von Widdern, *Die Befehlsführung*, 175 (Témoignage du général von Hilgers, alors capitaine et officier d'état-major de la *14e* division : « Au début du combat, nous n'avions pas la moindre idée d'être secourus par des troupes d'autres corps d'armée. ») — Cf. général Bonnal, *la Manœuvre de Saint-Privat*, 239.

(2) *Kriegsgeschichtliche Einzelschriften, herausgegeben vom grossen Generalstabe*, Heft 18 493.

*
* *

Aux premiers coups de canon, les troupes du 2e corps prennent les armes. A la division Laveaucoupet, la brigade Micheler constitue la première ligne au nord-ouest de Spicheren, le 10e bataillon de chasseurs et la compagnie du génie tenant le Rother Berg, le IIIe bataillon du 40e la lisière nord du Gifert Wald. La brigade Doëns reste en réserve sur les pentes sud du Pfaffen Berg. A la division Vergé, la brigade Jolivet occupe Stiring, les Forges, Vieilles-Houillères; la brigade Letellier-Valazé s'établit au Kaninchens Berg, face au débouché de la vallée de la Rosselle; le 3e bataillon de chasseurs dans la forêt de Stiring, sur la route de Schœneck. La division Bataille demeure à son camp d'Oeting; la réserve d'artillerie à Forbach (1).

Il ne semble pas que le général Frossard ait donné à ses généraux de division des instructions pour la bataille qui s'engageait. Du moins, les documents n'en contiennent-ils aucune trace. N'attendait-il de ses subordonnés que la résistance passive? On serait tenté de le croire, surtout si l'on considère que la doctrine néfaste

(1) Journaux de marche du 2e corps et de la division Vergé; Rapport du général de Laveaucoupet, 10 août; le général Bataille au général Frossard, La Basse-Bévoye, 13 août.

alors en vigueur dans l'armée française attribuait à la défensive la supériorité sur l'offensive. Refouler les attaques et se maintenir sur ses positions était jugé l'équivalent de la victoire (1).

Au début du combat, la division Bataille constitue la réserve du corps d'armée, c'est-à-dire « l'instrument propre du général en chef », l'unique moyen dont celui-ci dispose pour intervenir dans la lutte, pour prendre l'offensive à un moment donné (2). Faute d'instructions, elle s'engagera presque immédiatement, partie en soutien de la division Laveaucoupet, partie vers Stiring. Désormais, Frossard ne pourra plus conduire l'action. Il a d'ailleurs volontairement abdiqué, car le général Bataille lui ayant écrit dans la matinée : « S'il y a un coup de canon d'un côté ou de l'autre, j'appuierai (3) », Frossard ne fait aucune objection (4).

Le commandant du 2e corps semble aussi s'être rendu compte très tardivement de l'importance de l'attaque. Il reste à son quartier général, à Forbach, jusqu'à 5 heures du soir environ, et c'est à ce moment seulement qu'il se décide à se rendre sur le champ de bataille. Ses divisionnaires sont donc abandonnés à eux-mêmes pen-

(1) Cf. *La Perte de l'Alsace*, 105-110.

(2) Lieutenant-colonel Maistre, *loc. cit.*, 66.

(3) Le général Bataille au général Frossard, Oeting, 6 août.

(4) Le même au même, La Basse-Bévoye, 13 août.

dant toute cette période de la lutte (1). Arrivé plus tôt sur le terrain, il eût rectifié peut-être certaines erreurs commises par eux dans l'occupation de la position. A droite en effet, la division Laveaucoupet ne tient le Gifert Wald que partiellement et ne surveille même pas le Stifts Wald. A gauche, la division Vergé n'a aucune troupe dans le bois de Stiring dont il eût fallu, sans nul doute, garnir la lisière nord-est, de même qu'il eût été nécessaire de jeter des fractions d'infanterie dans la forêt communale de Sarrebruck.

Défectueuse par elle-même, la position de Spicheren-Stiring est donc occupée d'une manière irrationnelle. On a négligé de plus de la renforcer par des travaux de fortification passagère et par l'organisation des points d'appui naturels. On ignore enfin les projets du général en chef, à supposer qu'il ait eu un plan de combat. Dès lors, à part quelques contre-attaques spontanément exécutées par de petites unités, on se contentera de parer les coups. On combattra, non pas pour vaincre, ce qui eût impliqué l'offensive à un moment donné, mais pour conserver des positions. L'issue d'une bataille engagée dans ces conditions ne saurait être douteuse.

(1) Instruction relative au procès Bazaine, Déposition du lieutenant-colonel Gaillard, sous-chef d'état-major du 2[e] corps.

CHAPITRE III

ATTAQUES DE LA 14e DIVISION

Ordres donnés par Kameke. — Mouvements débordants de la 27e brigade. — L'artillerie prussienne sur le Galgen Berg. — Engagement de la division Bataille. — Attaque du Rother Berg. — Prise du bois de Stiring. — Retraite de nos batteries. — La 28e brigade. — Nouvelle attaque du Rother Berg. — Combats acharnés dans le Gifert Wald. — Intervention du 63e de ligne. — Situation critique de la division Kameke vers 3 heures et demie. — Passivité des Français. — Causes de cette attitude.

Vers midi, le général von Kameke ordonne : à la 27e brigade d'infanterie, arrivée sur les pentes nord du Repperts Berg, d'attaquer le Rother Berg; à la 28e, de franchir la Sarre au pont du chemin de fer et de se rassembler sur la rive gauche; à l'artillerie, de prendre position sur le Repperts Berg pour appuyer le mouvement de la 27e brigade (1).

Croyant n'avoir devant elle qu'une arrière-garde, la 27e brigade cherche à déborder les ailes de la position; deux bataillons sont dirigés sur

(1) *Historique du grand État-major prussien*, III, 303.

notre gauche par Drathzug; deux autres se portent vers le Stifts Wald sur notre droite; les deux derniers restent en réserve au Repperts Berg (1). Le commandement ne se préoccupe pas d'assurer la concordance des deux attaques, ni de fixer l'adversaire par une menace directe; le déploiement s'exécute dès le début sur un front considérable; le plan de combat est échafaudé sur une hypothèse.

Les deux bataillons, poussés sur Drathzug, progressent tout d'abord tant dans la forêt communale de Sarrebruck qu'entre la route de Forbach et le chemin de fer. Mais l'un est arrêté vers 1 h. 30, à la lisière sud de la forêt de Stiring, par trois compagnies du 77e de ligne; toutes ses tentatives pour déboucher du couvert échouent après des pertes sensibles (2). L'autre pénètre dans le bois de Stiring d'ailleurs inoccupé, et poursuit sans coup férir sa marche vers le sud jusqu'au moment où il est assailli de front par le IIe bataillon du 76e accouru en toute hâte, et débordé sur la droite par quatre compagnies du 3e bataillon de chasseurs. Il recule en désordre, entraîne dans son mouvement rétrograde les fractions qui cheminaient à travers la forêt de Sarrebruck, et ne parvient à se maintenir dans la partie septentrionale du bois de Stiring que grâce

(1) *Historique du grand État-major prussien*, III, 303.
(2) *Ibid.*, 307.

à l'arrivée de trois compagnies fraîches (1).

Les deux bataillons chargés de l'attaque de gauche suivent d'abord la dépression du Tief Weiher; puis, exécutant une conversion à droite, gagnent, à l'abri des vues, le col situé entre le Gifert Wald et le Pfaffen Wald. Là seulement, ils se heurtent à quelques fractions du III[e] bataillon du 40[e] de ligne, qu'ils refoulent sans difficulté. Mais à la lisière sud-est du Gifert Wald, ils sont arrêtés par les feux du II[e] bataillon de ce régiment. Toutes les tentatives faites pour déboucher, d'abord directement, puis en cherchant à déborder la droite des Français, sont repoussées avec des pertes sérieuses. Quatre compagnies cheminent alors de l'est à l'ouest dans le Gifert Wald et sont bientôt aux prises avec le III[e] bataillon du 40[e]. Le combat se poursuit sous bois avec des alternatives diverses, et la situation demeurera stationnaire sur ce point du champ de bataille jusqu'à 3 heures environ (2).

Pendant ce temps, l'artillerie de la 14[e] division, faute de pouvoir appuyer l'infanterie engagée sous bois, a pris pour objectif la batterie française du Rother Berg et l'a rapidement réduite au silence. Trois batteries prussiennes se

(1) *Historique du grand État-major prussien*, III, 307-308; *Historique du 39[e]*, 294.

(2) Rapport du général de Laveaucoupet; Rapport du commandant Roche; *Historique du grand État-major prussien*, III, 304; *Historique du 39[e]*, 287, 288, 305.

ROMANS POUVANT ÊTRE MIS ✝ ENTRE TOUTES LES MAINS ✝

Cartonnage toile, fers artistiques, médaillon en couleur dessiné par Pierre Brissaud.

Tête de couleur. — Chaque volume : 4 francs.

Aigueperse (M.)

A dix-huit ans.
Joies du célibat.

Alanic (M.)

La Romance de Joconde.
Fille de la Sirène.
La Petite Miette.

Ardel (H.)

Cœur de sceptique.
Mon Cousin Guy.
Renée Orlis.
Le Mal d'aimer.
L'Été de Guillemette.

Bourget (Paul)

Drames de famille.
Monique.
Un Saint.



Champol

Le Mari de Simone.
Sœur Alexandrine.
Les Demoiselles de Saint-André.

G. de Beauregard

Prédestinée.

Delly (M.)

Esclave ou Reine ?

Gréville (Henry)

Dosia.
La Fille de Dosia.
Perdue.
La Seconde Mère.
Aurette.
Le Mari d'Aurette.
Petite Princesse.
Mon Chien Bop.

La Brète (J. de)

Mon Oncle et mon Curé.
Aimer quand même.
Rêver et vivre.

Éveline Le Maire

Le Rêve d'Antoinette.

Lichtenberger

Mon Petit Trott.
La Petite Sœur de Trott.
Line.
Portraits de jeunes filles.
Portraits d'aïeules.
Notre Minnie.

Margueritte (P.)

Ma Grande.

Margueritte (P. et V.)

Poum.
Zette.

Noël (Alexis)

Prince charmant.
Paulette se marie.

Pravieux (Jules)

Oh ! les hommes !
Un Vieux célibataire.
Mon Mari.

Renaudin (Paul)

Mémoires d'un petit homme.

Thélen (M.)

La Mésangère.

portent aussitôt du Repperts Berg sur le Galgen Berg, la quatrième vient s'établir au sud-est de Drathzug. Une batterie de la division Vergé, installée à 500 mètres au nord-est de Stiring, est sur le point d'être accablée, quand deux batteries de la réserve interviennent à sa gauche, tandis qu'une batterie de mitrailleuses se place à sa droite. L'artillerie prussienne concentre ses efforts sur celle-ci, qui ne peut tirer que quelques salves; puis la lutte continue sans trop de désavantage pour les trois batteries françaises restantes (1).

A midi 30, le général de Valabrègue a reçu du général Frossard l'ordre de se porter, avec deux escadrons et l'une des batteries à cheval de la réserve, sur la route de Sarrebruck, afin de « contenir tout mouvement de l'ennemi sur le pied des hauteurs de droite (2) ». Les 1er et 6e escadrons du 4e chasseurs se forment en bataille à droite et à gauche de la chaussée, un peu en arrière des batteries. Deux escadrons de dragons, attachés à la division Vergé, viennent se ranger derrière eux. Cette cavalerie reste, « pendant une heure et demie, dans la plus belle attitude, exposée à un feu considérable (3) », mais subit des pertes sans

(1) Rapport du général commandant l'artillerie du 2e corps, 10 août; Historique manuscrit du 5e d'artillerie.
(2) Journal de marche du 2e corps.
(3) Rapport du général de Valabrègue.

la moindre utilité, et sa bravoure demeure stérile.

Entendant une violente canonnade dans la direction de Spicheren, le général Bataille s'est hâté, dès midi 30, d'envoyer sur ce point la brigade Fauvart-Bastoul qu'il a fait suivre bientôt par un bataillon du 23e de ligne et une batterie. Bientôt la division Vergé réclame des renforts, et le général Bataille se porte vers 2 heures sur Stiring avec le reste de sa division, ne laissant au camp d'Oeting que le 12e bataillon de chasseurs et la compagnie du génie (1).

Les trois divisions du 2e corps sont donc engagées contre une seule division prussienne, sans aucune vue d'ensemble, sans réserve disponible, sans qu'existe de liaison entre les troupes qui combattent dans la vallée et celles qui sont déployées sur les hauteurs de Spicheren. Le général Bataille a encore accentué cette désunion en disloquant sa division au lieu de la garder groupée, en la répartissant par moitié sur le plateau et dans la plaine, au lieu de la tenir prête à prononcer sur un seul point un effort d'ensemble.

Un adversaire qualifié, le général von Alvensleben, a montré les résultats qu'eût produits la manœuvre dont Bataille laissait ainsi échapper l'occasion : « ... Du côté français, il se passait

(1) Le général Bataille au général Frossard, La Basse-Bévoye, 13 août.

un événement dont les Allemands ne pouvaient se rendre compte, mais dont les effets se firent bientôt sentir : l'entrée en ligne de la division Bataille... Ainsi les dés étaient jetés, et le sort favorisait le général Frossard. Il manqua sa bonne fortune par une faute tactique grossière, d'autant plus surprenante qu'il avait été instruit dans les principes napoléoniens. Si le général Frossard, gardant, comme il devait le faire, la division Bataille réunie, avait attaqué les Allemands à droite ou à gauche, peu importe, notre victoire était certaine. |Pour le comprendre, il suffit de considérer ce que la division Bataille a pu faire divisée... (1) »

*
* *

Vers une heure, constatant que ses attaques d'ailes sont en bonne voie et que l'artillerie française du Rother Berg est réduite au silence, Kameke charge le général von François d'enlever le Rother Berg avec les deux bataillons restés en réserve sur le Terrain de Manœuvres. L'un d'eux, accueilli par un feu terrible, précipite sa marche qui dégénère bientôt en une sorte de fuite en avant, et gagne au pas de course le pied des pentes de l'éperon. Il s'y blottit, et se borne à

(1) *Kriegsgeschichtliche Einzelschriften*, Heft 18, 494.

ouvrir une fusillade peu nourrie contre les tirailleurs du 10e bataillon de chasseurs qui garnissent les tranchées de la crête. L'autre, moins une compagnie, s'engage dans le bois de Stiring où la situation est critique pour les Prussiens (1).

Au moment où l'attaque s'est produite, une batterie de mitrailleuses, établie au nord-ouest de Spicheren, a cherché à intervenir, mais elle a été presque aussitôt écrasée par le feu convergent des batteries adverses. Elle subit le même sort sur une nouvelle position au Forbacher Berg et est contrainte de se retirer momentanément (2). Les deux batteries de 4 de la division Laveaucoupet et une batterie de la division Bataille parviennent à se maintenir.

Le général de Laveaucoupet a prescrit à la brigade Micheler d'appuyer le 10e bataillon de chasseurs et le IIIe du 40e de ligne avec deux bataillons du 24e. Ceux-ci se répartissent entre le Rother Berg et le Gifert Wald; l'ennemi est arrêté partout, mais partout aussi nous restons sur la défensive, en dépit de notre supériorité numérique (3).

Sur ces entrefaites, grâce à l'arrivée de trois compagnies de renfort, les Prussiens ont rega-

(1) *Historique du grand État-major prussien*, III, 310-311.
(2) Historique manuscrit du 15e d'artillerie.
(3) Rapport du général de Laveaucoupet; Historique manuscrit du 24e de ligne.

gné du terrain dans le bois de Stiring dont, vers 3 h. 15, ils atteignent la lisière sud. De là, ils criblent de balles les trois batteries françaises établies au sud-ouest de la Baraque Mouton et dont la situation devient bientôt « excessivement critique ». Deux d'entre elles peuvent se retirer. Mais, à la 7e du 17e, un caisson fait explosion, mettant hors de combat les derniers attelages disponibles. Il faut abandonner trois pièces sur le terrain. Le lieutenant Chabord, grièvement blessé, refuse de se laisser emporter : « Sauvez mes pièces avant tout, dit-il, puis vous m'enlèverez si vous en avez le temps. » Le lieutenant Rossin fait « les efforts les plus désespérés » pour emmener une de ses pièces dont les attelages sont hors de service. Aidé du conducteur Baud et de quelques fantassins, il réussit enfin, « sous le feu le plus meurtrier », à la conduire jusqu'à la forêt de Spicheren. On ne pourra ramener les autres pièces que vers 5 heures du soir, grâce à un retour offensif de notre infanterie (1). Pour le moment, le Ier bataillon du 76e de ligne, établi dans les fossés de la route, empêche les Prussiens de gagner du terrain.

A la prise du bois de Stiring ont correspondu des progrès des Prussiens dans la forêt commu-

(1) Rapport du général commandant l'artillerie du 2e corps, 10 août; Historique de la 7e batterie du 17e; Général Frossard, *loc. cit.*, 44, note 1.

nale de Sarrebruck. Vers 3 heures, le bataillon qui s'est une première fois avancé jusqu'à la lisière sud-ouest, y revient et s'empare de la croupe de Vieilles-Houillères (1). Derrière lui chemine à travers bois la 28e brigade prussienne dont les deux bataillons de tête atteignent à la même heure la route de Schœneck à Spicheren, dans la forêt de Stiring. Le commandant de cette brigade, général von Woyna, se propose de gagner le flanc gauche des Français. Mais, en raison des difficultés de la marche et de la résistance énergique de fractions du 77e de ligne, le mouvement est très lent. Ce n'est guère qu'à 4 heures que Woyna arrive avec un bataillon à la lisière sud-est de la forêt de Stiring, au nord des forges. Le reste de la 28e brigade a perdu la liaison et interviendra plus tard dans des directions très divergentes : partie vers la Brême d'Or et la Baraque Mouton en traversant le saillant nord-est du bois de Stiring, partie dans ce bois même, partie vers Vieux-Stiring. L'engagement de cette brigade a donc été absolument décousu (2).

Vers 3 heures de l'après-midi, le front de déploiement de la *14e* division prussienne, depuis Vieilles-Houillères jusqu'au Pfaffen Wald, en contournant l'éperon du Rother Berg, ne mesure

(1) *Historique du grand État-major prussien*, III, 310.

(2) *Ibid*, III, 313-314, 332; Cardinal von Widdern, *Die Befehlsführung*, 132.

pas moins de 5 500 mètres. La plus grande partie de l'infanterie combat sous bois, les unités enchevêtrées, sans direction possible. Kameke a dépensé toutes ses troupes. Depuis l'attaque directe du Rother Berg, il ne dispose plus d'aucune réserve : il a engagé ses deux derniers bataillons sans même savoir s'il pourra être appuyé. Comme le général Frossard, il doit renoncer désormais à intervenir dans la lutte ; il s'est réduit au rôle de spectateur.

La situation peut devenir d'autant plus grave que la brigade Fauvart-Bastoul arrive à ce moment non loin de Spicheren, tandis que le reste de la division Bataille marche sur Stiring. De plus, la brigade Letellier-Valazé, rappelée du Kaninchens Berg, se dirige de Forbach sur Stiring qu'atteint déjà le 32e de ligne formant tête de colonne. Un faible effort contre la ligne mince qui nous est opposée suffirait pour rompre l'adversaire et lui faire subir une catastrophe.

*
* *

La supériorité manifeste du feu acquise par les batteries prussiennes, tant contre l'artillerie française du Rother Berg que contre celle de Stiring, les progrès de l'infanterie dans le bois et dans la forêt de Stiring, l'entrée en ligne prochaine de la 28e brigade déterminent Kameke à

renouveler vers 3 heures « son ordre antérieur d'aborder le Rother Berg et d'en déloger le défenseur (1) ».

En conséquence, le général von François, à la tête de cinq compagnies, commence à gravir les pentes de l'éperon occupé par des fractions du 10ᵉ bataillon de chasseurs, du 24ᵉ de ligne et par une compagnie du génie. L'artillerie prépare l'attaque en concentrant les feux de ses quatre batteries sur l'étroit espace occupé par les Français. Écrasés sous une pluie de projectiles, ceux-ci sont en outre surpris par l'adversaire qui a escaladé le Rother Berg sans être vu. Ils évacuent les tranchées et gagnent, à cent mètres en arrière, un ressaut de terrain d'où ils ouvrent un feu violent. Puis ils exécutent un retour offensif, qui échoue à la suite de l'intervention d'une nouvelle compagnie prussienne. Le général von François tombe à ce moment, frappé de cinq balles (2). La lutte restera stationnaire sur ce point jusqu'à 4 heures du soir. Soutenues par l'artillerie qui, du Galgen Berg, tire à 1 200 mètres presque aussi facilement qu'au polygone, les cinq compagnies prussiennes résisteront à tous les efforts que tenteront les Français pour les rejeter au bas des pentes.

Dans le Gifert Wald, le combat est devenu

(1) *Historique du grand État-major prussien*, III, 318.
(2) *Ibid.*, 319.

acharné. Les sept compagnies du *39*ᵉ, qui y ont pénétré, ont redoublé d'ardeur au moment où le général von François prononçait son attaque sur le Rother Berg. Mais les IIᵉ et IIIᵉ bataillons du 40ᵉ de ligne leur opposent une barrière insurmontable. Vers 3 h. 15, le Iᵉʳ bataillon de ce régiment, intervenant sur le flanc gauche des Prussiens, chasse de la forêt le Iᵉʳ bataillon du *39*ᵉ qui reflue en désordre jusqu'au Winter Berg et ne reparaît plus. Malheureusement les Français s'arrêtent à la lisière nord du Gifert Wald et se contentent de poursuivre par le feu (1).

Le IIᵉ bataillon du *39*ᵉ, non atteint par cette contre-attaque, se maintient encore dans la partie occidentale du Gifert Wald. Sur l'ordre du général de Laveaucoupet, le général Doëns, commandant la 2ᵉ brigade, lance dans la forêt les Iᵉʳ et IIᵉ bataillons du 63ᵉ de ligne. Conduits par le colonel Zentz, les deux bataillons « entrent dans le bois au pas de charge, sans tirer un coup de fusil, et refoulent devant eux les Prussiens (2) ». Ceux-ci résistent sur la crête; mais après quelques instants d'un combat violent et très meurtrier, ils cèdent et évacuent le Gifert Wald. Les bataillons du 63ᵉ occupent la lisière

(1) *Historique du grand-État major prussien*, III, 319; Rapport du général de Laveaucoupet; Rapport du commandant Roche.

(2) Historique manuscrit du 63ᵉ de ligne.

nord, mais s'abstiennent également de toute poursuite. L'ennemi parvient cependant à se maintenir à l'extrémité du Rother Berg; quelques fractions réussissent même à se glisser à nouveau dans la partie voisine du Gifert Wald (1).

Vers 3 heures et demie, la situation de la *14*e division est extrêmement critique. « Il ne lui était plus possible d'avancer, dit Alvensleben. Elle ne pouvait pas davantage reculer, sans s'exposer à une terrible catastrophe. Un choc offensif puissant des Français sur l'aile gauche prussienne (2) renversa le château de cartes. L'ennemi s'avança jusqu'à la lisière nord du Gifert Wald, isola la parcelle de terrain conquise sur le Rother Berg et se trouva plus près des ponts de Sarrebruck que notre aile droite. Les mesures prises un peu plus tard, du côté allemand, montrent combien vivement on comprit le danger... (3). »

La relation officielle expose en ces termes la crise alarmante que traversait à ce moment la *14*e division : « L'intervention de troupes fraîches était urgente pour la *14*e division, engagée jusqu'alors dans un combat inégal sur un front de près de six kilomètres. On apercevait distinctement les colonnes profondes de la brigade Bastoul descendant des hauteurs du Pfaffen Berg sur Spi-

(1) *Historique du grand État-major prussien*, III, 320.
(2) La contre-attaque dans le Gifert Wald.
(3) *Kriegsgeschichtliche Einzelschriften*, Heft 18, 494.

cheren. A tout instant on pouvait s'attendre à ce qu'une attaque générale d'un ennemi très supérieur en nombre refoulât ou rompît la faible ligne des Prussiens (1). »

Pour les Français, le moment est venu en effet de passer à l'offensive. Malheureusement, le général de Laveaucoupet, qui montra tant de bravoure personnelle et d'énergie dans la résistance, ne poursuit pas son succès, bien qu'il dispose de douze bataillons frais. Faut-il admettre qu'il ait été paralysé par l'écrasante supériorité de l'artillerie prussienne et par l'apparition des renforts qui commençaient à arriver à l'ennemi sur le Repperts Berg et sur le Winter Berg (2)? Ces deux raisons sont insuffisantes à expliquer l'inertie de Laveaucoupet. Les batteries de la *14*ᵉ division eussent été incapables d'arrêter l'offensive des Français, sur le front de plus de 2 000 mètres qui s'étend depuis la forêt de Spicheren jusqu'à l'extrémité orientale du Gifert Wald. Quant aux troupes fraiches de l'adversaire, elles ne pouvaient déboucher que lentement par les ponts de Sarrebruck; il fallait se hâter évidemment de profiter de la supériorité morale et matérielle que l'on possédait momentanément pour les jeter dans la Sarre avant qu'elles ne fussent nombreuses (3).

(1) *Historique du grand État-major prussien,* III, 320.
(2) *Kriegsgeschichtliche Einzelschriften,* Heft 18, 500.
(3) Lieutenant-colonel Maistre, *loc. cit.,* 139.

Les causes véritables de la passivité des Français sont toutes différentes. Les idées en cours dans l'armée du Rhin attribuaient à la défensive la supériorité sur l'offensive, et les incidents du combat qui vient de se dérouler semblaient confirmer cette théorie. On persévère donc dans l'attitude que l'on a adoptée. On continue à se battre dans le but de conserver des positions; on oublie que, pour vaincre, il faut avancer et refouler l'ennemi. L'offensive générale ne peut résulter d'ailleurs que de la volonté du chef. Or le général Frossard est à Forbach; le moment favorable va donc lui échapper. Eût-il su d'ailleurs saisir cette occasion? Il est permis d'en douter. Dans une bataille défensive, en effet, les propriétés du terrain deviennent presque fatalement l'élément essentiel et font oublier celles du mouvement. Le chef et les troupes restent attachés au sol et ne savent pas s'en dégager en temps opportun. Il importe de se rendre compte exactement de l'énergie toute spéciale qu'exige, de la part du chef et des troupes, le brusque changement d'attitude nécessaire pour passer de la défense à l'attaque. L'histoire militaire ne mentionne guère que deux batailles ainsi conduites : Hohenlinden et Austerlitz, et ce sont Moreau et Napoléon qui les ont livrées.

CHAPITRE IV

ARRIVÉE DES RENFORTS PRUSSIENS

Initiative et solidarité des généraux prussiens. — Ces qualités existaient dans nos armées de la Révolution. — Les premiers renforts sont envoyés au Gifert Wald. — Contre-attaque du 2e de ligne. — L'ennemi maître de la lisière sud de la forêt. — Dispositions du colonel Zentz. — Contre-attaques françaises au Rother Berg. — Echecs des Allemands aux environs de Stiring. — Le 67e de ligne reprend le bois de Stiring.

Tandis que les Français, persistant dans la défense passive de leurs positions, laissent s'écouler l'heure précieuse de l'offensive, le bruit de la canonnade amène, presque de toutes parts, des renforts à la *14e* division prussienne compromise. A partir de 3 heures de l'après-midi, des troupes fraîches commencent à franchir les ponts de la Sarre que notre négligence a laissés intacts. Peu à peu la supériorité numérique va passer du côté de nos adversaires.

L'avant-garde de la *16e* division (1), arrivée à

(1) La *16e* division appartenait au VIIIe corps, de la Ire armée. — L'avant-garde se composait de trois bataillons du *40e*, quatre escadrons du *9e* hussards, deux batteries, une compagnie de pionniers.

Fischbach vers midi, s'est remise en marche sur l'initiative du général von Barnekow : à 4 heures, l'infanterie est rassemblée sur le Repperts Berg, la cavalerie massée dans un vallon au sud-ouest; les deux batteries ont pris position sur le Galgen Berg. Le commandant du VIII[e] corps, général von Goeben, prend la direction du combat (1). De son côté, le général von Zastrow, commandant le VII[e] corps, prescrit à la *13*[e] division de marcher vers Völklingen et Wehrden, et de pousser son avant-garde dans les directions de Ludweiler et de Forbach (2). Steinmetz donne son assentiment à ces mesures (3).

En même temps, des fractions de la II[e] armée accourent en toute hâte sur le champ de bataille. A la réception des deux télégrammes de Rheinbaben (4), le prince Frédéric-Charles, arrivé à Hombourg, a prescrit au général von Alvensleben, commandant le III[e] corps, de faire occuper Sarrebruck le jour même par la *5*[e] division d'infanterie, en route de Neunkirchen sur Dudweiler. Il lui accorde d'ailleurs « pleins pouvoirs » pour faire évacuer la ville et la route de Forbach par la *14*[e] division qui encombre les lignes de marche de la II[e] armée,

(1) *Historique du grand État-major prussien*, III, 299-300.
(2) Cardinal von Widdern, *loc. cit.*, 33-35.
(3) Von Schell, *loc. cit.*, 42.
(4) Voir *suprà*, p. 29.

au mépris des prescriptions formelles du roi (1).

Mais déjà la 5e division s'est mise en mouvement vers Sarrebruck, sur l'initiative de ses chefs. Le général von Döring, commandant la 9e brigade, s'avance sans ordres de Dudweiler sur Sarrebruck que la tête de colonne atteint vers 3 heures et demie. Le divisionnaire Stülpnagel approuve cette décision et, faisant sienne la pensée de son subordonné, appelle au feu toutes les troupes de la 6e division. Le commandant du corps d'armée, enfin, général von Alvensleben, avant même d'avoir reçu les instructions de Frédéric-Charles, a expédié de Neunkirchen à la 6e division d'infanterie (2) l'ordre télégraphique de pousser sur Sarrebruck tout ce qu'elle pourrait, en utilisant le chemin de fer et les routes. L'artillerie de corps continuerait sa marche aussi vite que possible. De sa personne, Alvensleben prend place dans un des trains formés à Neunkirchen à destination de Sarrebruck (3).

Unité de vues, confiance mutuelle, esprit de solidarité, initiative intelligente, telles sont les qualités qui se manifestent, dès le début de la campagne, chez la plupart des chefs ennemis et qui ont fait la force de l'armée prussienne

(1) *Historique du grand État-major prussien*, III, 297; *Kriegsgeschichtliche Einzelschriften*, Heft 18, 486.

(2) La 6e division devait venir cantonner entre Neunkirchen et Saint-Wendel.

(3) *Kriegsgeschichtliche Einzelschriften*, Heft 18, 504-505.

bien plus que ses effectifs, son organisation, son armement. Ces généraux s'entendent et se soutiennent dans une incessante volonté d'agir. Le commandement sera exercé successivement par quatre d'entre eux : déjà Kameke l'a cédé à Goeben qui le remettra à Zastrow plus ancien que lui; plus tard Alvensleben assumera la direction des attaques dirigées sur le plateau de Spicheren. L'accord ne cessera pas d'être absolu (1).

Cette activité et ce concert de nos adversaires offrent un frappant contraste avec l'inertie des généraux français du 3e corps, qui ne quittent pas leurs troupes, attendant des ordres qui font défaut, ne songeant pas à les provoquer, fuyant la moindre responsabilité, même celle de marcher au canon pour secourir leurs frères d'armes. En regard d'Alvensleben et de Goeben, plaçons Bazaine qui, pendant toute la durée de la lutte, restera à Saint-Avold, dans une injustifiable inaction. Est-il difficile de présager à qui appartiendra la victoire (2)?

Mais, tout en rendant justice aux qualités d'initiative et de solidarité qui animaient les chefs prussiens de 1870, il n'est pas sans intérêt d'observer qu'elles existaient, non moins solides, dans les armées de la Révolution. « On doit remar-

(1) Général Maillard, *Cours de l'École de Guerre*, 1887-88.
(2) Lieutenant-colonel Maistre, *loc. cit.*, 23. — Cf., *infrà*, p. 108.

quer, dit Mathieu Dumas, qu'à cette époque, la rare intelligence et le parfait accord des généraux commandant les grandes divisions ou divers corps d'armée, contribuèrent puissamment à ces rapides succès. Les exemples les plus saillants de cette confiance, de ce dévouement mutuel entre les chefs, furent donnés dans les deux principales actions de cette campagne : à la bataille de Hohenlinden par le général Richepance, à celle de Pozzolo par les généraux Dupont et Suchet; ils se trouvèrent dans ces cas imprévus où le salut de l'armée dépend du prompt jugement, de la résolution et du dévouement personnel. Dans la campagne précédente, on avait vu les généraux Desaix et Kellermann en agir ainsi à la bataille de Marengo (1). »

Enfin, on ne saurait trop établir une ligne de démarcation bien nette : d'une part, entre les actes de chefs subordonnés qui s'exercent selon le sens des intentions du commandement suprême, et qui peuvent être définis l'initiative dans l'obéissance secondée par la discipline des intelligences; d'autre part, entre les procédés arbitraires, contraires souvent aux vues du général en chef, voisins de l'indiscipline, et qui consti-

(1) Mathieu Dumas, *Précis des événements militaires*, V, 308. — Cf. Commandant Picard, *Hohenlinden*, 206, *sqq*. — On observera que deux divisons prussiennes, la *13*e et la *15*e, ne marchèrent pas au canon. (*Historique du grand État-major prussien*, III, 368; Cardinal von Widdern, *loc. cit.*, 320, 335, 358, 363.)

tuent une source de graves dangers, tout au moins de difficultés imprévues.

Tout en louant donc sans réserve les divers généraux prussiens qui, acceptant le fait accompli, n'ont plus songé qu'à secourir une division compromise, on ne peut que blâmer et Steinmetz transgressant les instructions du grand quartier général, et Kameke, attaquant, sans savoir s'il serait soutenu, un adversaire non encore entamé. Quand bien même Kameke aurait eu la certitude de la coopération des troupes voisines, il ne lui appartenait pas de provoquer une bataille, et d'engager peut-être ainsi l'avenir de la campagne. Mais la faute qu'il a commise a des origines plus lointaines : elle incombe en partie au grand quartier général dont les directives ont été trop mystérieuses et qui a laissé Steinmetz dans l'ignorance de ce qu'on a appelé plus tard le « plan fondamental (1) ».

*
* *

Vers 3 heures et demie, deux bataillons frais de la 9e brigade (2) marchent du Winter Berg sur le col situé entre le Gifert Wald et le Pfaffen Wald, et gagnent au pas de course le pied des hauteurs boisées. Tandis que l'un d'eux reste en

(1) Général Bonnal, *loc. cit.*, 246.
(2) Ier et IIIe bataillons du *48e*.

réserve derrière un ressaut de terrain, l'autre gravit les pentes en appuyant peu à peu vers le sud-ouest, et pénètre sous bois. Ce dernier, après une lutte d'une heure contre les fractions du Ier bataillon du 24e et des Ier et IIe bataillons du 63e de ligne, atteint la lisière sud du Gifert Wald. Mais il lui est impossible d'en déboucher sous le feu de fractions du 40e de ligne et d'une batterie établie au nord-ouest de Spicheren. Un retour offensif du IIe bataillon du 63e le rejette même dans l'intérieur du bois. Le deuxième bataillon frais intervient alors, secondé par cinq compagnies d'un autre régiment. Leurs progrès sont arrêtés par les Ier et IIIe bataillons du 40e, et la lutte continue là avec des alternatives diverses : à 6 heures du soir, les Prussiens sont définitivement maîtres de la lisière sud du Gifert Wald contiguë au col. Puis le combat reste stationnaire : les mouvements offensifs exécutés de part et d'autre sont repoussés par le feu (1).

Les efforts de nouvelles troupes qui arrivent au Winter Berg et au Repperts Berg, se portent sur la partie occidentale du Gifert Wald (2). Un bataillon, chargé de fermer la trouée entre les attaques du Rother Berg et du Gifert Wald,

(1) Notes du colonel Zentz; Rapport du commandant Roche, du 40e; *Historique du grand État-major prussien*, III, 330.

(2) *Historique du grand État-major prussien*, III, 327.

se jette dans cette forêt; il est bientôt suivi d'un autre, puis d'un troisième (1).

Grâce à ces renforts, l'ennemi gagne peu à peu du terrain dans le Gifert Wald et, vers 4 h. 30, il conquiert même momentanément, sur certains points, la lisière méridionale, malgré l'entrée en ligne du Ier bataillon du 23e, de la division Bataille. De part et d'autre, le mélange des unités est complet. Les Prussiens n'ont pas moins de trente-deux compagnies de trois divisions différentes dans la forêt (2); quatre seulement restent groupées en bataillon. Dans ces conditions, toute direction du combat est à peu près impossible (3).

Malgré leur infériorité numérique, les bataillons de la division Laveaucoupet obtiennent des succès partiels. Ce résultat est dû à deux causes : dans ces combats sous bois, l'artillerie ennemie ne peut seconder son infanterie, et l'épaisseur du fourré rend difficile aux officiers prussiens l'exercice du commandement. « Or, le soldat prussien, faiblement pourvu de personnalité, ne vaut que par ses chefs... Il n'en est pas de même du soldat français qui continue à se bien battre, même lorsque toute direction lui fait défaut (4). »

(1) IIe du *48e*, puis Ier et IIe du *40e*.

(2) *Historique du grand État-major prussien*, III, 330.

(3) L'*Historique du grand État-major prussien* dit que, pour ce motif, « la marche de cette affaire ne peut être esquissée qu'en traits généraux. » (III, 325.)

(4) Général Bonnal, *loc. cit.*, 271. — Dans ses Mémoires sur

Le nombre des assaillants augmentant constamment, le général de Laveaucoupet charge le général Doëns de rétablir le combat avec deux bataillons du 2e de ligne restés en réserve au sud de Spicheren. L'un se porte vers le Rother Berg et renforce sur ce point le IIe du 24e qui commence à perdre du terrain. L'autre marche droit sur le Gifert Wald, ayant à sa tête le général Doëns, le colonel de Saint-Hillier et le lieutenant-colonel de Boucheman; malgré un feu terrible, il aborde la lisière sud à la baïonnette et, après une furieuse mêlée, réoccupe une partie du bois (1).

Un retour offensif exécuté par un nouveau bataillon prussien (2) oblige les Français à rétrograder à leur tour. Le général Doëns et le colonel de Saint-Hillier sont mortellement frappés; le colonel Vittot, le lieutenant-colonel Rode, les chefs de bataillon Hermieu et Chardot, du 40e de ligne, sont hors de combat; le lieutenant-colonel Arnoux, du 24e, déjà atteint d'un coup de feu à la tête, est grièvement blessé par un éclat d'obus. Toute la lisière sud du Gifert Wald tombe définitivement au pouvoir de l'ennemi, sauf le saillant sud-ouest où se maintiennent

les guerres de la Révolution, le général Decaen a fait la même constatation. (*Mémoires et Journaux du général Decaen*, I, 111.)

(1) Historique manuscrit du 2e de ligne.

(2) Le IIe du *12e* débarqué à Sarrebruck à 4 heures. (*Historique du grand État-major prussien*, III, 328.)

encore quelques fractions de divers corps français.

De nombreux tirailleurs appartenant aux 2e, 24e, 40e, 63e de ligne, et entremêlés par les péripéties de la lutte, se constituent en une chaîne à environ 300 mètres au sud du Gifert Wald et, avec l'appui de deux batteries de la division Laveaucoupet établies au Pfaffen Berg, empêchent les Prussiens de déboucher des bois (1). Le colonel Zentz, du 63e, qui a remplacé le général Doëns dans le commandement de la 1re brigade de la division Laveaucoupet, prenant quelques débris des compagnies du régiment, leur fait jalonner, avec les sacs déposés lors de l'assaut du bois, une nouvelle ligne de défense sur la croupe au nord-est de Spicheren. Puis, ne pouvant faire entendre aucun signal à cause du canon et de la fusillade, il envoie les sous-officiers et les soldats qu'il a sous la main pour rappeler les troupes engagées en avant. « Il y eut, de la part de tous ces hommes qui se rejetèrent dans la mêlée, de beaux actes de dévouement... Le colonel put ainsi, avec les débris des trois régiments (24e, 40e, 63e), former deux lignes épaisses de tirailleurs, dont la seconde pouvait, grâce à la déclivité très prononcée du terrain, tirer par-dessus la première, sans aucun danger de l'atteindre (2). »

(1) Historique manuscrit du 15e régiment d'artillerie.

(2) Historique manuscrit du 63e de ligne. — Cf. Notes du colonel Zentz; Souvenirs du général Libermann, témoin oculaire.

La lutte se continua ainsi jusqu'à la nuit, acharnée de part et d'autre. A plusieurs reprises, les Prussiens, entraînés par leurs officiers, tentèrent de sortir du bois ; chaque fois, ils furent obligés de regagner précipitamment leur couvert (1).

*
* *

Au Rother Berg, l'ennemi a progressé, grâce à l'appui des batteries du Galgen Berg et de la Folster Höhe qui croisent leur feu sur tout le terrain compris entre le Forbacher Berg et la lisière occidentale du Gifert Wald. Presque tous les obus éclatent d'ailleurs en raison de la nature rocailleuse du sol et déterminent des projections de pierres qui rendent leurs effets plus meurtriers. Successivement, le IIe bataillon du 24e de ligne est forcé d'abandonner deux gradins de l'éperon et de se réfugier à l'est dans les parties adjacentes du Gifert Wald (2). Le Ier bataillon du 63e, débouchant du saillant nord-ouest de la forêt, arrête, par une contre-attaque, les progrès de l'adversaire (3). Mais celui-ci reçoit des renforts au moment le plus opportun : un bataillon du *12e*, à peine débarqué à Sarrebruck, accourt.

(Général Pierron, *Méthodes de guerre*, IV, 594.) — Nous avions là 1 200 à 1 500 hommes.

(1) Notes du colonel Zentz.

(2) Historique manuscrit du 24e de ligne.

(3) Historique manuscrit du 63e de ligne.

Écrasés par un feu d'artillerie violent, les Français commencent à plier, quand le général de Laveaucoupet se jette en avant des tirailleurs, charge, l'épée à la main, et réussit à rétablir le combat. Le lieutenant-colonel Billot, chef d'état-major de la division, et le commandant du génie Peaucellier donnent également le plus brillant exemple (1). Mais quatre compagnies fraîches entrent encore en ligne du côté des Prussiens (2). La situation deviendrait critique pour la division Laveaucoupet si, vers 4 heures, la brigade Fauvart-Bastoul, de la division Bataille, ne débouchait de Spicheren (3). Le colonel Ameller, avec les IIe et IIIe bataillons du 66e de ligne, exécute trois contre-attaques dans la direction du Rother Berg qu'envahissent des troupes prussiennes de plus en plus nombreuses, et réussit à les contenir (4). L'autre régiment de la brigade, le 67e, est presque immédiatement appelé à Stiring par le général Bataille.

Au nord-est de ce village, les Prussiens ont remporté un succès partiel grâce à l'appui très efficace que l'artillerie peut prêter à l'infanterie. Dès le début des engagements autour du bois de Stiring, ils ont eu soin de se couvrir vers la

(1) Rapport du général de Laveaucoupet.

(2) Appartenant au IIe du *48e* et au Ier du *40e*.

(3) Rapport du général de Laveaucoupet; Journal de marche du 67e de ligne.

(4) Notes manuscrites de M. le général Devaureix.

route de Forbach. Un peloton d'abord, puis deux compagnies se sont portés à cet effet sur la Douane (1). Le 1er bataillon du 76e de ligne et deux compagnies du 24e qui occupent ce point d'appui, la Brême d'Or, la Baraque Mouton et les fossés de la grande route reçoivent l'ennemi par un feu violent qui lui cause de très sensibles pertes. Un nouveau bataillon prussien débouche à ce moment du bois de Stiring (2). L'attaque progresse et aborde bientôt les bâtiments où s'engage un combat corps à corps. C'est vers 4 heures seulement que les Prussiens sont définitivement maîtres des lieux. Ils s'y maintiennent malgré une fusillade incessante partant des lisières de la forêt de Spicheren (3).

*
* *

Ce succès est suivi d'une série d'échecs aux abords de Stiring. Dans ce secteur du champ de bataille, la brigade Jolivet a reçu, vers 3 heures et demie, d'importants renforts. Accourue du Kaninchens Berg, la brigade Letellier-Valazé a jeté le 32e de ligne tout entier dans les maisons de Stiring et dans les Forges, tandis que le 55e,

(1) *Historique du grand État-major prussien*, III, 334. — Ces unités appartenaient à trois régiments différents.
(2) Le IIIe du 77e. — Voir *suprà*, p. 44.
(3) *Historique du grand État-major prussien*, III, 335.

laissant un bataillon à la Verrerie Sophie, s'est formé en colonne serrée sur la route à l'entrée sud du village (1). Deux batteries de la réserve (2) se sont établies, l'une au nord-est, l'autre au sud-est de Stiring (3). Cinq bataillons et deux batteries de la division Bataille arrivent d'Oeting (4). Un combat assez vif se produit à la Verrerie Sophie, à Stiring et aux abords des bâtiments de l'usine, entre le 32ᵉ de ligne et le IIIᵉ bataillon du 53ᵉ renforcé bientôt par des fractions du 77ᵉ débouchant de la forêt de Stiring. Les Prussiens, très inférieurs en nombre sur ce point, ne parviennent pas à progresser (5). Un recul prononcé se produit même à leur gauche. En effet, de son emplacement dominant, à Vieux-Stiring, le major Werner, du 74ᵉ, remarque, vers 5 heures, de fortes colonnes françaises d'infanterie et d'artillerie sortant de la forêt de Spicheren au sud de Stiring (6). Sans attendre l'attaque, il ordonne la retraite sur Drathzug. Une grande partie de la

(1) Journal de marche de la division Vergé; général DE WALDNER FREUNDSTEIN (*Spectateur militaire*, 4ᵉ série, XXVIII, 173-174).

(2) 8ᵉ du 17ᵉ, 12ᵉ du 5ᵉ.

(3) Rapport du général Gagneur commandant l'artillerie du 2ᵉ corps.

(4) Voir *suprà*, p. 45.

(5) *Historique du grand État-major prussien*, III, 337.

(6) *Ibid.* — L'*Historique* ajoute : « Les batteries commençaient aussitôt à envoyer leurs obus sur les troupes prussiennes d'Alt-Stiring. » Il y a là une erreur : les batteries en question, 8ᵉ et 9ᵉ du 5ᵉ, ne furent pas engagées.

droite de la division Kameke est entraînée dans ce mouvement rétrograde (1).

En arrivant d'Oeting à Stiring avec les IIe et IIIe bataillons du 23e et le 8e de ligne, le général Bataille place le IIe bataillon du 23e à la lisière est de Stiring et le IIIe entre ce village et la Verrerie Sophie pour s'opposer au mouvement débordant que l'ennemi semble vouloir tenter par la forêt de Stiring. Il appelle en outre le 67e de ligne dans la vallée. Mais, presque aussitôt, craignant d'avoir trop affaibli le général de Laveaucoupet, il lui envoie les IIe et IIIe bataillons du 8e de ligne sous les ordres du lieutenant-colonel Gabrielli (2).

Bientôt le 67e de ligne, qui a pris la route en lacets conduisant de Spicheren à Schoeneck, atteint la lisière nord-ouest de la forêt. Le général Bataille le porte tout entier vers les Forges et ordonne au colonel de reprendre le bois de Stiring avec deux bataillons qui seront soutenus par le 1er du 8e, maintenu jusque-là à l'abri au sud-est de Stiring (3). En conséquence, vers 6 heures, les Ier et IIIe bataillons du 67e, dirigés par le lieutenant-colonel Thibaudin, se portent à l'attaque qui est exécutée « avec un entrain admirable... et une vigueur sans égale ». Pour gagner le sail-

(1) *Historique du grand État-major prussien*, III, 337; *Kriegsgeschitchliche Einzelschriften*, Heft 18, 513.

(2) Rapport du général Bataille; Journal de marche du 8e de ligne.

(3) Journal de marche du 67e de ligne.

lant sud-ouest du bois, « il faut traverser à découvert un terrain battu de front et d'écharpe pendant trois ou quatre cents mètres (1) ». Nos soldats franchissent rapidement cet espace et, « du premier élan (2) », prennent pied dans le bois. Sept compagnies prussiennes plient de toutes parts : elles refluent en désordre sur Drathzug ou dans la forêt communale de Sarrebruck; l'une d'elles est presque entièrement dispersée. La totalité du bois tombe aux mains du 67e de ligne (3). Ce mouvement offensif a été suivi par le 32e de ligne qui refoule l'ennemi dans la forêt de Stiring et reste maître du terrain compris entre le village, la Verrerie Sophie et la lisière des bois (4).

Profitant de la retraite générale de l'ennemi, le commandant Gougis et le lieutenant Rossin, du 17e d'artillerie, aidés par quelques officiers et soldats d'infanterie, vont reprendre sous le feu les deux pièces abandonnées quelques heures auparavant près de la route de Sarrebruck (5). Les deux batteries en position aux abords de Stiring se portent en avant jusqu'au chemin de Schoeneck

(1) Rapport du général Bataille; Notes du général Thibaudin.

(2) *Historique du grand État-major prussien*, III, 339.

(3) Cardinal von Widdern, *loc. cit.*, 158; Notes du général Thibaudin.

(4) *Historique du grand État-major prusssien*, III, 340.

(5) Le lieutenant Chabord, du 17e d'artillerie, fut relevé à ce moment (Notes du général Thibaudin).

afin de battre la lisière sud de la forêt de Stiring. Mais, prises aussitôt d'enfilade par l'artillerie de la Folster-Höhe, elles ne peuvent se maintenir et s'établissent finalement devant les Forges (1).

Le résultat de cette contre-attaque partielle montre clairement ce qu'eût été une offensive générale exécutée vers 3 heures et demie, au moment où notre supériorité numérique et l'étendue excessive du front de combat de la division Kameke constituaient un double gage de succès.

(1) Historique manuscrit du 5e régiment d'artillerie; général Frossard, *loc. cit.*, 44.

CHAPITRE V

ATTAQUE DU FORBACHER BERG

Alvensleben prend la direction de la bataille. — Son projet d'attaque du Forbacher Berg. — Échec du *17*ᵉ hussards. — L'artillerie prussienne au Rother Berg et à la Folster Höhe. — Exécution de l'attaque. — Résistance énergique des Français. — Contre-attaque des débris de la division Laveaucoupet. — Cette division se maintient au Pfaffen Berg et à Spicheren. — Échec de l'attaque décisive des Allemands.

En raison de la situation critique de la *14*ᵉ division, les sept premiers bataillons prussiens de renfort accourus sur la rive gauche de la Sarre, ont été poussés, sans plan ni méthode, vers le Rother Berg et dans le Gifert Wald. Le général von Alvensleben, commandant le IIIᵉ corps, arrivé par chemin de fer à 3 h. 45, considère qu'on a commis une faute en engageant le combat, mais « que son devoir est d'entrer en ligne avec toutes les forces qu'on pourrait amener sur les lieux, quelles que soient les conséquences de sa détermination (1) ».

(1) *Kriegsgeschichtliche Einzelschriften*, Heft 18, 506.

Après un court entretien avec Zastrow et Goeben, Alvensleben obtient entière liberté d'action. Son intervention va donner à la lutte un tout autre caractère. Aux efforts « successifs et décousus », il décide de substituer une attaque d'ensemble à laquelle concourront toutes les troupes disponibles et qu'appuiera le plus grand nombre possible de batteries (1). Alvensleben juge qu'il faut chercher la solution du combat en dehors des bois, sur un terrain où les trois armes pourront combiner leur action. Son choix s'arrête sur le Forbacher Berg que l'on aborderait en partant de la Brême d'Or. « Mais, ainsi qu'il l'a écrit, pour y parvenir, trois conditions étaient nécessaires : réunir toutes les forces disponibles face à cet objectif unique; maintenir la possession du Rother Berg à gauche et de la Brême d'Or à droite; les reconquérir si on venait à les perdre (2). »

Aussitôt, deux bataillons sont dirigés d'abord sur le Rother Berg pour en consolider l'occupation (3). Puis Rheinbaben y envoie le *17*e hussards. Une première tentative de ce régiment échoue sous un feu violent de nos tirailleurs; une seconde n'a pas plus de succès; les escadrons

(1) Lieutenant-colonel Maistre, *loc. cit.*, 198.

(2) Souvenirs du général von Alvensleben (*Kriegsgeschichtliche Einzelschriften,* Heft 18, 510-511).

(3) IIe du *12*e, Ier du *8*e (*Historique du grand État-major prussien*, III, 342).

rétrogradent en désordre jusqu'au pied de l'éperon (1). Deux batteries, venant du Galgen Berg, ont suivi les hussards : elles parviennent, vers 6 h. 15, au prix des plus grands efforts et à la vive surprise des Français, à établir huit pièces sur le plateau (2). En face, à 600 mètres environ, une ligne de tirailleurs du 66ᵉ de ligne, couchés dans des tranchées-abri, et appuyés en arrière par quatre batteries (3), inflige des pertes considérables à l'artillerie prussienne qui n'en demeure pas moins en position, exerçant, jusqu'à la fin de la bataille, une action matérielle et morale très efficace.

Le Rother Berg solidement occupé, Alvensleben décide d'employer à l'exécution de l'attaque décisive six bataillons frais rassemblés au Repperts Berg, sous le commandement du général von Schwerin. La première ligne, composée de trois bataillons, devra progresser d'abord le long de la grande route jusqu'au delà du Galgen Berg,

(1) *Historique du grand État-major prussien*, III, 344.

(2) « Ce n'est qu'avec la plus extrême tension de toutes les forces des chevaux et des hommes, en courant à chaque instant le danger d'être précipités en bas des pentes, et seulement avec le concours de l'infanterie, que les deux batteries... parvinrent à remplir leur mission... Partout où une main pouvait être placée — sur les rais ou les jantes des roues, sur l'affût, sur le canon, aux traits des chevaux — on tira, on poussa, on soutint (Lettre du colonel von Voigts-Rhetz, chef d'état-major du IIIᵉ corps, *Kriegsgeschichtliche Einzelschriften*, Heft 18, 154).

(3) 7ᵉ, 8ᵉ et 11ᵉ du 15ᵉ sur le Pfaffen Berg, 8ᵉ du 5ᵉ sur le Forbacher Berg.

cheminer ensuite au pied des pentes ouest du Rother Berg dans un angle mort qui la soustraira au feu des Français, atteindre la Brême d'Or et gravir ensuite les pentes de la forêt de Spicheren (1). La deuxième ligne, formée par trois bataillons du *52*ᵉ, suivra (2). A 6 heures et demie, au moment même où l'infanterie commence son mouvement, six batteries viennent s'établir sur la Folster Höhe pour appuyer l'attaque de plus près (3).

« Les bataillons, dès qu'ils se mettent en marche, entonnent *die Wacht am Rhein,* et vont délibérément recevoir le baptême du feu au milieu des détonations de l'artillerie et du crépitement de la fusillade. Ce fut une impression vraiment saisissante... Chacun était convaincu qu'il s'agissait là de la victoire ou de la défaite. Si cette attaque échouait, si ces bataillons étaient repoussés, il faudrait entamer la retraite, sans espoir de remédier à la situation. On combattait avec la Sarre à dos, et le passage de la rivière, s'effectuant dans l'obscurité à travers les rues étroites de Sarrebruck, encombrées par l'artillerie et les autres voitures, pouvait devenir très dangereux. Si l'adversaire prenait une offensive énergique, ou si les forces dont on connaissait la

(1) IIIᵉ du *12*ᵉ, IIᵉ du *8*ᵉ, *3*ᵉ bataillon de chasseurs.
(2) *Kriegsgeschichtliche Einzelschriften,* Heft 18, 519.
(3) *Historique du grand État-major prussien,* III, 347.

présence à Sarreguemines se portaient en avant, attaquant ainsi l'aile gauche allemande en retraite, une catastrophe était inévitable (1). »

Les pentes nord du Forbacher Berg sont occupées : à l'ouest du ravin qui aboutit à la Baraque Mouton, par le IIIe bataillon du 8e de ligne et des fractions du Ier du 76e; à l'est, par le IIe bataillon du 8e, le Ier du 66e et le IIIe du 24e. Les unités sont déployées dans les bois; aucune réserve ne les soutient. Elles sont exposées en outre aux feux croisés de l'artillerie de la Folster Höhe et des batteries du Rother Berg (2).

La première ligne, sous les ordres du lieutenant-colonel de L'Estocq, s'ébranle. Sur le point d'arriver à la maison de Douane, elle exécute prématurément son mouvement de conversion à gauche et s'engage dans les vallons situés au sud et au sud-est. Nos tirailleurs ouvrent un feu violent, auquel succède une charge à la baïonnette du IIIe bataillon du 24e de ligne, qui rejette l'ennemi au bas des pentes. L'Estocq ramène ses trois bataillons sur la grande route et prend le parti d'aborder le plateau en partant de la Brême d'Or et de la Baraque Mouton (3).

Les IIe et IIIe bataillons du 8e de ligne, mêlés

(1) Récit du colonel von Voigts-Rhetz (*Kriegsgeschichtliche Einzelschriften*, Heft 18, 519).

(2) Historiques manuscrits des 8e, 66e et 24e de ligne; le colonel Gabrielli au général de Cissey, 25 juin 1872.

(3) *Historique du grand État-major prussien*, III, 349.

à des fractions du 66e, opposent à l'ennemi une résistance acharnée. Le commandant Avril de Lenclos, les capitaines Curel, Arson, Étienne, le lieutenant Odinet sont tués; le lieutenant-colonel Gabrielli, déjà blessé à la main, est grièvement atteint (1). Malgré plusieurs retours offensifs qui déterminent des mêlées sanglantes, nos soldats sont refoulés jusqu'à la crête nord du Forbacher Berg.

Parti du Repperts Berg, le 52e qui forme la seconde ligne, vient d'atteindre la Brême d'Or, quand l'attention du général von Schwerin est attirée du côté de Stiring par la recrudescence du combat. Oubliant la mission dont il est chargé, il engage six compagnies dans cette direction, n'en conservant que cinq pour soutenir les bataillons de L'Estocq. Ceux-ci ne progressent que lentement dans la direction du Forbacher Berg (2).

*
* *

Vers 7 heures du soir, tous les bataillons de la division Laveaucoupet se trouvent confondus sur deux longues lignes partant, l'une de la côte 340 et bordant la lisière nord des bois de la rive

(1) Le lieutenant-colonel Gabrielli au général Bataille, 15 juillet 1871; Historique manuscrit du 8e de ligne.

(2) *Historique du grand État-major prussien*, III, 351; *Kriegsgeschichtliche Einzelschriften*, Heft 18, 517, 520.

gauche du Simbach, au sud du Gifert Wald; l'autre sur la crête au nord-est de Spicheren (1). A ce moment, un clairon sonne la charge, et cette sonnerie est répétée sur tout le front. « Toutes les troupes se portent alors en avant à la baïonnette, avec un élan remarquable », tant dans la direction du Pfaffen Wald et du Gifert Wald que vers le Rother Berg. En même temps, les batteries établies sur le versant nord du Pfaffen Berg reprennent le feu (2). Cette fois encore, les Prussiens cèdent et, à la tombée de la nuit, nous occupons pendant un certain temps la lisière sud du Gifert Wald (3). Nos progrès sont d'abord sensibles vers le Rother Berg; puis nos tirailleurs, contre-attaqués sur leur flanc gauche par deux bataillons prussiens, sont obligés de regagner leurs emplacements au nord-ouest de Spicheren. Mais toutes les tentatives de l'adversaire pour progresser davantage dans ce secteur échouent après des pertes élevées.

La lutte dure ainsi, incertaine et confuse, jusqu'à la nuit close. A 9 heures, le général de Laveaucoupet rassemble sa division sur le Pfaffen Berg, tenant Spicheren par des avant-postes. Nos soldats sont harassés de fatigue; les cartouches

(1) Voir *suprà*, p. 60.

(2) Historique manuscrit du 8ᵉ de ligne; Historique manuscrit du 15ᵉ d'artillerie.

(3) *Historique du grand État-major prussien*, III, 352; Cardinal von Widdern, *loc. cit.*, 219, note 1.

ont commencé à faire défaut depuis 4 heures de l'après-midi, et l'on n'a pu prolonger le combat qu'en les ménageant avec soin. Bien que le général de Laveaucoupet fût informé d'une attaque de l'ennemi sur Forbach, il ne pouvait se résoudre à quitter sa position, de crainte de compromettre la retraite des divisions Vergé et Bataille. A 10 heures et demie du soir seulement, il reçut du général Frossard l'ordre de se replier sur Behren et Oeting. Ses troupes se mirent en mouvement à 11 heures « lentement et à regret... sans essuyer un coup de fusil, sans en tirer un seul (1) ».

De leur côté, le Ier bataillon du 66e de ligne, et les IIe et IIIe bataillons du 8e, qui défendent le Forbacher Berg contre les troupes du lieutenant-colonel de L'Estocq, ont entendu sonner la charge à la division Laveaucoupet et, par une énergique contre-attaque, reconquièrent une partie du terrain perdu (2). Ramenés à leur tour, ils se replient sur le Forbacher Berg, où ils résistent « jusqu'à la nuit très avancée ». Ils n'abandonnent cette position que sur l'ordre de la retraite (3).

Contrairement à l'assertion de l'*Historique du grand État-major prussien* (4), l'attaque décisive du

(1) Rapport du général de Laveaucoupet.

(2) Journal de marche du 8e de ligne; *Historique du 12e*, 441.

(3) Le colonel Gabrielli au ministre de la guerre, 25 juin 1872.

(4) III, 352-353.

Forbacher Berg n'a donc eu aucun succès (1). Elle a échoué parce que le combat de préparation n'a pas été suffisamment prolongé et aussi parce qu'il n'y a eu surprise, ni dans le temps, ni dans l'espace.

(1) Cardinal von Widdern le reconnait (*loc. cit.*, 220-221).

CHAPITRE VI

RETRAITE DU 2e CORPS

Opérations de la *13e* division prussienne. — Son avant-garde marche sur Forbach. — Le détachement du lieutenant-colonel Dulac. — Combat du Kaninchens Berg. — L'ennemi contenu à Forbach. — Offensive du général von Woyna sur Stiring. — Le général Frossard ordonne la retraite. — Contre-attaque des Français. — Défense de Stiring. — La retraite du 2e corps sur Sarreguemines. — Les effectifs en présence et les pertes. — Situation réelle à la fin de la bataille. — Les responsabilités du côté allemand. — La retraite du 2e corps nullement nécessaire.

L'avant-garde de la *13e* division prussienne est entrée à Völklingen vers midi, tandis que le gros de la colonne s'est établi en cantonnements très serrés autour de Püttlingen (1). Bientôt une canonnade persistante se fait entendre dans la direction du sud-est, et l'on apprend, par une reconnaissance de cavalerie, qu'un violent combat s'est engagé entre la *14e* division et des troupes françaises qui occupent Stiring et le plateau de Spicheren. Le commandant de l'avant-garde, général von der Goltz, prend alors le parti

(1) *Historique du grand État-major prussien*, III, 294, 356.

de se jeter dans le flanc gauche de l'adversaire. Le général von Glümer, commandant la *13*e division, approuve cette décision et met le gros en marche sur les traces de l'avant-garde. A 4 heures, celle-ci atteint Grande-Rosselle. Les troupes ont parcouru trente-huit kilomètres, sans avoir rencontré l'ennemi. Dans le lointain on aperçoit, il est vrai, un camp important sur les hauteurs au nord-est de Forbach. Mais « le bruit de la canonnade, étouffé par la vaste étendue des bois, avait cessé; l'action engagée semblait terminée (1) ».

Glümer s'en tient à ces apparences, au lieu de se faire renseigner par des reconnaissances. Il arrête son avant-garde au nord de Grande-Rosselle et envoie au gros de la division l'ordre de bivouaquer à Völklingen. Cette détermination irrationnelle lui fit perdre l'occasion de déboucher sur Forbach en temps utile et de jouer dans la bataille un rôle absolument décisif.

Vers 6 heures du soir, le bruit du canon se fait entendre de nouveau à Grande-Rosselle. En même temps, des patrouilles de cavalerie annoncent que le combat continue au sud de Sarrebruck; enfin, un officier de l'état-major du VIIe corps rend compte de l'engagement de la *14*e division. Glümer ne croit pas devoir mettre ses troupes en

(1) *Historique du grand État-major prussien*, III, 358; Cardinal von Widdern, *loc. cit.*, 315.

mouvement, mais von der Goltz, de sa propre initiative, reprend, vers 6 heures, sa marche sur Forbach par les deux rives de la Rosselle (1).

Apprenant qu'une colonne prussienne débouche de Völklingen sur Forbach, le général Frossard a dirigé, vers 4 heures, sur Grande-Rosselle, les 4e et 5e escadrons du 12e dragons sous les ordres du lieutenant-colonel Dulac. Les patrouilles de pointe ne tardent pas à se trouver au contact des avant-postes de von der Goltz et, à 6 heures, quand la colonne se remet en marche, les deux escadrons se replient lentement sur le Kaninchens Berg, au nord-ouest de Forbach. Là, ils mettent pied à terre et occupent la partie gauche des tranchées construites par le génie. A leur droite viennent s'établir la compagnie du génie de réserve du 2e corps et un détachement de pontonniers (2).

Accueillies au débouché des bois par un feu violent, les compagnies prussiennes qui marchent en tête de la colonne s'embusquent derrière les accidents de terrain et dans les broussailles, tandis que la batterie d'avant-garde ouvre le feu sur Forbach (3). Sur ces entrefaites, un détachement de cent réservistes du 2e de ligne, commandé par

(1) *Historique du grand État-major prussien*, III, 358.

(2) Historiques manuscrits du 12e dragons et du 16e régiment d'artillerie-pontonniers.

(3) *Historique du grand État-major prussien*, III, 359.

le sous-lieutenant Arnaud, a débarqué à la gare de Forbach, et accourt au Kaninchens Berg. Ces hommes sont à peine encadrés et ignorent même, pour la plupart, le maniement du chassepot. Le lieutenant-colonel Dulac les fait placer dans les tranchées à côté des dragons et, pendant une heure, cette faible et vaillante troupe réussit à contenir l'ennemi (1). Mais, vers 7 h. 30, le manque de munitions commence de se faire sentir. D'ailleurs deux bataillons prussiens environ débordent les tranchées par le sud-ouest (2). Le lieutenant-colonel Dulac se voit alors forcé de donner l'ordre de la retraite. Afin de couvrir le mouvement, il fait remonter ses dragons à cheval et les lance contre l'infanterie ennemie. Cette charge, bien qu'arrêtée par les feux de deux compagnies, donne le temps au détachement de se rallier derrière la voie ferrée, dont on obstrue le passage au moyen d'une barricade. Deux batteries du 2e corps s'établissent à ce moment sur les hauteurs à l'est de Forbach et canonnent les troupes prussiennes maitresses du Kaninchens Berg (3). Celles-ci s'avancent jusqu'à 300 mètres environ du chemin de fer; mais là, elles sont arrêtées par une fusillade intense. « Cependant,

(1) Rapport du sous-lieutenant Arnaud.

(2) IIe du 55e et trois compagnies du 7e bataillon de chasseurs.

(3) Note du capitaine du génie Picardat; Rapport du sous-lieutenant Arnaud.

dit le sous-lieutenant Arnaud, nous brûlions nos dernières cartouches, et il ne nous restait plus qu'à nous servir de la baïonnette dans le cas où la barricade serait forcée. A cet effet, nous avions disposé nos hommes en bataille de chaque côté de la route et nous attendions le moment décisif... » Vers 9 heures, soit que l'ennemi fût intimidé, soit qu'il ne jugeât pas à propos de tenter un mouvement de nuit sur Forbach, il rétrograda sur le Kaninchens Berg (1).

Si mollement menée qu'ait été l'attaque de l'avant-garde de la *13*e division, l'apparition d'une colonne prussienne au nord-ouest de Forbach n'en exerça pas moins une influence très sérieuse sur les décisions de Frossard. On peut considérer cet incident comme une des causes déterminantes de la retraite du 2e corps.

*
* *

Au vigoureux retour offensif des deux bataillons du 67e de ligne dans le bois de Stiring et au recul de l'aile droite prussienne vers Drathzug, a succédé, dans ce secteur du champ de bataille, une accalmie momentanée, au moins en ce qui concerne les combats d'infanterie. Vers 7 heures du soir, le général von Woyna se reporte en avant

(1) *Historique du grand État-major prussien*, III, 360.

à la tête de trois bataillons environ qu'il a pu réunir à Drathzug. Ce mouvement offensif coïncide avec l'attaque décisive dont est chargé à ce moment le général von Schwerin contre le Forbacher Berg. En même temps, l'avant-garde de la *13*e division s'empare du Kaninchens Berg.

Le général Frossard juge la situation plus critique qu'elle ne l'est réellement : « Le 2e corps, épuisé par douze heures de lutte (1), était grandement menacé sur sa droite et était pris à revers par sa gauche. Au centre, les troupes placées à Stiring, en entendant la canonnade sur Forbach, voyaient leur ligne de retraite compromise. Toutes nos réserves étaient engagées ; les renforts annoncés n'arrivaient pas. Sans espoir d'être soutenu le lendemain, tandis que l'ennemi se renouvelait sans cesse, il était urgent de prendre une position solide pour assurer la retraite (2). ». Vers 7 heures, le général Frossard prend donc le parti de rétrograder sur le plateau d'Oeting que les troupes de sa gauche peuvent encore gagner par Forbach (3).

Les deux bataillons du 67e qui, par l'occupation du bois de Stiring, forment échelon avancé, commencent les premiers à se conformer aux

(1) Chiffre exagéré : la bataille n'avait commencé que vers midi.

(2) Journal de marche du 2e corps.

(3) Le général Frossard au maréchal Bazaine, D. T., Forbach, 6 août, 7 h.22 soir.

prescriptions du général en chef (1). Aussi Woyna fait-il bientôt, sans difficultés, « des progrès sérieux dans le bois (2) ». Pendant ce temps, les six compagnies du 52e, détachées par le général von Schwerin, s'avancent sur Stiring entre la lisière orientale du bois et la route, appuyées par une batterie qui s'est portée au nord de la Brême d'Or. Bientôt elles se relient aux troupes du général von Woyna à la lisière sud du bois de Stiring. On entend à ce moment, sur les hauteurs de Spicheren, le clairon français sonnant la retraite. La cavalerie prussienne tente alors vers Stiring une démonstration que les deux batteries à cheval du 2e corps, établies au sud-ouest du village, arrêtent immédiatement (3).

Cependant, Woyna se porte à l'attaque des Forges. Le général Valazé, « reconnaissant l'urgence d'un mouvement offensif vigoureux (4) », fait exécuter, vers 8 heures, une double contre-attaque : le 55e de ligne, appuyé par un bataillon du 76e, s'avance entre la grande route et le bois de Stiring, tandis que le 3e bataillon de chasseurs se porte sur ce bois même. Sans tirer un seul coup de fusil, ces troupes se précipitent à la baïon-

(1) Rapport du général Bataille.
(2) *Historique du grand État-major prussien*, III, 354.
(3) *Ibid.*, III, 354; Cardinal von Widdern, *loc. cit.*, 160; Rapport du général Gagneur; Historique manuscrit du 17e d'artillerie.
(4) Rapport du général Vergé.

nette sur l'ennemi, qui n'attend pas le choc et se replie vivement (1).

Stiring reste au pouvoir des Français jusqu'à 9 heures du soir. Le 32e de ligne, qui borde la lisière nord-ouest du village, occupe également les Forges de concert avec un bataillon du 77e et des fractions du 3e bataillon de chasseurs. De l'usine jusqu'aux maisons qui bordent la route de Sarrebruck, s'étend une grande barricade qu'ont élevée et que défendent les Ier et IIIe bataillons du 55e. Le IIe bataillon est en réserve près de la route. Les deux batteries à cheval du corps d'armée appuient l'infanterie jusqu'au dernier moment. Peu à peu, l'ennemi vient garnir le chemin qui conduit de la forêt de Spicheren à Schoeneck. Vers 8 heures 45, le général von Woyna ordonne sur Stiring une attaque générale qui est aussitôt arrêtée par un feu violent (2). Le général Valazé profite de ce moment de répit pour retirer du combat le 32e de ligne, le 3e bataillon de chasseurs, les fractions du 77e, et les met en marche sur Oeting. Un peu plus tard, le colonel du 55e, constatant que l'attaque ne se renouvelle pas, reforme ses Ier et IIIe bataillons derrière le IIe et se replie lentement en s'arrêtant plusieurs fois

(1) Notes du général Février sur la bataille de Forbach. — Le général Février commandait en 1870 le 77e de ligne de la division Vergé. — Cf. Journal de marche de la division Vergé.

(2) Général de Waldner, *loc. cit.*, 183; Historique manuscrit du 3e bataillon de chasseurs.

pour faire face en avant. Ce mouvement, d'ailleurs, est à peine inquiété (1).

En raison de l'obscurité et de la confusion, l'ordre de la retraite ne peut être transmis à de nombreux officiers et soldats qui occupent des maisons éloignées. Ils sont, pour la plupart, cernés et faits prisonniers. Quelques-uns résistent en désespérés et, jusqu'à 11 heures du soir, des combats partiels et très meurtriers ont lieu dans la partie nord de Stiring, au milieu des feux de l'incendie qui consume les bâtiments de l'usine.

Dans cette retraite générale, quelques voitures à bagages sont abandonnées, ainsi que l'équipage de ponts du 3e corps, envoyé de Metz sans attelages, et qu'il faut, pour ce motif, laisser à Forbach. Un certain nombre d'unités, n'ayant pu retourner à leurs bivouacs, perdent leurs effets de campement; mais pas un canon, pas un trophée ne reste aux mains de l'ennemi. Le 2e corps, quoique cruellement éprouvé, n'est nullement désorganisé (2).

En arrivant à Oeting, le général Frossard, désireux peut-être de s'éloigner du maréchal

(1) Journal de marche de la division Vergé. — L'évacuation des Forges fut volontaire, contrairement à l'assertion de l'*Historique du grand État-major prussien* (III, 354), d'après lequel ces bâtiments auraient été pris d'assaut vers 8 h. 15.

(2) Le général Frossard au major général, Gros-Tenquin, 8 août.

Bazaine, renonce à se replier sur la position de Cadenbronn et prescrit la retraite sur Sarreguemines. Là, il apprend le lendemain la défaite de Frœschwiller. Il se dirige aussitôt sur Puttelange, après avoir rallié la brigade Lapasset qui forme arrière-garde. Il n'y a d'ailleurs aucune poursuite : les Prussiens sont harassés de fatigue et ont perdu leurs liens tactiques.

« Les troupes du 2e corps, dans cette sanglante journée, s'étaient remarquablement conduites, a dit avec raison le général Frossard. Si la 3e division avait eu à supporter la plus grande part du poids de la lutte, en contenant, par son énergique résistance, les troupes considérables qui l'assaillirent, toutes avaient combattu avec une grande valeur pendant douze heures, sans repos, sans avoir pu prendre de nourriture. L'ennemi s'était trouvé impuissant à les déloger de leurs positions; celles-ci, à 10 heures du soir, étaient encore sensiblement les mêmes que celles occupées le matin (1). »

Le 2e corps avait le 6 août un effectif de 30 041 rationnaires et 5 099 chevaux, avec 90 bouches à feu. Les Prussiens avaient en ligne, à la fin de la journée, 30 100 fusils, 4 500 sabres, 108 pièces. Les pertes s'élevaient à 249 officiers, 3 828 hommes de troupe pour le 2e corps;

(1) Général Frossard, *Rapport sur les opérations du 2e corps de l'armée du Rhin*, 51.

à 223 officiers, 4 648 sous-officiers et soldats pour l'ennemi (1).

*
* *

Si les Allemands ont obtenu un réel succès tactique, l'action prématurément engagée par Kameke a fait échouer « le plan fondamental » de Moltke, qui consistait à frapper par surprise et d'emblée sur la Sarre, avec la totalité des forces allemandes mobilisées, l'ensemble des corps français encore incomplets et passifs. Le « coup de tonnerre de Spicheren », en avertissant ceux-ci, les a sauvés « d'une destruction complète (2) ». La responsabilité de cet insuccès stratégique incombe au premier degré à Steinmetz qui, dans son impatience d'attaquer l'ennemi, et dans la crainte d'être devancé par la IIe armée, a transgressé les ordres de Moltke. Elle est imputable au second degré à Kameke qui, sur la foi de renseignements erronés et sous l'empire d'une idée préconçue, ne s'est pas contenté d'occuper les ponts de la Sarre et les hauteurs qui les dominent immédiatement au sud, mais a engagé à fond et compromis sa division (3). La lutte s'est produite

(1) Général Frossard, *loc. cit.*, 131, pièce n° 5; *Kriegsgeschichtliche Einzelschriften*, Heft 9, 414, 415; *Historique du grand État-major prussien*, III, 131.

(2) Général Foch, *De la conduite de la guerre*, 175.

(3) Général Bonnal, *loc. cit.*, 240.

« dans des conditions telles, qu'aucune occasion plus favorable ne pouvait se présenter pour les Français. Si, malgré tout, les Prussiens échappèrent à une défaite, ils ne le doivent pas à leur mérite, mais uniquement aux fautes commises par les Français (1) ». Toutefois, il convient aussi de rendre justice à l'esprit de solidarité et d'initiative des généraux prussiens qui, une fois l'affaire engagée à tort ou à raison, se sont empressés de secourir un frère d'armes en péril, sans arrière-pensée et sans autre souci que de chercher à battre l'ennemi (2).

Au moment où le général Frossard donna l'ordre de la retraite, le 2e corps contenait l'ennemi, tant à Stiring et dans le bois de Stiring que dans la forêt de Spicheren et au sud du Gifert Wald. Sur ce dernier point même, une contre-attaque venait d'être couronnée de succès. Tout faisait espérer que les troupes françaises pourraient conserver leurs positions jusqu'à la nuit, bien que presque toutes les réserves fussent engagées (3). D'après le Journal de marche du 2e corps, deux considérations intervinrent pour déterminer le général Frossard à se replier sur le plateau d'Oeting : le débouché d'une colonne prussienne sur le Kaninchens Berg et Forbach, le manque

(1) Général de Woyde, *loc. cit.*, 60.
(2) Lieutenant-colonel Rousset, *loc. cit.*, 60.
(3) Il ne restait que le 12e bataillon de chasseurs à Oeting.

d'espoir d'être soutenu le lendemain (1). Avant d'examiner ces deux raisons, on observera que la seconde eût été sans valeur si la première avait exercé une influence capitale. Inversement, de ce que le général Frossard invoque la seconde, on peut induire que la première ne fut pas d'une importance décisive. Rien ne servait, en d'autres termes, de recevoir des renforts le lendemain, au point de vue de la reprise de la lutte à Stiring, si l'intervention de l'ennemi au nord-ouest de Forbach avait pour conséquence inéluctable d'obliger le 2ᵉ corps à la retraite dans la soirée du 6.

Que valent ces deux raisons considérées en elles-mêmes? Sans doute, le débouché, par la vallée de la Rosselle, d'une colonne prussienne dont la force était inconnue, mais qui visiblement comprenait de l'infanterie et de l'artillerie, pouvait exercer sur le moral des troupes françaises combattant à Stiring une action déprimante. Toutefois, leur attitude ne s'en ressentit nullement, bien que leur ligne de retraite sur Saint-Avold fût menacée. Quant à la division Laveaucoupet, la contre-attaque énergique qu'elle exécuta vers

(1) Voir *suprà*, p. 82, le passage de ce Journal de marche cité *in extenso*. — En 1872, le général Frossard était plus pessimiste : « Dans l'état des choses, le général abandonné à ses propres forces, en présence des troupes fraiches que l'ennemi reçoit sans cesse, reconnait par lui-même que l'ensemble de sa position n'est plus tenable » (*Rapport sur les operations du 2ᵉ corps de l'armée du Rhin*, 49).

7 heures du soir, montre que l'incident du Kaninchens Berg ne la troubla nullement. Enfin, les renseignements qu'avait reçus le général Frossard dans l'après-midi faisaient prévoir l'arrivée d'un nouvel adversaire par la vallée de la Rosselle; il n'avait donc pas lieu d'en être surpris. On pouvait espérer, du reste, par la tournure du combat sur le Kaninchens Berg, que l'ennemi serait contenu à Forbach jusqu'à la nuit. En supposant, au pis aller, Forbach enlevé et Stiring évacué, la division Vergé et la division Bataille pouvaient résister encore longtemps dans la forêt de Spicheren et dans les bois du Kreutzberg et du Kleinwald. Contrairement à l'assertion du général Frossard, tout permettait d'espérer l'arrivée de secours dans la nuit ou au plus tard dans les premières heures de la matinée du lendemain. Bazaine avait expédié, en effet, à 6 h. 16 du soir, le télégramme suivant à son collègue : « Je vous envoie un régiment par le chemin de fer; le général Castagny est en marche vers vous; il reçoit l'ordre de vous joindre; le général Montaudon a quitté Sarreguemines à 5 heures, marchant sur Grosbliederstroff; le général Metman est à Betting... (1) ». Les arguments justificatifs du général Frossard sont donc au moins contestables. Tout semble

(1) Le général Frossard reconnait avoir reçu ce télégramme avant de donner l'ordre de la retraite (*Rapport sur les operations du 2ᵉ corps*, 54).

indiquer qu'il a renoncé à la lutte prématurément. « De l'avis de plusieurs généraux qui combattaient, la retraite n'était pas nécessaire et, en tout cas, il ne fallait abandonner Forbach et le plateau d'Oeting qu'à la dernière extrémité (1). »

Le général Frossard a jugé que la position n'était « plus tenable (2) », non parce que ses soldats cédaient, mais parce qu'il s'est senti à bout de résistance morale. Le découragement avait atteint non pas les troupes, mais le chef. C'est bien ici le cas de répéter ces mots de Joseph de Maistre : « Une bataille perdue est une bataille qu'on croit avoir perdue, car une bataille ne se perd pas matériellement. » Elle était si peu perdue que, dans l'armée prussienne, on n'avait nullement l'impression d'avoir remporté un succès décisif. On s'attendait, au contraire, à la reprise du combat le lendemain, et l'on restait sur place, prêt à répondre à une attaque ou à recommencer la lutte contre les Français qui pouvaient avoir occupé une position en arrière (3). Ainsi s'explique que les Prussiens n'aient même pas tenté de s'emparer de Forbach, où il y avait lieu d'espérer la capture de matériel

(1) Colonel d'Andlau, *Metz, Campagne et négociations*, 48.
(2) Général Frossard, *loc. cit.*, 49.
(3) Cardinal von Widdern, *loc. cit.*, p. 253 ; général von Pelet-Narbonne, *Verfolgung und Aufklarung der deutschen Reiterei am Tage nach Spicheren*, 3.

et d'approvisionnements. « Les Français n'étaient pas battus », a dit justement un écrivain militaire allemand, « leur capacité de combat était loin d'être épuisée, notamment à leur centre et à leur aile gauche (1). »

Si l'on imagine un instant le maréchal de Mac-Mahon placé à la tête du 2e corps et déployant à Forbach toute l'admirable énergie et l'indomptable ténacité dont il a fait preuve à Frœschwiller, il est permis de penser qu'il n'aurait pas, comme Frossard, donné l'ordre de la retraite avant d'y être absolument contraint. Tout le cours des événements en Lorraine en eût été profondément modifié.

(1) Cardinal von Widdern, *loc. cit.*, 263.

CHAPITRE VII

LE 3e CORPS

Télégrammes échangés entre Frossard et Bazaine. — Frossard demande instamment l'appui de la division Montaudon. — Attitude de Bazaine. — Inquiétudes de Frossard dans la soirée. — Opérations de la division Montaudon. — Lenteurs de sa marche. — Initiative du général de Castagny. — Son retour à Puttelange. — Marche sur Forbach. — Le général Metman à Bening. — Ordres de Bazaine. — Arrivée tardive à Forbach. — La division Decaen. — Inertie de Bazaine. — Abstention de l'empereur et du major général. — Mobiles possibles de Bazaine. — Sa responsabilité.

Tandis qu'à deux exceptions près, les généraux prussiens ont marché au canon de leur propre initiative et avec un remarquable esprit de solidarité pour venir en aide aux troupes engagées, les divisions du maréchal Bazaine n'ont point atteint le champ de bataille dont elles n'étaient pourtant que peu éloignées.

Dès 9 heures du matin, le général Frossard, trouvant ses ailes peu protégées, demande au maréchal Bazaine d'envoyer la division Decaen de Saint-Avold sur Merlebach et Rosbruck, et une brigade de la division Montaudon de Sarregue-

mines sur Grosbliederstroff (1). Un peu plus tard, il manifeste de nouvelles inquiétudes pour la sécurité de son flanc gauche (2). Le maréchal Bazaine répond par deux télégrammes qui se succèdent de très près. Le premier annonce que, d'après les ordres de l'empereur, la division Castagny s'est portée la veille à Puttelange, la division Metman à Marienthal; qu'il n'y a plus personne à Merlebach ni à Rosbruck où va se rendre la brigade de dragons Juniac; enfin, qu'une brigade de la division Metman ira s'établir à Bening-les-Saint-Avold (3). Le second débute ainsi : « Quoique j'aie très peu de monde pour garder la position de Saint-Avold, je fais marcher la division Metman sur Macheren et Bening-les-Saint-Avold, la division Castagny sur Farschwiller et Theding. Je ne puis faire plus... » Le maréchal termine en donnant à son subordonné des conseils au lieu d'ordres : « Comme vous avez vos trois divisions réunies, il me semble que celle qui est à Oeting peut très bien envoyer une brigade sur Morsbach afin de surveiller Rosbruck... Notre ligne est malheureusement très mince par suite des dernières dispositions prises, et, si le mouvement est vraiment aussi sérieux

(1) Le général Frossard au maréchal Bazaine, D. T., Forbach 6 août, 9 h. 10 matin.

(2) Le même au même, D. T., 6 août, 10 h. 50 matin.

(3) Le maréchal Bazaine au général Frossard, D. T., Saint-Avold, 6 août, 11 heures matin.

nous ferons bien de nous concentrer sur la position de Cadenbronn (1) ».

A 1 h. 25 de l'après-midi, quand le général Frossard est bien certain de l'importance de l'attaque, il expédie à Bazaine un télégramme qui ne laisse place à aucun doute : « Je suis fortement engagé, tant sur la route et dans les bois, que sur les hauteurs de Spicheren. C'est une bataille. Prière de faire marcher rapidement votre division Montaudon vers Grosbliederstroff et votre brigade de dragons sur Forbach (2). »

Dans ces graves conjonctures, Bazaine avait pour devoir, sans nul doute, de se rendre sur le terrain où un de ses corps d'armée livrait un combat si important; un train l'y eût transporté en une demi-heure. Il n'en fait rien. Bien plus, un nouveau télégramme de Frossard est nécessaire pour le décider enfin, vers 3 heures, à diriger la division Montaudon sur Grosbliederstroff (3).

(1) Le maréchal Bazaine au général Frossard, D. T., Saint-Avold, 6 août, 11 h. 15 matin. — L'heure d'expédition de ce télégramme est contestée. Le général Frossard indique 11 h. 15 (*Rapport sur les opérations de l'armée du Rhin*, 39). Le maréchal Bazaine indique une heure du soir (*L'Armée du Rhin*, 29). La copie qui existe aux Archives de la Guerre porte 11 h. 15, chiffres surchargés. La copie versée à l'instruction du procès Bazaine porte également 11 h. 15.

(2) Le général Frossard au maréchal Bazaine, D. T., Forbach, 6 août, 1 h. 25 soir.

(3) Le même au même, D. T., Forbach, 6 août, 2 h. 25 soir maréchal Bazaine, *l'Armée du Rhin*, 34; général Frossard, *loc. cit.*, 54.

Frossard, aussitôt prévenu par le maréchal, prie Montaudon d'activer sa marche et appelle Metman de Bening sur Forbach (1). Une accalmie s'étant produite vers 5 heures, il expédie au maréchal Bazaine un télégramme plus rassurant : « La lutte, qui a été vive, s'apaise; j'espère rester maître du terrain, mais cela pourra recommencer demain matin ou peut-être la nuit. La division Montaudon vous sera renvoyée aussitôt que possible. Si vous pouviez m'envoyer un régiment au moins d'infanterie par chemin de fer, ce soir, ce serait bien. Mes troupes sont fatiguées. Votre brigade de dragons est arrivée, mais ne peut m'être de grande utilité dans les bois. »

Le général Frossard, qui vient enfin d'apparaître sur le champ de bataille (2), juge donc fort mal la situation. De plus, les services rendus sur le Kaninchens Berg par les deux escadrons du lieutenant-colonel Dulac montrent le parti qu'on aurait pu tirer de la brigade de dragons Juniac, renvoyée à Morsbach et Merlebach, sous prétexte qu'elle encombre la route (3). Une demi-heure environ après l'envoi de ce message, Frossard passe d'un extrême à l'autre : « Ma

(1) Le général Frossard au général Montaudon, D. T., Forbach, 3 h. 20 soir.

(2) Voir *suprà*, p. 34.

(3) Journal de marche du 2e corps.

droite, sur les hauteurs, a été obligée de se replier, mande-t-il à Bazaine. Je me trouve compromis gravement. Envoyez-moi des troupes, très vite et par tous les moyens (1). » Avant d'avoir reçu cette dépêche alarmante, le maréchal Bazaine a fait embarquer à Saint-Avold le 60e de ligne, de la division Decaen, et l'a dirigé sur Forbach. Il prévient en même temps le général Frossard que la division Castagny est en marche vers Spicheren; que la division Montaudon a quitté Sarreguemines à 5 heures et se dirige sur Grosbliederstroff; enfin que la division Metman est à Betting-les-Saint-Avold (2). Ces secours ne purent atteindre le champ de bataille en temps utile. Vers 6 h. 45, Frossard, de plus en plus inquiet, télégraphie à Bazaine : « Les Prussiens font avancer des renforts considérables. Je suis attaqué de tous côtés. Pressez le plus possible le mouvement de vos troupes (3). » Une heure plus tard, désespérant prématurément du succès, Frossard annonce au maréchal sa retraite sur Oeting : « Nous sommes tournés par Wehrden; je porte tout mon monde sur les hauteurs (4). »

(1) Le général Frossard au maréchal Bazaine, D. T., 5 h. 45 soir.

(2) Le maréchal Bazaine au général Frossard, D. T., Saint-Avold, 6 h. 3 et 6 h. 16 soir.

(3) Le général Frossard au maréchal Bazaine, D. T., 6 h. 45 soir.

(4) Le même au même, D. T., 7 h. 35 soir.

La réponse de Bazaine débute en ces termes :
« Je vous ai envoyé tout ce que j'ai pu... » Cette
affirmation était-elle justifiée et, dans ce cas,
comment les renforts, demandés avec tant d'insis-
tance, n'étaient-ils pas parvenus jusqu'au champ
de bataille?

*
* *

La division Montaudon, 1re du 3e corps, qui est
arrivée à Sarreguemines le 5 août, a passé toute
la nuit suivante sous les armes, par une pluie tor-
rentielle, dans la crainte d'une attaque (1). Le 6,
vers 10 heures du matin, le canon se fait entendre
dans la direction de Sarrebruck; puis le bruit
cesse, pour reprendre, un peu après midi, avec
violence (2). Sans chercher à connaître les causes
de cette canonnade, le général Montaudon attend
des ordres. « Comme j'étais en communication
télégraphique avec le maréchal Bazaine et avec le
général Frossard, a-t-il déclaré plus tard, je
n'avais aucune préoccupation en dehors sur ce
qui se passait ailleurs (3). » Montaudon était-il
bien certain que le maréchal entendît le canon à

(1) Journal de marche de la division Montaudon ; le général
Montaudon au maréchal Bazaine, D. T., Sarreguemines, 6 août,
1 h. 50 matin.

(2) Instruction relative au procès Bazaine, Déposition du géné-
ral Montaudon.

(3) *Ibid.*

Saint-Avold, et ne devait-il pas, dans ces circonstances critiques, aller au devant des instructions qu'on pouvait lui envoyer? Ne devait-il pas, en outre, faire connaître au général Frossard qu'il n'avait devant lui que des patrouilles de cavalerie ennemie (1)? N'avait-il pas au moins à prendre toutes les dispositions pour marcher vers le champ de bataille au premier avis?

A 2 h. 45, Montaudon apprend, par un message du major général, que le général Frossard et le maréchal Bazaine sont attaqués, et qu'il doit s'attendre à l'être également (2). Aussitôt, suivant les errements de l'époque, les troupes de la division et celles de la brigade Lapasset (3), au lieu de rester massées à l'abri d'un réseau d'avant-postes, se déploient sur le plateau entre la Sarre et la Blies (4). Moins d'une heure après l'arrivée du télégramme du major général, Montaudon reçoit du maréchal Bazaine l'ordre de marcher sur Grosbliederstroff et de se tenir à la disposition du général Frossard. Mais aucun préparatif n'ayant été fait en prévision de ce mouvement

(1) *Procès Bazaine*, Déposition du général Montaudon, 286.

(2) Le major général au général Montaudon, D. T., Metz, 6 août, 2 h. 18 soir.

(3) La brigade Lapasset, appartenant au 5e corps, avait été retenue à Sarreguemines, par Montaudon, en prévision d'une attaque (Le général Montaudon au major général, D. T., Sarreguemines, 6 août, 12 h. 30 soir).

(4) Journal de marche de la division Montaudon.

pourtant probable, la division perd un temps précieux à replier ses avant-postes et à se rassembler, de sorte qu'elle ne peut se mettre en marche qu'à 5 heures (1). Après avoir mis deux heures à parcourir cinq kilomètres, Montaudon juge encore nécessaire de rassembler ses troupes au nord de Rouhling, bien que le canon ne cesse de se faire entendre. Arrivé près de Bousbach à 9 heures du soir, Montaudon apprend que Frossard est en retraite sur Sarreguemines. Il se conforme aussitôt à ce mouvement, et prend ensuite la direction de Puttelange, comme les troupes du 2e corps (2).

Le général de Castagny, commandant la 2e division du 3e corps, à Puttelange, a été invité la veille par le maréchal Bazaine à se mettre en communication avec les corps voisins, et autorisé à se porter à leur secours dans le cas où ils feraient appel à lui (3). Il s'empresse le 6, dès

(1) Si l'on admet que cette perte de temps ait été évitée — et elle pouvait l'être — Montaudon, partant à 4 heures, et suivant les deux itinéraires : Grosbliederstroff, Etzling (13 kilomètres) et Rouhling, Lixing, Kerbach, Etzling (12 kilomètres) aurait atteint cette dernière localité vers 7 heures. Le général Frossard, informé de cette marche, d'abord par le télégraphe, puis par un officier d'état-major, n'aurait certainement pas donné l'ordre de la retraite et se serait borné peut-être à porter tout le 2e corps sur les hauteurs d'Oeting-Spicheren. La bataille du 6 eût été indécise et pouvait être reprise le lendemain avec l'appui immédiat de trois divisions du 3e corps.

(2) Rapport du général Montaudon, Puttelange, 7 août; général Montaudon, *Souvenirs militaires*, 72.

(3) *Procès Bazaine*, Déposition du général de Castagny, 287.

7 heures du matin, d'entrer en relations avec la division Montaudon et avec le général Frossard (1). Vers midi, le canon se fait entendre dans la direction du nord. Castagny met aussitôt ses troupes en marche sur Spicheren. La distance à parcourir étant de 17 kilomètres, la tête de colonne aurait pu atteindre ce point vers 4 heures. Malheureusement, « ayant rencontré une belle position » vers Diebling, Castagny y déploie ses troupes, bien que l'ennemi ne soit même pas signalé et que le canon tonne toujours. Une reconnaissance composée d'un bataillon et d'un escadron est poussée jusqu'au signal de Cadenbronn. Vers 4 heures, le bruit s'éteint, et Frossard n'ayant envoyé aucun ordre à Castagny qui, de son côté, n'a pas songé à en provoquer, la 2e division reprend le chemin de Puttelange (2). La cessation de la canonnade était un motif insuffisant pour faire demi-tour; il fallait au préalable être renseigné sur les résultats du combat qui avait eu lieu.

Vers 5 heures et demie, à peine la division est-elle de retour à Puttelange, que la canonnade recommence, cette fois beaucoup plus violente.

(1) *Procès Bazaine*, Dépositions du capitaine d'état-major Bécat, 289; du général Frossard, 294.

(2) Journal de marche de la division Castagny; le général de Castagny au ministre de la Guerre, 4 novembre 1871; Mémoire du général Saussier, alors colonel du 41e de ligne, de la division Castagny.

Castagny fait reprendre les armes et se dirige sur Farschwiller et Theding. A 7 heures, il rencontre, au nord de cette dernière localité, le capitaine Thomas, de l'état-major du 2[e] corps, qui lui déclare que tout est perdu. La division occupe alors les hauteurs qui dominent Folckling, et détache sur Forbach le 90[e] de ligne, sous le commandement du général Duplessis (1). Un peu plus tard, Castagny apprend que le 2[e] corps est en retraite sur Sarreguemines, et que la division Metman est près de Forbach, mais sur le point de quitter cet emplacement. Il se maintient néanmoins à Folckling jusqu'à 1 h. 30 du matin; puis il reprend la direction de Puttelange où il arrive au point du jour. Depuis le 6 août à midi, ses troupes ont été presque constamment en mouvement sans aucun résultat utile (2).

Ni Montaudon, ni Castagny n'ont su, comme certains généraux allemands, précéder leur division et gagner le champ de bataille, en emmenant avec eux les éléments les plus mobiles, cavalerie et artillerie. Une mesure de ce genre

(1) C'est pendant cette marche, sans doute, que parvint au général de Castagny la dépêche suivante de Bazaine qui ne porte aucune indication d'heure : « Portez-vous sans retard et avec tous vos moyens d'action à portée et à hauteur du général Frossard. Entrez immédiatement en relations avec lui et faites ce qu'il vous commandera. »

(2) Le général de Castagny au ministre de la Guerre, 4 novembre 1871; le général de Castagny au maréchal Bazaine, Puttelange, 7 août, 7 h. 30 matin.

aurait eu certainement des résultats moraux et matériels considérables. « Notre éducation militaire était, à cette époque, bien imparfaite. C'est à cela principalement qu'il convient d'attribuer non pas l'inaction de la division Castagny, puisqu'elle a marché jour et nuit, mais la stérilité de ses efforts. Arrivée vers 1 h. 30 de l'après-midi... à 8 kilomètres de la portée de l'ennemi, la division pouvait se trouver, à 4 heures au plus tard, à Spicheren... Son intervention à ce moment eût certainement modifié le dénouement de la journée, indépendamment du concours également possible des autres divisions du 3e corps, qui se trouvaient en situation d'intervenir en temps utile pour participer à la bataille et donner alors à l'armée française une énorme supériorité (1). »

D'après les instructions du maréchal Bazaine, la division Metman est répartie, dans la matinée du 6 août, entre Marienthal et les hauteurs de Mittenberg, à l'est de Saint-Avold (2). Vers midi, Metman reçoit un nouvel ordre lui prescrivant de se porter sur Bening-les-Saint-Avold avec toutes les troupes disponibles à Marienthal. Sa mission est de « faire occuper la gare et les positions militaires » ; il lui est spécialement recommandé de surveiller le débouché de Merlebach (3) »,

(1) Mémoire du général Saussier.
(2) Journal de marche de la division Metman.
(3) Instruction relative au procès Bazaine, Déposition

mais nullement de se mettre à la disposition du général Frossard, ou de lui venir en aide éventuellement(1). Arrivé à Bening vers 3 heures seulement (2), Metman y demeure inerte et n'envoie même pas un officier aux nouvelles pour connaitre la cause et les péripéties de la lutte dont les échos lui parviennent presque depuis son départ. Vers 4 heures, surviennent de nouvelles instructions du maréchal Bazaine. La division doit s'établir le soir même sur les hauteurs bordant au sud la voie ferrée de Saint-Avold à Forbach. Sans même faire mention de la bataille qui se livre, Bazaine ajoute : « Choisissez sur le terrain votre position militaire défensive; surveillez et soyez toujours prêt à défendre le terrain entre le chemin de fer et la frontière... » Le maréchal immobilise donc la division en vue d'une mission déterminée, qui est défensive et de première urgence, semble-t-il (3). Cette inaction pèse douloureusement aux troupes (4). Il est

du capitaine de Locmaria, chargé de porter l'ordre à Metman.

(1) Le maréchal Bazaine l'a reconnu plus tard (*L'Armée du Rhin*, 31).

(2) La distance à parcourir n'était que de sept kilomètres.

(3) C'est ce qui a fait dire plus tard au général Metman : « Je savais le maréchal Bazaine en relations télégraphiques d'une rapidité telle avec le général Frossard, que je devais considérer ce second ordre comme impliquant la nécessité de garder une position dont l'importance était évidente (Instruction relative au procès Bazaine).

(4) Historiques manuscrits des 59e et 71e de ligne; général Lebrun, *loc. cit.*, 275.

7 heures et demie du soir, quand, sur un appel pressant de Frossard, Metman se décide à marcher vers Forbach (1). La tête de colonne y arrive vers 10 heures et, tandis que les troupes se massent au sud-ouest du bourg, des officiers partent à la recherche du général Frossard. On finit par apprendre que le 2e corps bat en retraite sur Sarreguemines. Metman prend le parti de suivre la même direction, « relativement sûre » à son avis. Sa colonne traverse Forbach, sans éveiller l'attention des sentinelles prussiennes éloignées de quelques centaines de mètres seulement, et gagne le plateau. A 4 heures du matin, après avoir rallié toutes ses troupes, Metman se dirige également sur Puttelange, bien que la situation générale lui dictât de se replier sur Bening, au lieu de suivre les traces du 2e corps (2).

Enfin, la division Decaen, qui se trouve à Saint-Avold même, avec le maréchal Bazaine, y est immobilisée dans l'attente d'une attaque qui ne vient pas. Seul, le 60e de ligne est envoyé par le chemin de fer, vers 6 heures du soir, au géné-

(1) Le général Frossard avait envoyé à 4 heures une dépêche invitant Metman à partir « de suite » pour Forbach. Cette dépêche ne paraît pas être parvenue à destination (Instruction relative au procès Bazaine, Déposition du général Metman). — Cf. général Frossard, *loc. cit.*, 58.

(2) Instruction relative au procès Bazaine, Dépositions des généraux Metman et Arnaudeau ; Journal de marche de la division Metman.

ral Frossard, trop tardivement d'ailleurs pour lui être d'un secours quelconque. Ce régiment rejoint ensuite la division Metman (1).

Ainsi trois divisions du 3e corps ont marché une partie de la journée du 6 et de la nuit suivante, sans que leurs efforts aient été de la moindre utilité. « Après la bataille de Spicheren, on a beaucoup discuté dans l'armée du Rhin la question de savoir si les commandants des divisions du 3e corps n'auraient pas dû, en raison des faibles distances qui les séparaient du 2e, vers le milieu de la journée, se porter résolûment au secours de ce dernier, sans attendre d'ordres directs du général en chef, dès l'instant où la canonnade très vive partant de Spicheren leur démontra que le 2e corps était vivement engagé. Cette question est-elle sérieusement controversable? Est-ce que, depuis Waterloo, ce n'était point un principe, considéré comme un axiome, que tout général, en présence de l'ennemi, doit marcher sans hésitation au canon, pour soutenir un de ses frères d'armes compromis, à moins que, pour des motifs qu'il peut ignorer, son général en chef lui ait donné un ordre formel de demeurer cloué sur place?... (2) »

Telles étaient les conséquences fatales d'un

(1) Journal de marche de la division Decaen; maréchal BAZAINE, *l'Armée du Rhin*, 37.

(2) Général LEBRUN, *loc. cit.*, 274.

système centralisateur poussé à outrance. Dans l'armée française, les ordres étaient exécutés, non d'après leur esprit, mais à la lettre. Laissés sans instructions et ne sachant rien des projets de l'autorité suprême, les chefs subordonnés cherchaient à se dérober à la responsabilité qu'ils prendraient par une décision née de leur initiative : ils demeuraient inertes, ne regardaient que leur propre horizon, ou, comme Castagny, renonçaient bientôt à suivre une heureuse inspiration pour s'établir sur une « belle position ». On ne saurait le leur reprocher personnellement : ils étaient tous victimes d'un état de choses vicieux et de principes erronés (1). L'*Historique du grand État-major prussien* a jugé en ces termes la conduite des généraux des armées opposées : « La tendance à joindre l'adversaire, toujours prédominante chez les Allemands, l'esprit de camaraderie, de solidarité des chefs, et leur coutume de prendre l'initiative en temps opportun sont toutes choses qui ne paraissent pas avoir existé au même degré dans l'armée française (2). »

(1) « Quand le chef supérieur comprime systématiquement, chez ses subordonnés, la faculté de penser et de vouloir par eux-mêmes, quand il prétend faire mouvoir ses troupes comme les pièces d'un jeu d'échecs, il n'a pas le droit de s'étonner si, aux heures critiques que la guerre fait naître, il ne trouve plus à ses côtés, au lieu d'auxiliaires énergiques, que de simples pions (général de Woyde, *loc. cit.*, I, 97).

(2) III, 368.

L'appréciation est modérée; les faits constituent à eux seuls un douloureux contraste.

*
* *

Les premières communications du général Frossard au maréchal Bazaine pouvaient laisser des doutes à ce dernier sur l'importance du combat qui s'engageait à Forbach. Mais le télégramme de 1 h. 25 de l'après-midi contenant ces mots : « C'est une bataille », ne souffrait aucune ambiguïté. A supposer d'ailleurs que le maréchal n'eût pas été absolument fixé, on ne s'explique pas qu'il n'ait pas cherché à se rendre compte par lui-même de la situation. C'était même son devoir strict, car un ordre précis de l'empereur avait placé le 2e corps sous son commandement. Au lieu de faire converger toutes ses forces vers le champ de bataille sans perdre un instant, le maréchal Bazaine laissa les divisions Montaudon et Castagny livrées à elles-mêmes; il enserra la division Metman dans une mission strictement défensive; il immobilisa la division Decaen et la réserve d'artillerie du 3e corps à Saint-Avold pour la garde de cette position que personne n'attaquait. Or, l'ordre de marcher au canon pouvait et devait être donné par le maréchal à toutes ses troupes avant 2 heures. Elles seraient arrivées ainsi sur le théâtre de la

lutte entre 5 h. 30 et 6 h. 30 du soir, et il est probable que, dans ces conditions, la bataille se serait terminée par une victoire pour l'armée française (1).

Le général Frossard en a eu la conviction très justifiée : « Le combat de Forbach, écrivait-il deux jours plus tard, était tout à notre avantage jusqu'à 4 heures du soir... Si à ce moment, où j'avais engagé toutes mes réserves, les renforts demandés par moi au maréchal Bazaine étaient arrivés comme ils auraient pu le faire, je l'affirme, nous aurions remporté un avantage magnifique par ses résultats, au lieu de l'échec que nous avons subi. Il y a bien des coupables dans tout cela, et je vous les ferai connaître... (2) » Certes, les généraux Montaudon, Castagny et Metman ne sauraient être approuvés : leurs opérations sont même à retenir comme un exemple de ce qu'il faudrait se garder de faire en pareil cas. Mais, il est juste de le reconnaître, l'effacement, la passivité, l'inertie de Bazaine ont dépassé toute mesure. Encore si le maréchal se fût préoccupé d'assigner comme point de ralliement aux 2e et 3e corps le plateau de Cadenbronn, les conséquences malheureuses de la défaite de For-

(1) Les distances à parcourir étaient de 14 kilomètres (Montaudon), 12 kilomètres (Castagny), 10 kilomètres (Metman), 18 kilomètres (Decaen).

(2) Le général Frossard au major général, Gros-Tenquin, 8 août.

bach, dues principalement au désordre qui se produisit à la suite du combat, auraient sans doute été conjurées; peut-être même la lutte aurait-elle pu recommencer le lendemain. De cette mesure il s'abstint également ou donna, pour son exécution, des ordres tardifs.

Sa conduite fut aussitôt l'objet des plus sévères critiques : les uns y virent une preuve d'hostilité ou de jalousie contre le général Frossard; les autres l'attribuèrent au mécontentement que lui avait causé la répartition des commandements à l'armée du Rhin; certains enfin crurent à une sorte de rancune qu'il nourrissait contre l'empereur depuis son retour du Mexique. « Les soupçons allèrent plus loin encore, et l'on pourrait citer tel grand personnage du quartier impérial qui s'écria devant plusieurs témoins : « C'est à croire que Bazaine trahit... » Il est juste d'ajouter qu'il trouva de nombreux défenseurs; ces accusations furent hautement repoussées, et la faute fut rejetée en partie sur quelques-uns de ses généraux dont on accusa l'indécision, en partie sur le quartier général qui n'avait rien prévu, ni pris aucune disposition en vue d'événements imminents (1).

On observera à ce sujet que, dès le début de l'engagement du 2e corps, le maréchal Bazaine

(1) Colonel d'Andlau, *loc. cit.*, 49.

avait tenu le major général et l'empereur au courant des nouvelles qu'il avait reçues du général Frossard (1) et des ordres donnés aux diverses unités du 3e corps. Les dispositions relatives aux divisions Castagny et Metman, et relatées à l'empereur dans un télégramme de 12 h. 45, ne soulèvent, de la part du souverain, qu'une observation de détail formulée sur un ton incompatible d'ailleurs avec son rôle de généralissime (2). On constate aussi avec surprise l'absence totale d'instructions du major général au maréchal Bazaine quand celui-ci eut rendu compte de l'importance de la lutte qui se livrait à Forbach. Pourquoi ne pas lui avoir envoyé aussitôt par télégramme l'ordre formel de se porter, avec toutes ses forces, au secours du 2e corps? Il était manifestement insuffisant de lui télégraphier, d'ailleurs tardivement : « Je reçois de mauvaises nouvelles du général Frossard; quelles mesures prenez-vous? (3) » On peut s'étonner enfin de voir que ni l'empereur, ni le major général ne jugèrent à propos de se rendre à Forbach où un train pou-

(1) Ces nouvelles furent parfois transmises tardivement. Ainsi le maréchal Bazaine n'expédie à l'empereur qu'à 3 h. 19 du soir ce télégramme rédigé à 2 h. 15 et de première importance : « Le général Frossard me dit : « Je suis fortement engagé... c'est une bataille. »

(2) « Il me semble que la division qui devait être à Marienthal peut avancer sur Merlebach. »

(3) Le major général au maréchal Bazaine, D. T., Metz, 6 août, 6 h. 40 soir.

vait les transporter en une heure. Tout cela constitue une véritable abdication du commandement suprême.

Mais la responsabilité du maréchal Bazaine n'en demeure pas moins entière. Qu'il ait agi par jalousie à l'égard du général Frossard, auquel sa situation de gouverneur du prince impérial avait valu beaucoup d'ennemis (1) ; qu'il ait voulu ne pas compromettre les troupes placées sous son commandement et les conserver intactes (2) ; ou, qu'en dépit de toutes les apparences, il n'ait eu aucune arrière-pensée et que sa conduite ait été le résultat de l'incapacité dont il donna plus tard tant de preuves, Bazaine a, par son abstention, laissé échapper un grand succès. On ne peut que souscrire au jugement du général de Rivières, rapporteur du Conseil de guerre de Trianon : « En résumé, en ne donnant pas en temps utile des ordres aux troupes placées sous son comman-

(1) Voir général Lebrun, *loc. cit.*, 275. — On appelait dédaigneusement Frossard « le professeur ». Le maréchal Bazaine aurait dit le 6 août : « Il y a trois ans que le général Frossard étudie la position de Forbach et qu'il la trouve superbe pour y livrer bataille. Eh ! bien, il l'a maintenant, cette bataille ! » (*Procès Bazaine*, Rapport, p. 13). Le maréchal a déclaré ne pas se souvenir des paroles prononcées à ce sujet.

(2) Faisant remarquer, le 6 au soir, au général commandant le génie du 3e corps la situation, « en flèche si dangereuse », du général Frossard, le maréchal aurait ajouté « qu'il ne s'était pas soucié de porter ses divisions à la suite de celles du général ». (Instruction relative au procès Bazaine, Déposition du commandant Mensier). — Le maréchal a nié ce propos.

dement, en restant éloigné du champ de bataille, et, par conséquent, dans l'impossibilité de diriger le combat, en n'indiquant pas de point de ralliement à son armée, le maréchal Bazaine a pleinement assumé la responsabilité de la perte de la bataille de Spicheren, du désordre qui marqua les journées suivantes, du découragement profond qui en résulta pour nos troupes, et de l'exaltation extraordinaire que ces événements inspirèrent à l'ennemi (1). »

Dans cette funeste journée du 6 août, nous avions subi deux défaites, non pas en raison d'habiles manœuvres de l'adversaire, qui avait engagé la lutte contrairement à la volonté du général en chef, non pas à cause de notre infériorité numérique, mais par la faiblesse de notre commandement qui avait oublié deux principes fondamentaux de la guerre. A Frœschwiller, nous avions accepté la bataille avant d'avoir concentré toutes nos forces; à Forbach, nous n'avions pas su marcher au canon. La simple application de ces principes, malheureusement méconnus, eût rendu la lutte indécise en Alsace et nous eût valu une victoire certaine en Lorraine.

(1) *Procès Bazaine*, Rapport, 13.

DEUXIÈME PARTIE

LA RETRAITE SUR METZ

CHAPITRE PREMIER

LES CONSÉQUENCES DE FORBACH

Le désarroi au grand quartier général français. — Velléités d'offensive. — Projet de concentration au camp de Châlons, puis sous Metz. — L'armée d'Alsace définitivement dirigée sur Châlons. — Possibilité d'une retraite latérale. — Les idées des généraux Frossard et von Willisen. — Conséquences d'une manœuvre de ce genre. — Mouvements des corps français le 7 août. — La cavalerie prussienne. — Incertitude de Moltke sur la situation. — Ses projets subordonnés à l'exploration de la cavalerie.

Au grand quartier général de l'armée du Rhin, on fut atterré par les nouvelles des défaites de Frœschwiller et de Forbach. A la première stupeur, succède un universel désarroi. Les opinions les plus diverses sont émises ; les avis se croisent en tous sens ; une résolution n'est pas plus tôt prise qu'elle est abandonnée, et ces incer-

tudes viennent ajouter à la confusion générale (1)
L'émotion est encore plus grande quand on ap
prend le retentissement douloureux que le
revers ont produit dans le pays et l'irritatio
qu'ils ont provoquée à Paris, dans l'opposition
Déjà ce parti accuse l'empereur d'avoir seu
voulu la guerre et de l'avoir rendue inévitable
en même temps, l'opinion publique se montr
très sévère à l'égard du maréchal Le Bœuf e
du général Frossard (2). Aussi l'impératrice, e
informant l'empereur de la situation, croit-ell
devoir lui conseiller de s'entendre avec le maré
chal Bazaine pour les opérations à venir (3).

Dans la matinée du 7, le général Lebrun fa
même auprès du souverain une démarche dans l
but de l'engager à remettre le commandemer
entre les mains d'un des maréchaux. Mais ses ins
tances sont vaines. « Plus j'ai réfléchi, lui répon

(1) Colonel d'Andlau, *loc. cit.*, 50; lieutenant-colonel F.
(attaché à l'état-major général de l'armée du Rhin), *loc. cit.*, 5
52; capitaine Derrécagaix, *Guerre de 1870*, 138.

(2) L'impératrice à l'empereur, 7 août, 2 h. 30 (*Les der
niers télégrammes de l'Empire*, 8).

(3) *Ibid.*; Darimon, *Notes pour servir à l'histoire de la guer
de 1870*, 180. — Dans un télégramme du 7 août, M. Émi
Ollivier dit : « A l'unanimité, le Conseil des Ministres et le Co
seil privé croient qu'il serait bon que le prince impérial revînt
Paris. » L'impératrice ajoute en marge : « Je n'ai pas cru devo
m'y opposer. » Mais, aussitôt après, elle télégraphie à l'aid
d'un chiffre privé : « Pour des raisons que je ne puis pas expl
quer dans cette dépêche, je désire que Louis reste à l'armée,
que l'empereur promette son retour à Paris sans le faire effe
tuer » (*Les derniers télégrammes de l'Empire*, 8-9).

l'empereur dans la soirée, plus j'ai compris qu'il était au-dessus de mes forces de m'éloigner de l'armée. J'ai quitté Paris avec elle, il est impossible que j'y rentre sans elle (1). »

Si, dans l'entourage de l'empereur, la consternation et le désordre des idées sont extrêmes, le moral des troupes qui n'ont pas combattu demeure excellent (2). Dès que le résultat de la bataille de Forbach est connu, le commandement français veut d'abord concentrer vers Saint-Avold les 3e et 4e corps, ainsi que la Garde, et se jeter sur le flanc de l'ennemi s'il continue sa marche. Des instructions dans ce sens sont rédigées durant la nuit du 6 au 7 août. L'empereur est sur le point de partir de Metz pour se rendre à Saint-Avold, lorsqu'arrive, à 4 heures du matin, un avis indiquant que la gare de Bening est au pouvoir de l'ennemi. Bien que d'une minime importance, cette nouvelle, jointe au manque de renseignements sur la direction de retraite suivie par Frossard, décide l'empereur à l'abandon de son projet. Il prend le parti de concentrer à Metz les corps de Lorraine et charge le major général de se rendre seul à Saint-Avold, afin de donner de nouvelles instructions au maréchal Bazaine (3).

(1) Général Lebrun, *loc. cit.*, 282.

(2) Le major général à l'empereur, D. T., Saint-Avold, 7 août, 7 h. 30 matin.

(3) *Enquête sur les Actes du Gouvernement de la Défense nationale*, I, 60. — Une conférence a lieu à Saint-Avold à laquelle

Dans le courant de la matinée, une nouvelle évolution se produit. L'empereur juge que plus le point de concentration générale serait éloigné — tout en couvrant Paris, et fixé à Châlons par exemple — plus il aurait le temps d'organiser et de recevoir des renforts. Prise en soi, l'idée est juste, mais les avantages du projet ne sont nullement compensés par le grave inconvénient de livrer à l'adversaire, sans coup férir, une énorme étendue de territoire. En dépit de la double défaite du 6 août, la situation n'est pas à ce point désespérée qu'on doive songer sans retard à protéger la capitale, surtout en s'interposant entre elle et l'envahisseur. De plus, un mouvement de recul aussi prononcé, exécuté d'une seule traite, aurait pour conséquences de déprimer le moral de l'armée, d'exalter celui de l'adversaire, d'inquiéter et d'irriter le pays. Il ne manquait pas, entre la frontière et le camp de Châlons, de lignes de défense propices : la Nied française, la Moselle, les côtes de Meuse, en particulier, où l'armée du Rhin pourrait faire tête à l'adversaire et retarder au moins sa marche.

Quoi qu'il en soit, la résolution de l'empereur semble un moment devoir être mise à exécution. Des ordres sont expédiés à cet effet aux 1er, 2e et 5e corps, le mouvement du 6e corps de Châlons

assistent Le Bœuf, Bazaine, Bourbaki et le général Favé, aide de camp de l'empereur (Journal de marche du 4e corps).

sur Nancy est contremandé (1). Le président du Conseil est prévenu du nouveau projet; le ministre de la Guerre en est informé ensuite directement : « L'empereur a décidé que l'armée active se concentrerait sur Châlons où Sa Majesté pourrait avoir 150 000 hommes et au delà, si nous parvenons à y rallier les corps de Mac-Mahon et de Failly. Douay restera à Belfort. L'empereur va diriger sur-le-champ tous les impedimenta sur Châlons. Envoyez de votre côté des vivres et des munitions. L'aile gauche, sous le maréchal Bazaine, sera concentrée sous Metz d'ici quarante-huit heures, dans sept jours à Châlons (2). » En même temps, un décret impérial déclare en état de siège une partie des places d'Alsace et de Lorraine. Le général Coffinières de Nordeck est nommé commandant supérieur de Metz (3). Le ministre de la Guerre appelle à Paris tous les qua-

(1) Note du maréchal Le Bœuf, 7 août ; l'empereur au maréchal Canrobert, D. T., Metz, 7 août, 7 h. 30 et 8 h. 15 matin. — On remarquera que l'empereur était décidé à maintenir tout le 6e corps au camp de Châlons dès les premières heures de la matinée du 7 août.

(2) Le major général au ministre de la Guerre, D. T., Metz, 7 août, 4 h. soir. — L'empereur expédiait à Douay, à 5 h. 30 du matin, le télégramme suivant : « Si vous le pouvez, envoyez une division à Strasbourg pour défendre la place. Gardez les autres à Belfort. » Napoléon III ignorait-il que la division Conseil-Dumesnil avait été englobée dans la défaite de Frœschwiller, que la division Dumont était encore à Lyon et que, par suite, Douay n'avait qu'une division à Belfort ?

(3) Journal de défense de la place de Metz.

trièmes bataillons disponibles, les régiments de Corse, de Bayonne, de Perpignan et de Pau, les régiments de cavalerie de Carcassonne et de Tarbes, 10 000 soldats et 1 000 canonniers de l'armée de mer (1).

Le projet de retraite sur le camp de Châlons semble définitivement admis, quand, dans la matinée du 7, le Conseil des Ministres fait connaître à l'empereur qu'il trouve impolitique d'évacuer la Lorraine sans livrer bataille, et qu'il redoute l'effet déplorable que cette nouvelle produirait sur le pays. Dans l'après-midi, M. Émile Ollivier s'efforce d'atténuer cette opinion en spécifiant que « le point de vue stratégique » doit « l'emporter sur le point de vue politique », et que le souverain est « le seul juge ». Il demande en même temps le remplacement au Ministère de la Guerre du général Dejean par le général Trochu. « L'effet d'opinion sera infaillible », affirme-t-il (2). De son côté, l'impératrice se déclare « très satisfaite des résolutions prises au Conseil des Ministres (3) ». L'empereur, déjà profondément affecté par les premiers revers, est d'une volonté trop faible pour résister à ces influences. Aussi abandonne-t-il son projet presque

(1) Le ministre de la Guerre à l'empereur, D. T., 7 août.

(2) M. Émile Ollivier à l'empereur, D. T., 7 août, sans indication d'heure.

(3) L'impératrice à l'empereur, D. T., 6 août, 2 h. 25 soir (*Papiers et correspondance de la famille impériale*, I, 420).

aussi soudainement qu'il l'a conçu, et se laisse-t-il entraîner vers les murailles de Metz par cette attraction fréquente qu'exercent les places fortes sur les généraux indécis et incapables. « La retraite sur Châlons devient trop dangereuse, écrit-il à l'impératrice dans la soirée; je puis être plus utile en restant à Metz avec 100 000 hommes bien réorganisés. Il faut que Canrobert retourne à Paris et soit le noyau d'une nouvelle armée. Ainsi, deux grands centres : Paris et Metz, telle est notre conclusion. Prévenez-en le Conseil... (1). »

Toutefois, les ordres de concentration sur le camp de Châlons, donnés au maréchal de Mac-Mahon et au général de Failly, sont maintenus. La mesure se justifie pour le 1er corps qui, désorganisé par la journée de Frœschwiller, ne peut évidemment prendre part aux opérations avant un certain temps. Elle se fût expliquée aussi, à la rigueur, pour le 5e, si le prince royal de Prusse eût poursuivi sérieusement l'armée d'Alsace qui, dans ce cas, aurait eu besoin de troupes intactes pour couvrir sa retraite. Mais, contre toute attente, il n'en est rien, et l'empereur ne l'ignore pas (2). Or, si l'on se propose de livrer bataille sur la Moselle, il faut évidemment réunir toutes les

(1) L'empereur à l'impératrice, D. T., Metz, 7 août.
(2) L'empereur au Garde des Sceaux, D. T., Metz, 7 août, 3 h. 55 soir.

forces disponibles. Il importe donc d'adjoindre au plus tôt à l'armée de Lorraine, non pas seulement le 5e corps, mais aussi les 6e et 7e. La conception qui consiste à utiliser les troupes du maréchal Canrobert pour constituer une nouvelle armée à Paris est contraire au principe de l'union des forces dans le temps (1) et, de ce fait, manifestement erronée. Peut-être néglige-t-on ce principe par crainte des troubles qui pourraient se produire dans la capitale (2).



Il ne semble pas que le grand quartier général de l'armée du Rhin ait envisagé pour la retraite, adoptée désormais, une solution différente de celles qui viennent d'être exposées. Des hésitations se sont produites sur l'amplitude du mouvement — Metz ou le camp de Châlons — mais non point sur la direction générale, qui demeure invariablement fixée vers l'ouest. On n'a songé, en un mot, qu'à s'interposer entre Paris et l'envahisseur. Or, suivant une remarque très judicieuse du général Frossard, un fait essentiel est survenu

(1) « On ne saurait jamais porter trop de forces à la fois à l'action stratégique » (Clausewitz, *Théorie de la grande guerre*, I, 69).

(2) C'est cette raison qui fait maintenir à Paris la 4e division du 6e corps, et à Lyon la 3e division et une partie de la division de cavalerie du 7e corps.

depuis l'invasion de 1814 : la transformation de Paris en place forte. Il n'y a plus à nous préoccuper « de couvrir la capitale avec nos armées de la frontière et de ne pas nous laisser couper de nos communications avec elle » . Il est donc possible d'exécuter une retraite latérale et de « manœuvrer sur les flancs et les derrières de l'armée envahissante (1) » . D'après le général Frossard, la direction du mouvement rétrograde eût été jalonnée par Lunéville, Rambervillers, Épinal, Langres.

L'idée d'une retraite de l'armée française parallèlement à la frontière du Rhin n'était pas neuve. Dès 1792, Dumouriez avait compris que, pour empêcher le duc de Brunswick de marcher sur la capitale, pourtant dépourvue de fortifications, il n'était point nécessaire de se placer entre elle et l'armée austro-prussienne. Aussi, après le forcement du passage de la Croix-aux-Bois, dans l'Argonne, concentra-t-il ses forces vers Sainte-Menehould sur le flanc de la direction de marche que suivraient les alliés s'ils prenaient Paris comme objectif. Dans cette position, il refusa de céder aux instances du ministre de la Guerre, Servan, qui l'adjurait de couvrir directement la capitale en se plaçant entre elle et l'armée ennemie. Les événements montrèrent la justesse de sa conception (2).

(1) Général Frossard, Mémoire militaire rédigé en 1867.
(2) Servan à Dumouriez, 7 septembre 1792; Dumouriez à

En 1841, le général prussien Willisen, examinant vers quel point devrait s'effectuer la retraite d'une armée française qui aurait subi un échec à la frontière du nord-est, n'hésitait pas à préconiser la direction générale du sud-ouest (1). « En présence d'un adversaire hardi, supérieur en force morale, et recherchant une solution énergique », la retraite latérale, dit Clausewitz, serait « un moyen fort aventureux ;... mais vis-à-vis d'un adversaire circonspect, on le doit considérer comme l'un des meilleurs que puisse utiliser le talent du défenseur (2). »

Si l'armée du Rhin a l'infériorité numérique,

Servan, 18 septembre. — Le 1er octobre suivant, Dumouriez écrivait à Servan : « Ce que j'ai calculé, arrangé et prédit est arrivé. Tenez-moi compte de ce qu'on appelait mon obstination : les Prussiens sont en pleine retraite. »

(1) « Nous savons, dit-il, qu'une retraite excentrique (en ayant derrière soi la plus grande partie du pays) protège mieux le centre et la capitale contre une invasion qu'une retraite directe suivant le rayon qui va de la circonférence au centre » (Cité par PIERRON, *Méthodes de guerre*, IIe partie, I, 260). Willisen rappelle à ce propos combien les coalisés hésitèrent à marcher sur Paris en 1814, après la bataille d'Arcis-sur-Aube, lorsqu'ils virent Napoléon se porter en Lorraine sur leurs communications. « Qui sait, dit-il, ce qui serait advenu si Napoléon, au lieu de revenir sur Paris, avait persévéré dans son projet, rallié à lui les garnisons de la Lorraine, enlevé tous les convois de ravitaillement des coalisés, et s'était porté sur le Rhin, où Mayence lui appartenait encore, et s'il avait en même temps donné l'ordre de transférer le siège du gouvernement de Paris à Orléans ! » (*Ibid.*, I, 261).

(2) CLAUSEWITZ, *Théorie de la grande guerre*, II, 188. — Cf. CLAUSEWITZ, *la Campagne de 1814 en France*, 76, 77.

le moral des unités qui n'ont pas été engagées à Frœschwiller et à Forbach n'est nullement atteint, comme a pu le constater le major général. L'ennemi ne semble pas d'une extrême hardiesse d'ailleurs, à en juger par la mollesse de sa poursuite en Alsace et par l'interruption de son offensive après Forbach. Au point de vue de la fermeté morale, l'équilibre ne paraît donc pas rompu, sinon peut-être en ce qui concerne le haut commandement. Mais n'est-il pas possible de supprimer cette cause de faiblesse en changeant le général en chef? Quant à la disproportion numérique, elle peut être atténuée par la concentration de toutes les forces disponibles et par la constitution de formations nouvelles. L'adoption d'une ligne de retraite latérale ne soulève donc aucune objection sérieuse quant aux facteurs : effectifs et état moral. Il en est d'ailleurs un troisième, d'influence prédominante, qui doit faire rejeter l'idée d'une retraite vers l'ouest. Si l'on envisage en effet dans leur prolongement les lignes d'opérations menant de la frontière allemande à Paris, on constate qu'elles passent au nord d'Orléans. En restant sur ces lignes, l'armée française s'expose à perdre la liaison entre Paris et le bassin de la Loire. Elle risque même d'être débordée par le sud et d'être séparée ainsi du centre du pays, c'est-à-dire de la source de ses renforts et de ses ravitaillements.

Ce n'est là qu'une conséquence de ce fait géographique que les trois quarts de la France sont situés au sud de la ligne Nancy-Paris. Pour éviter au défenseur « le danger d'être écarté de la masse principale du territoire (1) », la retraite, adoptée en principe, devait donc être orientée non pas vers l'ouest, sur Metz ou Châlons, mais vers le sud-ouest, dans la direction générale Lunéville, Mirecourt, Langres (2).

Comme les Allemands ne dépassèrent pas Saint-Avold avant le 10 août, comme l'aile gauche de la IIe armée et la IIIe armée s'alignèrent le 10 seulement sur la Sarre, entre Sarreguemines et Sarrebourg, le mouvement n'eût été nullement inquiété. Le 11 ou le 12 août, les 120 000 hommes des 2e, 3e et 4e corps et de la Garde auraient été concentrés sur la Meurthe et rejoints par les 28 000 hommes du 5e corps, par les 39 000 du 6e transportés de Châlons à Nancy, par les 20 000 du 7e amenés en chemin de fer à Lunéville viâ Vesoul et Épinal (3). L'empereur eût disposé ainsi

(1) Clausewitz, *Théorie de la grande guerre*, II, 270. — Les généraux Pelet, Rogniat, Duvivier avaient attiré l'attention sur ce point et signalé toute l'importance des lignes de retraite vers la Loire moyenne (Cf. général Pierron, *Méthodes de guerre*, 2e partie, I, 318 et suiv.).

(2) On savait que l'ennemi avait cessé toute poursuite en Alsace; il ne pouvait donc atteindre la Sarre que le 10 août, après trois marches (70 kilomètres environ de Woerth).

(3) Sans compter ce qui restait du 1er corps et de la division Conseil Dumesnil.

d'une masse de 210 000 combattants pour prendre l'offensive contre la IIIe armée à son débouché des Vosges. Formant deux armées, appuyant leur gauche à la forêt de Haye, les Français pouvaient infliger un échec à la IIIe armée, ou la contraindre à s'arrêter et à refuser la bataille jusqu'au moment où les Ire et IIe armées eussent effectué un grand mouvement de conversion vers le sud.

Dans ces conditions, une nouvelle campagne commençait : l'armée française faisait front vers le nord-est, avec ses lignes de communication bien assurées par Langres vers la Loire moyenne et le centre de la France, ou par Dijon vers le Morvan ; elle couvrait indirectement Paris vers lequel l'ennemi n'eût pas osé envoyer de détachement assez fort pour en entreprendre le siège ; elle pouvait se grossir, par Chaumont, Vesoul et Épinal, de toutes les nouvelles formations qui furent réunies ultérieurement au camp de Châlons. Si l'on considère que, le 20 août, 120 000 hommes étaient concentrés en ce dernier point; si l'on songe aux 170 000 dont disposait à cette date le maréchal Bazaine; si enfin l'on tient compte du temps nécessaire aux trois armées allemandes pour exécuter leur conversion vers le sud, il semble incontestable que l'empereur aurait pu rassembler, pour une nouvelle bataille, 300 000 hommes sur la Meurthe ou sur

la Moselle. La disproportion numérique eût ét
sensible encore, eu égard surtout au matérie
d'artillerie supérieur dont les Allemands étaien
pourvus, mais les conditions stratégiques étaien
des plus favorables et permettaient d'espérer la
victoire (1).

*
* *

Dans la journée du 7 août, tout le 2e corps, l
brigade Lapasset, ainsi que les divisions Mon
taudon et Metman, du 3e corps, viennent s'en
tasser aux environs de Puttelange. La divisio
Castagny s'établit à Guenwiller. Le reste d
3e corps demeure à Saint-Avold. Non loin de là
vient bivouaquer la Garde partie dans la matiné
de Courcelles-Chaussy (2). Le 4e corps commenc
le mouvement de retraite vers Metz : la divisio
de Cissey allant de Teterchen à Boulay; la divi
sion Lorencez de Coume à Helstroff; la divisio
de cavalerie, les réserves d'artillerie et du géni
restant à Boulay (3). Les troupes sont à peine ins
tallées que le général de Ladmirault leur prescri
une marche de nuit afin de les établir sur la riv
gauche de la Nied française vers Les Étangs, Sill

(1) Cf. G. G., *Essais de critique militaire*, 163-164.

(2) Journal de marche de la Garde.

(3) Journal de marche du 4e corps. — La division Grenier
provisoirement rattachée au 3e corps, est à Saint-Avold (L
major général à l'empereur, Saint-Avold, 7 août, 9 h. 30 matin)

et Glatigny (1). Ce surcroît de fatigue aurait pu leur être épargné en prescrivant, dans la journée du 7, une marche normale, la distance de Teterchen aux Étangs n'étant pas supérieure à 22 kilomètres. Le mouvement a lieu sous une pluie battante. A l'arrivée, dit un témoin, « les hommes trempés jusqu'aux os, ne pouvant ni assujettir leurs misérables petites tentes sur un sol qui n'était plus qu'une mer de boue, ni allumer les feux pour faire la soupe, n'ayant pas même à manger leur pain tranformé en bouillie sur les sacs, les hommes, la figure tirée et les vêtements souillés, semblaient prêts à tomber d'épuisement (2) ».

Comme en Alsace, au lendemain de Frœschwiller, les Prussiens ont entièrement perdu le contact. Leur cavalerie, mal dirigée par le haut commandement, très médiocrement conduite et peu audacieuse en dépit d'une victoire, recueille fort peu de renseignements positifs. Elle apprend, il est vrai, la présence de trois masses françaises vers Puttelange, Saint-Avold et Boucheporn, mais elle ignore entièrement leur composition et ne sait rien des mouvements exécutés, à quelques kilomètres des avant-postes allemands, par huit

(1) Ordres de mouvement des divisions de Cissey et Legrand, 7 août soir.

(2) Lieutenant-colonel Rousset, *Le 4e corps de l'armée de Metz*, 49.

divisions de l'armée du Rhin. Pourtant tout lui facilite la tâche, tout concourt à lui permettre les investigations fructueuses : inertie à peu près complète de la cavalerie française, insuffisance de notre service de sûreté, défectuosités de nos procédés de stationnement, en camps non défilés aux vues (1).

Aussi Moltke est-il fort mal renseigné dans la journée du 7 août. A 3 h. 30 du matin, il a reçu la nouvelle d'une « grande victoire » remportée par la IIIe armée sur le maréchal de Mac-Mahon (2), mais « les données les plus importantes » lui manquent. « Où donc la bataille, télégraphie-t-il au prince royal? Dans quelle direction l'adversaire s'est-il retiré? (3) » Apprenant, vers 8 h. 15, que la lutte a eu lieu à Wœrth, et pensant que Mac-Mahon a effectué sa retraite sur Bitche (4), il en conclut que la cavalerie et l'aile gauche de la IIe armée pourront peut-être atteindre le maréchal vers Rohrbach (5). A son

(1) Pour la cavalerie allemande le 7 août, voir : général von Pelet-Narbonne, *La cavalerie des Ire et IIe armées allemandes dans les journées du 7 au 15 août 1870*, 33 et suiv. ; du même auteur, *Verfolgung und Aufklarung der deutschen Reiterei am Tage nach Spicheren*, 11-12; général von Bernhardi, *Militar-Wochenblatt 1900*, et *Armee und Marine*, n° du 29 mars 1901; Cardinal von Widdern, *die Befehlsführung*, 297-298.

(2) *Correspondance militaire du maréchal de Moltke*, n° 116.

(3) *Ibid.*, n° 118.

(4) *Ibid.*, n° 117.

(5) *Ibid.*, n° 119.

avis, la résistance des Français en Alsace et à Forbach rend très vraisemblable la présence de forces importantes sur la Sarre ; mais, avant d'envoyer les directives pour la reprise du mouvement, Moltke veut avoir reçu « des indications certaines sur l'attitude de l'ennemi (1). » Jusque-là, on doit se borner, à la Ire armée, à l'occupation des hauteurs de Spicheren, tandis que les corps de première ligne de la IIe armée marqueront un temps d'arrêt : le IIIe corps, au sud de Sarrebruck, le IVe et la brigade de cavalerie Bredow, à Wolmünster. En arrière, la Garde est à Assweiler, le 7 août, le Xe corps à Saint-Ingbert, le IXe à Bexbach, le XIIe à Hombourg (2).

Quatre journées s'écouleront à rétablir l'ordre, à prendre le dispositif convenable, à attendre des renseignements. Ainsi, malgré une double victoire et la certitude de la supériorité numérique, Moltke subordonne à tort ses décisions à celles du commandement français : le vainqueur semble subir la loi du vaincu. La doctrine d'une offensive stratégique placée étroitement sous la dépendance de l'exploration de la cavalerie, et se traînant, suivant l'expression d'un éminent critique, « à la remorque des informations (3) »,

(1) *Correspondance militaire du maréchal de Moltke*, n° 120. — Cf. *Historique du grand État-major prussien*, IV, 403.

(2) *Historique du grand État-major prussien*, IV, 399, note 2.

(3) G. G., *loc. cit.*, 177.

ne laisse pas que d'être très contestable. Elle conduit un chef à faire reposer ses conceptions sur des données qui peuvent n'être plus exactes au moment où elles lui parviennent, et à se régler exclusivement sur les mouvements de l'adversaire, au lieu de viser à lui imposer ses volontés. Suivant une judicieuse observation, « l'offensive s'exécute autrement que par l'exploration stratégique, elle relève d'un plan préconçu, fondé sur les possibilités et le caractère de l'adversaire; elle exige un dispositif souple et susceptible de faire face dans toutes les directions. Son type nous paraîtra toujours le *bataillon carré* de la Grande Armée; ses vues, celles qui portèrent d'un vol continu l'aigle impériale à Schleiz, à Géra, à Naumbourg, pour la rabattre sur Iéna (1) ».

(1) G. G., *loc. cit.*, 177.

CHAPITRE II

CONCENTRATION SUR LA NIED

La retraite sur Metz définitivement résolue. — Idées erronées dans l'armée française sur le rôle des forteresses. — Mouvements du 8 août. — Prescriptions de Bazaine en cas d'attaque. — Retraite sur la rive gauche de la Nied française. — Positions choisies en vue d'une bataille. — Emplacements des troupes. — Proposition faite à l'empereur de retourner à Paris. — Bazaine confirmé dans le commandement des 2e, 3e et 4e corps. — Insuffisance de cette mesure. — La journée du 10 août.

La cavalerie allemande. — Répartition des 5e et 6e divisions entre les corps d'armée. — Immobilité de la 1re armée. — L'aile gauche de la IIe armée à la poursuite de Mac-Mahon. — Mouvements des Allemands le 9 août. — Ordre général pour la reprise de la marche. — Considérations sur le dispositif des trois armées allemandes.

Abandonné dans la soirée du 7 août, le projet de retraite sur Châlons semble avoir été repris dans la nuit du 7 au 8 (1), puis définitivement rejeté à la nouvelle de l'immobilité de l'ennemi (2). Après ce revirement de courte durée, le

(1) Voir aux Archives de la Guerre un projet de mouvement de Metz, par Verdun, sur Mourmelon, préparé le 8 août au matin par les deux aides-majors généraux Lebrun et Jarras.

(2) Le major général au général Frossard, Metz, 8 août (sans

grand quartier impérial cède encore une fois à l'attraction de Metz dont le camp retranché lui paraît un point d'appui solide pour les opérations ultérieures.

Nombreux sont dans l'armée française les adeptes d'une doctrine erronée qui attribue aux forteresses le rôle de « pivots stratégiques », de « places de manœuvres », et qui préconise la liaison intime entre les armées actives et la fortification permanente (1). « Quant à la concentration sous Metz, dans son grand camp retranché, écrit Frossard au major général, c'est une nécessité et une planche assurée de salut. Il en est de même pour Langres. C'est là que les trois corps d'Alsace doivent se concentrer, et pas ailleurs. Là on se tirera d'affaire, je l'espère; autrement l'empire serait perdu (2). » La pensée de Frossard était, sans doute, de demander à la forteresse un « appui extérieur », les ouvrages servant de « jalons, pour ainsi dire, à des lignes de bataille que l'armée... viendrait occuper pour y attendre l'attaque de l'ennemi (3) ».

heure); l'empereur au ministre de la Guerre, Metz, 8 août, une heure soir.

(1) L'auteur de cette doctrine était le général belge BRIALMONT (*Études sur la défense des États*, 1863, 17 et 31).

(2) Le général Frossard au major général, Gros-Tenquin, 8 août.

(3) Général FROSSARD, *Rapport sur les opérations du 2e corps de l'armée du Rhin*, 119, 120.

Cet avis, partagé par un grand nombre d'officiers, prévaut dans le conseil du souverain (1). Au lieu de considérer Metz comme une double tête de ponts sur la Moselle, favorisant les mouvements offensifs de l'armée du Rhin sur les deux rives et lui facilitant au besoin la retraite, on en fait une base d'opérations, au risque d'y rester attaché trop longtemps et d'y être bloqué par l'ennemi (2). Il est donc décidé, dans la journée du 8, que les 2e, 3e, 4e corps et la Garde formeront à Metz « les éléments d'une forte armée destinée, soit à arrêter celle du prince Charles, soit à se jeter sur le flanc ou les derrières de celle qui paraissait devoir pénétrer par Saverne (3) ». Le 2e corps se portera sur la grande place lorraine par la ligne la plus directe, en se conformant aux instructions du maréchal Bazaine, et sans gêner le mouvement des autres corps d'armée. Le major général espère que toutes les forces seront rassemblées sous Metz le 9 août (4). L'empereur fait diriger sur ce point douze batteries de la réserve générale, encore stationnées à

(1) Au sujet de ce rôle de Metz, comme « place de manœuvres », voir : lieutenant-colonel Fay, *Journal d'un officier de l'armée du Rhin*, 54; *Procès Bazaine*, Déposition du général Coffinières, 423; Lettre du major général au général Frossard, Metz, 8 août.

(2) Voir à ce sujet A. G., *la Perte des États et des camps retranchés*, l'ouvrage remarquable du colonel Grouard.

(3) Le major général au général Frossard, Metz, 8 août.

(4) *Ibid.*

Nancy, le matériel d'artillerie réuni à Toul et toutes les munitions disponibles (1). Il prescrit de « faire des efforts surhumains » pour y envoyer du biscuit pendant trois jours; mais, en même temps, pour des raisons politiques sans doute, il rappelle à Paris le corps d'armée du maréchal Canrobert (2).

Les troupes exécutent leur marche du 8, sans que l'adversaire y mette obstacle. Le 2e corps se porte de Puttelange autour de Gros-Tenquin, la brigade Lapasset formant l'arrière-garde (3). Plusieurs régiments ne possèdent plus « ni sacs, ni campement, ni ustensiles ». Les vivres, qui déjà ont fait défaut la veille, ne sont pas assurés pour le lendemain. Les soldats sont extrêmement las. « Je ne pourrai longtemps les garder dans cet état », écrit Frossard. Le 3e corps et la Garde constituent deux colonnes. Celle du sud, composée des divisions Metman et Montaudon, part de Puttelange et s'établit à Faulquemont et environs. Celle du nord, venant de Saint-Avold, beaucoup trop forte, comprend la Garde suivie des divisions d'infanterie Grenier, Decaen, Castagny, et de la division de cavalerie Clérembault. La Garde bivouaque à Courcelles-Chaussy et

(1) Le général Soleille au général Mitrecé, Metz, 8 août.

(2) L'empereur au ministre de la Guerre, Metz, 8 août, 11 h. 30 matin. — Canrobert changeait ainsi de destination pour la troisième fois en quarante-huit heures.

(3) Journal de marche du 2e corps.

Pont-à-Chaussy; le reste de la colonne sur la rive gauche de la Nied allemande, entre Bionville et Guinglange (1). La cavalerie stationne d'ailleurs derrière l'infanterie et, comme toujours, la sûreté n'est assurée que par quelques compagnies de grand'garde placées à cinq cents mètres à peine des camps (2).

La marche, très approximativement réglée par une note autographe du maréchal Bazaine, s'est effectuée dans des conditions déplorables. Les divisions Grenier, Castagny et Decaen font, sans nécessité, une retraite par échelons qui n'a d'autre effet que de les tenir sous les armes toute la journée. Il ne faut pas moins de treize heures à Castagny pour parcourir 24 kilomètres; onze heures et demie sont nécessaires à la cavalerie de Clérembault pour une étape de 18 kilomètres (3). La division Decaen « debout à 3 heures du matin... n'arrive à Bionville qu'à la tombée de la nuit par une pluie battante »; certains de ses régiments ne peuvent s'établir au bivouac avant 3 heures du matin (4). Ainsi l'in-

(1) Journaux de marche de la Garde, des divisions Metman, Castagny, Decaen, Clérembault, Grenier.

(2) *Ibid.*

(3) Journal de marche de la division Castagny. — Clérembault écrit à Bazaine le 8 août à minuit : «... Je solliciterai de Votre Excellence, quand ce ne sera pas utile, de me laisser arriver de manière à quitter le bivouac et y arriver de jour. »

(4) Journal de marche de la division Decaen.

capacité du haut commandement français
imposé à ces trois divisions des fatigues considé
rables pour un résultat insignifiant. Les troupe
sont exténuées, et il paraît indispensable de leu
accorder un séjour le lendemain. Pourtant l
maréchal écrit dans la soirée au major général
avec quelque satisfaction, semble-t-il : « Tou
s'est passé avec ordre, très militairement, san
un coup de fusil. L'ennemi s'est borné à fair
occuper Saint-Avold par le *15*ᵉ de uhlans (1). »

La note autographe du maréchal Bazaine es
d'ailleurs caractéristique de sa faible compé
tence tactique. Il n'y est question ni du but d
l'opération, ni de l'ennemi, ni d'une liaison quel
conque entre les deux colonnes, ni d'une dis
tance d'arrière-garde. Par contre, elle entre dan
des détails absolument inutiles, rappelle san
nécessité les prescriptions les plus élémentaire
du règlement et prévoit, dans des termes qu
dénotent une ignorance profonde des condition
de la guerre en Europe, le cas bien improbabl
d'une attaque sur les deux flancs (2). Quant à l

(1) Le maréchal Bazaine au major général, Faulquemon
8 août, 6 h. 58 soir.

(2) « Dans la marche, on devra bien se faire éclairer, se flan
quer, fouiller la lisière des bois, quand ça sera nécessaire
prendre position ; puis, dans le cas d'une attaque face à droite
la colonne de la route impériale (ou colonne de droite) se for
mera rapidement en bataille, faisant occuper les positions mili
taires en avant de son front, etc.., la deuxième colonne (cell

division de cavalerie Forton, loin d'être chargée de couvrir nos colonnes et de procurer des renseignements, elle est renvoyée le 7 de Marienthal sur Pont-à-Mousson et bivouaque le 8 à Solgne et à Luppy, à 35 kilomètres à vol d'oiseau de l'arrière-garde du 2e corps. Enfin, la division du Barail part de Nancy dans la matinée du 8 et, tournant pour ainsi dire le dos à l'ennemi, se porte à Bernécourt, à l'ouest de la Moselle (1).

*
* *

Sur la demande du maréchal Bazaine, on a décidé, au grand quartier général français, que les troupes, très fatiguées par les marches du 8 août, se reposeront le lendemain (2). Mais elles ne devaient pas jouir complètement du séjour qui leur eût été si salutaire (3).

de gauche) se portant par des chemins latéraux derrière la première, afin de former une deuxième ligne.

« Si l'attaque vient de la gauche, cela s'effectuera par un à gauche pour la deuxième colonne, et la première fera porter en deuxième ligne les troupes nécessaires. » — L'ordre pour la marche du 8 août contient des prescriptions du même genre (*Ibid.*).

(1) Journaux de marche des divisions Forton et du Barail.

(2) Le major général au maréchal Bazaine, Metz, 9 août, 2 h. 45 matin.

(3) « Je vous prie en grâce de ne pas me faire faire de mouvement aujourd'hui. Les hommes sont rendus de fatigue, la soupe n'est pas mangée, et il faudrait encore y renoncer ce soir » (le général Decaen au maréchal Bazaine, 10 h. 30 matin.)

Dans la matinée du 9, l'empereur, accompagné du général Changarnier (1), arrive à Faulquemont afin de conférer avec Bazaine. Si l'on s'en rapporte à ses déclarations postérieures à la guerre, le maréchal aurait représenté à Napoléon III qu'il était préférable de se replier sur Nancy et Frouard pour rallier les corps d'Alsace, plutôt que de continuer la retraite vers Metz. L'empereur fait à ce projet l'objection peu fondée que la capitale serait découverte, et persiste dans son premier dessein (2). A l'issue de la conférence, on décide que l'armée française occupera, sur la rive gauche de la Nied française, une position défensive s'étendant de Panges à Hayes par Les Étangs, et y acceptera la bataille si l'ennemi attaque le 10. Le 3e corps tiendra la droite; le 4e, la gauche; chacun constituant deux lignes et une réserve partielle. La Garde, formant réserve générale, s'établira entre le château de Maizery et Silly-sur-Nied. Si, comme tout permet de l'espérer, le 2e corps arrive en temps utile, il prendra l'emplacement que le maréchal Bazaine jugera convenable. Le génie et l'artillerie rendront « le plus possible inabordables à l'ennemi le front et

(1) A la première nouvelle des événements de Frœschwiller et de Forbach, le général Changarnier, qui vivait dans la retraite depuis près de vingt ans, s'était mis à la disposition de l'empereur. Il était arrivé à Metz le 8 août.

(2) *Procès Bazaine*, Interrogatoire du maréchal, 158; maréchal Bazaine, *l'Armée du Rhin*, 40.

les deux flancs de la position, au moyen de travaux adaptés aux formes du terrain (1) ». C'est donc une action purement défensive que semblent vouloir soutenir l'empereur et le major général.

Les mouvements de concentration de l'armée sur les positions de la rive gauche de la Nied française commencent dans la journée du 9 août. Le 2e corps se porte, non sans quelque désordre, de Gros-Tenquin sur Remilly; la brigade Lapasset, constituant toujours l'arrière-garde, reste à Aubécourt (2). Cette marche de trente-deux kilomètres, succédant à une nuit passée à la belle étoile, sous une pluie battante, a d'autant plus fatigué les troupes, que depuis le 6, les distributions ont presque entièrement fait défaut (3). Le 3e corps exécute un court déplacement pour s'établir sur la Nied française entre Silly et Courcelles. Le mouvement s'effectue dans les plus mauvaises conditions; certaines unités arrivent au bivouac très tardivement et exténuées (4). Déjà, conformément à l'ordre du 8 août, le 4e corps

(1) Note sans signature, émanant du cabinet du major général, Metz, 9 août, sans indication d'heure.

(2) Journal de marche du 2e corps.

(3) Journal de marche de la division Laveaucoupet.

(4) La division Montaudon s'est jetée dans les colonnes du 2e corps; la division Castagny a employé six heures à parcourir 12 kilomètres: la division Metman n'atteint Mont qu'à minuit; la division Clérembault se croise avec la division Decaen (Journaux de marche des divisions précitées).

a commencé sa marche des Étangs et de Glatigny sur Metz, quand il reçoit successivement un télégramme du major général et les prescriptions du maréchal Bazaine relatifs à l'occupation des positions de la rive gauche de la Nied. Le général de Ladmirault modifie aussitôt la direction de ses colonnes et, à 8 heures du matin, ses troupes sont établies de Glatigny au delà de Sainte-Barbe, à cheval sur la route de Sarrelouis. Vers minuit, la division Grenier, ralliant le 4e corps, vient se placer en seconde ligne, derrière la droite de la division de Cissey, à l'ouest de Glatigny (1). « Les troupes de mon corps d'armée, écrit le général de Ladmirault, ont le plus grand besoin de repos et d'un bivouac tranquille (2). » La Garde, levant ses bivouacs de Courcelles-Chaussy et de Pont-à-Chaussy, s'établit derrière le centre entre Maizery et Silly-sur-Nied (3). Enfin, la division de cavalerie Forton, au lieu de venir sur le front ou à une aile de l'armée, à sa place rationnelle, est appelée de Pont-à-Mousson à Montigny-les-Metz, sur les derrières de l'infanterie (4). Dans la nuit

(1) Journal de marche du 4e corps.

(2) Le général de Ladmirault au maréchal Bazaine, 9 août, 10 heures matin. — Deux reconnaissances de cavalerie sont envoyées sur Boulay. L'une d'elles a une escarmouche avec un parti de uhlans allemands.

(3) Journal de marche de la Garde; le général Bourbaki au major général, 9 août, 10 h. 15 matin.

(4) Le général de Forton au major général, Pont-à-Mousson, 9 août, 9 h. 20 matin.

du 9 au 10, la division du Barail part de Saint-Mihiel pour se rendre à Metz. Quant aux seize batteries de la réserve générale d'artillerie, elles sont concentrées dans l'île Chambière, en aval de Metz (1).

Si l'armée est obligée d'abandonner la Nied française, sa retraite doit s'effectuer vers Metz, de manière à venir occuper « la position très belle qui se trouve en avant des forts de Queuleu et de Saint-Julien ». Par avance, les instructions du major général prévoient la répartition des corps d'armée sur cette nouvelle ligne de défense qui coïncide presque avec les glacis de la place (2). Sur la recommandation de l'impératrice, l'empereur rappelle à Metz le 6e corps, qui sera transporté par voie ferrée : les premiers embarquements commencent au camp de Châlons dans l'après-midi du 9 août (3).

La position défensive choisie sur la rive gauche de la Nied française était bonne en soi ; son éten-

(1) Journal des opérations du général Soleille.

(2) *Ibid.*

(3) L'impératrice à l'empereur, D. T., Paris, 9 août, 6 h. soir (*Les derniers télégrammes de l'empire*, 14); le major général au maréchal Canrobert, Metz, 9 août. — L'impératrice eût été désireuse de conserver à Paris le maréchal Canrobert en qui elle avait toute confiance et de le remplacer par Trochu à la tête du 6e corps. Mais le maréchal Canrobert ne voulut pas abandonner ses troupes au moment ou elles allaient à l'ennemi (Cf. Germain BAPST, *Le maréchal Canrobert*, IV, 247, un télégramme de l'impératrice à l'empereur en date du 9 août, sans indication de source).

due était convenable et la répartition des troupes judicieuse, à part l'emplacement de la Garde trop rapproché des deux premières lignes. Mais la résolution d'y combattre le 10 août était-elle rationnelle? N'était-il pas préférable de n'accepter la lutte qu'après la concentration aux environs de Metz de toutes les forces disponibles, c'est-à-dire non seulement des 2e, 3e, 4e corps et de la Garde, mais encore des 5e et 6e corps, peut-être même du 7e? Telle est un instant, si l'on en croit le général Lebrun, la pensée du grand quartier impérial (1). Elle eût été conforme aux véritables principes de la guerre.

L'empereur est malheureusement de plus en plus incapable de s'arrêter à une décision. L'opinion de l'armée commence à lui attribuer les revers; « On devinait sa faiblesse, on blâmait le projet de reculer jusqu'à Châlons, on exprimait ouvertement le vœu qu'il choisît un autre commandant en chef et qu'il quittât Metz, débarrassant ainsi les troupes de ses indécisions et de l'encombrement de sa cour (2). »

Vraisemblablement informé de l'état des esprits, M. Piétri demande à l'empereur, le 8 août, s'il se sent assez de forces physiques pour supporter les fatigues d'une campagne, pour passer les journées à cheval et les nuits au bivouac. Le

(1) Général Lebrun, *loc. cit.*, 291.
(2) Capitaine Derrécagaix, *Guerre de 1870*, 144.

souverain est obligé de faire l'aveu de son fâcheux état de santé (1). M. Piétri lui propose alors de retourner à Paris où il organiserait une nouvelle armée avec la collaboration du maréchal Le Bœuf, qui reprendrait les fonctions de ministre de la Guerre. L'empereur laisserait le commandement en chef de l'armée au maréchal Bazaine, qui, assurait Piétri, « en a la confiance et auquel on attribue le pouvoir de tout réparer (2) ». M. Piétri et les « vrais amis de l'empereur » voient un autre avantage à cette solution : « S'il y avait encore un insuccès, l'empereur n'en aurait pas la responsabilité entière (3). »

L'impératrice, à qui ce projet est soumis dès le 7 août, n'ose d'abord prendre sur elle de donner un conseil. Elle prie l'empereur de réfléchir aux conséquences qu'amènerait sa « rentrée à Paris sous le coup de deux revers » ; il fau-

(1) « M. Maurice Richard avait été envoyé à Metz par le Cabinet, le 7 août 1870, pour s'assurer de l'état de santé de l'empereur et du degré de confiance qu'il inspirait aux troupes. M. Maurice Richard revint avec les plus mauvaises nouvelles; l'empereur ne pouvait se tenir à cheval qu'avec les plus grandes difficultés, la fatigue le saisissait tout de suite; on continuait dans l'armée à avoir une grande affection pour sa personne, mais ses aptitudes militaires étaient mises en doute, et on demandait tout haut que le commandement fût remis entre des mains plus fermes et plus énergiques » (DARIMON, *Notes sur la guerre de 1870*, 37-38).

(2) M. Piétri à l'impératrice, Metz, 8 août, 4 h. 30 soir.

(3) *Ibid.* — « Un Napoléon, aurait dit l'impératrice, ne peut rentrer que victorieux à Paris » (G. BAPST, *le Maréchal Canrobert*, IV, 233).

drait au moins, dit-elle, « que la mesure fût présentée au pays comme provisoire (1) ». Puis soudain, elle se prononce nettement contre l'idée du retour à Paris (2). Indécis, le souverain s'arrête à un moyen terme. Un décret impérial, en date du 9 août, confie au maréchal Bazaine le commandement des 2e, 3e et 4e corps de l'armée du Rhin, lui constitue un état-major spécial et appelle le général Decaen à la tête du 3e corps (3). Suivant l'impératrice, cette décision de l'empereur produit « le meilleur effet (4) ». Mais, comme le fait observer justement le colonel d'Andlau, « cette mesure ne répondait pas encore aux besoins de la situation ; l'empereur n'en restait pas moins le chef de l'armée du Rhin et du maréchal Bazaine, dont le rôle de lieutenant subor-

(1) *Papiers et correspondance de la famille impériale*, I, 64 (télégramme trouvé déchiré aux Tuileries).

(2) L'Impératrice à l'empereur, D. T., 7 août, 1 h. 13 soir. — D'après Darimon, l'impératrice se serait toujours opposée énergiquement au retour de l'empereur à Paris (*loc. cit.*, 38). Cf. 235, 258-259 (explications de M. Rouher au sujet de l'attitude de l'impératrice). D'après M. Pierre de la Gorce, le ministre de l'Intérieur, Chevandier de Valdrôme, et le préfet de police Piétri auraient conseillé le retour à Paris de l'empereur. Opposée d'abord à ce projet, l'impératrice aurait cédé, puis, après avoir consulté le Conseil privé, se serait ravisée (*Histoire du second Empire*, VII, 19-20, d'après les papiers de Chevandier de Valdrôme).

(3) Le général Decaen fut remplacé par le général Aymard à la tête de la 4e division du 3e corps.

(4) L'impératrice à l'empereur, D. T., 9 août (*Les derniers Télégrammes de l'Empire*, 15).

donné n'avait pas plus de valeur que par le passé. Les opérations, restant dans les mêmes mains, ne pouvaient tourner que dans le même cercle d'incertitudes et de fautes, et il n'y avait pas à compter sur une résolution héroïque, capable seule de rétablir nos affaires (1) ».

La journée du 10 août est consacrée à l'occupation définitive et à l'organisation des positions de la rive gauche de la Nied française. Au 3e et au 4e corps, les troupes se tiennent même prêtes à combattre, comme si l'attaque était immédiate (2). On n'a, il est vrai, que des renseignements vagues sur l'adversaire. Les reconnaissances « poussées très au loin », suivant l'expression d'un document — c'est-à-dire à quelques kilomètres — rentrent « sans avoir vu l'ennemi (3) ». Le général Frossard, n'ayant pas reçu communication des instructions de l'empereur, se porte, le 10 au matin, de Remilly jusqu'à Mercy-les-Metz, au lieu de venir s'établir à la droite du 3e corps (4). Par contre, la division du Barail se

(1) Colonel d'Andlau, *loc. cit.*, 52.

(2) Journal de marche de la division Clérembault; Journal de marche de la division de Cissey.

(3) Historique manuscrit du 7e hussards; Journal de marche de la division de Cissey.

(4) Général Frossard, *loc. cit.*, 73. — Ces instructions lui parviennent en cours de route, ainsi qu'une lettre de Bazaine les confirmant. Frossard ne les exécute pas, sous des prétextes inadmissibles (Le maréchal Bazaine au général Frossard, 10 août, 3 heures matin; le général Frossard au maréchal Bazaine, 10 août).

hâte de rejoindre l'armée : elle parcourt quatre-vingt-douze kilomètres en 18 heures et atteint Metz dans la matinée (1). La réserve générale d'artillerie se porte de l'île Chambière derrière le centre de nos positions. Enfin, le premier train de la division La Font de Villiers, du 6e corps, venant de Mourmelon, entre en gare de Metz à 8 heures du matin (2). Le major général appelle également à Metz le corps d'armée du général de Failly arrivé à Lunéville (3). Il semble bien, cette fois, que l'empereur veuille concentrer toutes les forces disponibles pour une grande bataille sur la Nied.



Au grand quartier général des armées allemandes, on attend pour s'ébranler que la cavalerie ait fourni des renseignements certains sur la situation des Français. Néanmoins les *1re* et *3e* divisions de cavalerie, affectées à la Ire armée, restent immobiles le 8 août. A la IIe armée, deux escadrons du *15e* uhlans entrent à Saint-Avold après le départ de nos troupes et observent la retraite de la division Decaen vers Bionville ; un

(1) Journal de marche de la division du Barail.

(2) Journal de marche de la division.

(3) Le major général au général de Failly, Metz, 10 août, 2 h. 15 soir.

troisième découvre à Gros-Tenquin de vastes campements français. D'autres reconnaissances rencontrent des fractions isolées et font quelques prisonniers, mais presque toutes se replient sans conserver le contact (1). Le commandement recueille ainsi quelques renseignements au centre, sur la route de Saint-Avold à Metz, mais manque de nouvelles précises aux ailes (2). Les résultats de l'exploration sont donc médiocres.

Par surcroît, le prince Frédéric-Charles a la fâcheuse idée de répartir les 5ᵉ et 6ᵉ divisions de cavalerie entre les corps d'armée, en raison, déclare l'historique officiel, de l'extension du front de la IIᵉ armée, déterminée par le mouvement de l'aile gauche sur Rohrbach (3). Cette mesure était illogique. Plus était grande l'étendue du front de la IIᵉ armée, plus devait être considérable la distance à laquelle on devait pousser en avant la cavalerie d'exploration et le service de découverte. Or, une répartition entre les corps d'armée devait avoir pour conséquence fatale d'entraver la liberté d'action des divisions de

(1) Cardinal von Widdern, *Verwendung und Führung der Kavallerie*, II, 142, 231 ; général von Pelet-Narbonne, *loc. cit.*, 52, 63, 64, 66.

(2) *Correspondance militaire du maréchal de Moltke*, nº 123 et I, p. 262 (Croquis de la main du lieutenant-colonel Verdy du Vernois représentant les positions du corps français le 9 août au matin).

(3) *Historique du grand État-major prussien*, IV, 401. — Les corps d'armée disposaient déjà de huit escadrons chacun.

cavalerie, de limiter leur horizon, de les réduire au rôle de cavalerie divisionnaire, d'arrêter aux échelons inférieurs du commandement les informations recueillies ou de les faire parvenir plus tard au quartier général de l'armée. Il eût fallu, au contraire, grouper ces divisions en une masse unique, organe de renseignement du général en chef, restant à sa disposition exclusive.

Suivant les instructions de Moltke, la Ire armée reste le 8 août sur la défensive : le VIIe corps autour de Forbach, le VIIIe sur les hauteurs de Spicheren, le Ier à Völklingen et Stiring-Wendel (1). D'après l'*Historique du grand État-major prussien,* cette immobilité aurait été nécessaire parce que « le mouvement projeté des masses allemandes de la basse Sarre vers les environs de Metz devait se continuer sous la forme d'une conversion successive à droite, dans laquelle la Ire armée constituerait en quelque sorte le pivot (2) ». Il n'est question de rien de semblable dans les documents contemporains; la seule raison que donne Moltke à Steinmetz, pour suspendre le 8 août le mouvement de la Ire armée, est l'incertitude de l'évacuation par nos troupes de Boulay et de Bouzonville (3). Ce qui semble prédominer, au grand quartier général

(1) *Historique du grand État-major prussien,* IV, 404.
(2) *Ibid.*, IV, 403.
(3) *Correspondance militaire du maréchal de Moltke,* n° 123.

allemand, transféré enfin de Mayence à Hombourg, c'est la crainte d'une offensive exécutée par les 3e et 4e corps français et la Garde, soutenus par le 2e corps reformé en seconde ligne et le 5e qu'on devait supposer ramené vers Puttelange ou Saint-Avold (1). On n'en est que plus surpris de voir Moltke détacher, le 7 au matin, vers Rohrbach, la Garde et le IVe corps arrivés sur la Blies, seules unités en mesure de soutenir la Ire armée. Dans la journée du 8, ces deux corps continuent leurs mouvements divergents afin d'atteindre Mac-Mahon, que l'on croit en retraite par Bitche : l'avant-garde du IVe corps, marchant vers Sarre-Union, atteint Lorentzen : la Garde se rassemble à Gros-Rederching. Les autres corps de la IIe armée gagnent peu de terrain : le IIIe dirige une division sur Forbach, le Xe pousse une avant-garde sur Sarreguemines ; les IXe et XIIe corps serrent sur leurs têtes de colonnes à Bexbach et à Hombourg (2).

La journée du lendemain est encore consacrée par le grand quartier général allemand à reprendre possession de lui-même et des troupes, après les événements du 6. Apprenant l'évacuation de Bouzonville et de Boulay, Steinmetz pro-

(1) « La mesure la plus à propos pour lui (l'adversaire) serait peut-être une offensive générale contre la IIe armée » (*Correspondance militaire du maréchal de Moltke*, n° 119).

(2) *Historique du grand État-major prussien*, IV, 400.

jette un mouvement en avant partiel, mais Moltke, encore insuffisamment renseigné, s'y oppose, et la Ire armée reste immobile le 9 août (1). La 3e division de cavalerie, à laquelle Steinmetz demande des nouvelles sur la situation des Français, n'ose s'engager « dans la région montueuse et boisée située en avant du front... (2) ».

La IIe armée continue sa concentration sur la Sarre : le IVe corps et la Garde restent dans leurs positions excentriques à Lorentzen et à Gros-Rederching, bien que Frédéric-Charles sache maintenant que Mac-Mahon n'a pas effectué sa retraite sur Bitche (3) ; le Xe corps passe sur la rive gauche de la Sarre, aux environs de Sarreguemines; le IXe atteint Saint-Ingbert, le XIIe Habkirchen; le IIe commence son débarquement à Neunkirchen; le IIIe corps, apprenant l'évacuation de Saint-Avold, dirige, de sa propre initiative, la 6e division sur cette localité (4).

L'emploi de la nombreuse cavalerie dont on dispose est si défectueux que l'on obtient relativement peu d'informations sur les mouvements et les emplacements de l'armée française (5).

(1) *Historique du grand État-major prussien*, IV, 410.

(2) *Ibid.*, IV, 411.

(3) *Ibid.*, IV, 400; — Un autre inconvénient de ces emplacements était de masquer l'aile droite de la IIIe armée.

(4) *Ibid.*, IV, 409.

(5) *Ibid.*, IV, 410; général von Pelet-Narbonne, *loc. cit.*, 88, 96.

Aussi, dans la soirée du 9 août, Moltke croit-il à sa retraite derrière la Seille, sinon au-delà de la Moselle, et c'est cette hypothèse inexacte qui forme le point de départ de l'ordre général expédié de Sarrebruck, à 8 heures du soir, aux commandants des trois armées allemandes. La I[re] armée marchera par Sarrelouis-Boulay ; la II[e], par Saint-Avold-Nomeny, la III[e], par Sarre-Union-Dieuze. Chacune emploiera en outre les routes au sud des précédentes. La cavalerie, soutenue par des avant-gardes, sera poussée à grande distance en avant. Les I[re] et II[e] armées pourront consacrer la journée du 10 au repos ou à quelques déplacements latéraux. La III[e] armée ne devant atteindre la Sarre que le 12 août, les corps de l'aile droite n'auront à exécuter au début que des étapes relativement courtes (1).

L'ordre laisse aux commandants d'armée la latitude, pour le 10 août, soit de faire reposer les troupes, soit de les établir sur leurs routes de marche. C'est à ce dernier parti que s'arrête Steinmetz : le I[er] corps venant à Creutzwald, le VII[e] à Carling, le VIII[e] à Lauterbach, non sans croisements de colonnes et difficultés de tout genre (2). Les *1*[re] et *3*[e] divisions de cavalerie restent d'ailleurs en deuxième ligne, contrairement aux prescriptions de Moltke, et perdent

(1) *Correspondance militaire du maréchal de Moltke*, n° 127.
(2) Von Schell, *les Opérations de la I*[re] *armée*, 87, 89.

entièrement le contact (1). Laissant le III[e] corps à Saint-Avold, en flèche, Frédéric-Charles dirige le IX[e] de Saint-Ingbert sur Forbach, le X[e] de Sarreguemines sur Puttelange, tandis que le XII[e] se concentre à Habkirchen. La Garde et le IV[e] corps atteignent la Sarre à Sarralbe et à Sarre-Union (2).

Ce ne sont là que de courtes étapes préparatoires à la marche en avant générale, prévue pour le 11 août. Le III[e] corps reste isolé à Saint-Avold et, dans l'éventualité d'une offensive des Français débouchant le 10 de Boucheporn, les Allemands n'auraient pu leur opposer que quatre corps sur neuf, dont disposaient les I[re] et II[e] armées. Il est permis de s'étonner que Moltke n'ait pas remédié dès le 9 à l'extension considérable du front de la II[e] armée en présence d'un adversaire dont la plupart des corps sont encore intacts (3).

De plus, le mouvement des I[re] et II[e] armées ne doit être repris que le 11 août. Quatre jours s'écoulent, depuis la double victoire du 6, avant

(1) *Historique du grand État-major prussien*, IV, 413 ; général von Pelet-Narbonne, *loc. cit.*, 93-94.

(2) *Ibid.*, 415. — Le II[e] corps commence ses débarquements à Neunkirchen (Von der Goltz, *Die Operationen der II. Armee*, 35).

(3) Cette extension a été déterminée, on le sait, par le projet de barrer le chemin à Mac-Mahon que l'on croit en retraite de Niederbronn sur Bitche. Mais on est revenu de cette erreur dès le 8 août (*Historique du grand État-major prussien*, IV, 400).

que l'on profite des avantages de la supériorité matérielle et morale qui s'attachent au succès. Ce temps d'arrêt prolongé laissait à l'adversaire la possibilité de se ressaisir, de se concentrer et de se fortifier pour une nouvelle bataille, ou de se retirer pour se réorganiser : il lui rendait en un mot sa liberté d'action. « C'est dans cette halte forcée, après les premiers coups, dans les lenteurs et les difficultés du déploiement, que s'accusent tous les défauts du dispositif de marche de la IIe armée... Reportons-nous en partie au débouché de Napoléon sur la Saale (octobre 1806), à ce combat de Saalfeld, suivi sans désemparer du mouvement sur Géra, et nous apprécierons où furent réellement l'énergie, l'esprit de suite, l'habileté stratégique (1). »

Quoi qu'on en ait dit (2), les opérations allemandes, du 10 au 12 août, n'ont nullement le caractère d'une vaste conversion à gauche dont la Ire armée formerait le pivot et dont le but serait d'envelopper l'aile droite des Français en position sur la Nied, puis de les rejeter vers le nord (3). Il ne s'agit que d'une marche directe faisant

(1) G. G., *loc. cit.*, 160, 161.

(2) *Historique du grand État-major prussien*, IV, 403; Von der Goltz, *la Nation armée*, 283; Hohenlohe, *Lettres sur la Stratégie*, I, 352, 353.

(3) Le grand quartier général n'apprit la halte des Français sur la Nied que dans l'après midi du 11 (*Historique du grand État-major prussien*, IV, 417).

déboucher les têtes de colonnes, amenées au préalable à la même hauteur, sur la Moselle en amont de Metz. Moltke pense d'ailleurs « qu'on n'en viendra plus sérieusement aux mains » à l'est de cette rivière (1) ». Mais c'est là une conjecture et non une certitude. Or, le front total du dispositif de marche des trois armées allemandes ne mesure pas moins de soixante-dix kilomètres. La concentration sur une aile exige près de trois jours, et le groupement des forces sur le centre, deux jours. Le commandement suprême doit donc disposer de ces délais si, contre les prévisions, l'ennemi vient offrir la bataille avant le passage de la Seille ou de la Moselle. Sans doute, on a prescrit de lancer la cavalerie au loin et de la faire soutenir par des avant-gardes. Mais ces moyens sont insuffisants, faute d'une masse de cavalerie, organe de renseignement étroitement subordonné au généralissime, et d'une avant-garde générale lui garantissant les trois journées nécessaires à la concentration. Combien les dispositions de Moltke eussent contribué au succès d'une offensive de l'adversaire, si le commandement français n'avait été manifestement au-dessous de sa tâche !

(1) *Historique du grand État-major prussien*, IV, 495.

CHAPITRE III

L'ARMÉE FRANÇAISE SOUS METZ

Velléités d'offensive. — Évacuation des positions de la Nied. — Emplacements de l'armée française à l'est de Metz. — Fatigue des troupes. — Leur état matériel et moral. — Mouvements des Ire et IIe armées. — Activité croissante de la cavalerie allemande. — Moltke mal informé. — Hypothèse d'une offensive française. — Évolution de la pensée de Moltke. — Moyens insuffisants pour riposter à une attaque.

L'armée française de Lorraine est concentrée; ses effectifs augmentent chaque jour par l'arrivée de détachements de réservistes (1), et les 43 000 hommes du 6e corps vont lui apporter bientôt un appoint encore plus sérieux. Aussi, dans la journée du 10, reprend-on confiance au grand quartier impérial (2) : le major général télégraphie même au ministre de la Guerre que l'empereur compte « prendre l'offensive sous peu de jours (3) ».

Malheureusement, ces dispositions ne durent pas. S'exagérant les difficultés de la situation, le

(1) Effectif total à la date du 11 août : 130 000 hommes.

(2) Capitaine Derrécagaix, *loc. cit.*, 145.

(3) Le major général au ministre de la Guerre, Metz, 10 août.

souverain juge qu'en allant chercher la bataille vers la Sarre, il pourrait être coupé de Metz par le prince royal; si, au contraire, il se porte à la rencontre de la III[e] armée, il redoute d'être compromis et pris à revers par les forces réunies de Steinmetz et de Frédéric-Charles. Telles sont du moins les raisons données par Napoléon III après la guerre (1). En réalité, le prince royal est encore trop loin pour être dangereux, et la II[e] armée trop disséminée pour intervenir efficacement (2).

Bientôt, malgré la certitude d'avoir des lignes de retraite assurées sur Metz, l'empereur renonce, après une reconnaissance du terrain et une conférence avec le maréchal Bazaine, à défendre les positions de la Nied. Comme il arrive presque toujours dans des circonstances analogues, on reconnaît aux positions que l'on abandonne de très sérieux inconvénients (3) et l'on attribue toutes les vertus à celles que l'on trouvera plus en arrière. La concentration de l'armée « sous la protection des forts avancés de Metz » est décidée dans l'après-midi du 10 (4).

(1) Comte DE LA CHAPELLE, *le Livre de l'Empereur*, 99.

(2) Le capitaine Jung au major général, D. T., Nancy, 9 août, 10 heures matin et 12 h. 30 soir; Renseignements recueillis par l'état-major général, 7, 8, 9, 10 août.

(3) Général LEBRUN, *loc. cit.*, 292; Lieutenant-colonel FAY, *loc. cit.*, 56.

(4) Comte DE LA CHAPELLE, *loc. cit.*, 98. — D'après le Journal

Croyant l'ennemi beaucoup plus rapproché qu'il ne l'est réellement, sans doute parce que l'on a signalé quelques éclaireurs (1), le maréchal Bazaine juge nécessaire de mettre les troupes sur pied dès la soirée, malgré la courte distance qu'elles ont à franchir, et en dépit d'une pluie torrentielle qui dure toute la nuit (2). Vers minuit, il donne des ordres pour l'occupation de la deuxième ligne de défense à l'est de Metz, prévue par les instructions du major général (3).

Rectifiant ses positions, le 2e corps campe le 11 entre Mercy-les-Metz et Magny-sur-Seille, une de ses divisions en seconde ligne vers le fort Queuleu (4). Le 3e corps exécute son mouvement en quatre colonnes, et s'établit sur le front Grigy, bois de Borny, Colombey, Montoy,

de marche du 3e corps, « c'est à ce moment que fut résolue la retraite de l'armée sur Verdun, puis sur Châlons... » Le général Lebrun fixe cette décision au 12 août seulement (*loc. cit.*, 297). Peut-être la vérité est-elle dans une série d'hésitations et d'alternatives entre lesquelles flotta la pensée du souverain pendant ces quelques jours.

(1) Le major général au général Soleille, Metz, 10 août. — Par analogie avec ce qui se passait dans l'armée française, on croyait que les reconnaissances de cavalerie allemande précédaient de peu les colonnes de toutes armes.

(2) Le maréchal Bazaine au général Montaudon, 8 h. 40 soir; au général Metman, 11 h. 40 soir.

(3) Le major général au maréchal Bazaine, Metz, 10 août.

(4) Journal de marche du 2e corps. — Le général Frossard voulut faire remplacer les effets et ustensiles de campement perdus le 6, mais les magasins de Metz « ne possédaient presque rien » (Général Frossard, *loc. cit.*, 75).

Nouilly; la division de cavalerie Clérembault, après avoir couvert la marche, forme ses camps en arrière, entre Bellecroix et Vantoux (1). Le 4e corps, à la gauche de l'armée, installe ses bivouacs entre Mey et la route de Metz à Bouzonville, la division de cavalerie Legrand à la ferme Grimont (2). La Garde qui, d'après les termes très vagues des ordres, doit être « au centre, comme réserve générale », s'installe entre Grigy, Borny et la route de Sarrebruck (3). La réserve générale d'artillerie se porte aux Bordes. Le mouvement du 6e corps continue, non sans difficultés : la division La Font de Villiers est arrivée tout entière à Metz; la division Tixier est en route; le reste commence à s'embarquer à Mourmelon. Les divisions du Barail et Forton, auxquelles leur dénomination de « réserve de cavalerie » vaut sans doute d'être maintenues plus en arrière encore de l'infanterie que ne le sont les divisions de cavalerie des corps d'armée, demeurent dans leurs camps du 10 août, au Ban Saint-Martin et à Montigny-les-Metz. Elles envoient, il est vrai, des reconnaissances vers le sud-est sur Verny et vers le nord-est sur Thionville; mais ces

(1) Journal de marche du 3e corps. — Quoique commandant en chef des 2e, 3e et 4e corps, Bazaine continuait à donner des ordres à chacune des divisions du 3e corps.

(2) Journal de marche du 4e corps.

(3) Journal de marche de la Garde; le maréchal Bazaine au général Bourbaki, Pont-à-Chaussy, 10 août.

détachements rentrent sans autres renseignements que ceux fournis par les habitants (1). Il n'y a d'ailleurs aucune tentative d'exploration dans le secteur, pourtant intéressant, compris entre les routes de Metz à Bouzonville et de Metz à Delme; presque partout même, on trouve « les vedettes à hauteur des sentinelles (2) ».

Bien que les distances parcourues le 11 août par les différentes colonnes aient été très faibles, la mauvaise organisation des marches, la privation de sommeil, la pluie persistante et les lenteurs de l'installation ont beaucoup augmenté les fatigues des troupes (3). « Après une marche des plus pénibles, écrit le général Montaudon, au milieu de terres détrempées, et un retard causé par les bagages et les convois, qui s'entassent au croisement des routes, nous arrivons enfin à Grigy à 10 heures du matin. Là encore, il y a un tel encombrement et un mélange si confus d'unités différentes que l'emplacement où devait s'établir ma division est déjà occupé par d'autres troupes.

(1) Journaux de marche de ces divisions.

(2) Lieutenant-colonel Fay, *loc. cit.*, 58.

(3) Le 7e bataillon de chasseurs a pris les armes à 3 heures du matin et n'est parti qu'à 8 heures et demie (Rapport du général de Potier). Le 2e régiment de chasseurs à cheval est en selle à 2 heures et demie du matin et reste en place jusqu'à 11 heures et demie (Historique du 2e régiment de chasseurs). De même pour le 4e dragons (Historique du 4e dragons). — Cf. le général Montaudon au maréchal Bazaine, 11 août; lieutenant-colonel Patry, *la Guerre telle qu'elle est*, 62.

Je dois me former un peu au hasard, en colonne serrée, sans possibilité d'installer le bivouac, et ce n'est que dans la soirée seulement que je peux me conformer aux ordres donnés (1). » L'irrégularité des distributions détermine la maraude et l'indiscipline; partout s'exercent des dévastations inutiles; le pillage reste impuni à quelques pas du quartier général (2). Les soldats ne peuvent comprendre cette retraite incessante, sans qu'ait été tenté au moins le sort des armes; la tristesse se manifeste sur tous les visages. Afin de diminuer la fatigue de ces longues journées où la marche est précédée de tant d'heures de stationnement dans l'attente du départ et interrompue par tant d'arrêts, les hommes se débarrassent d'une partie de leur chargement : objets d'équipement, ustensiles de campement, demi-couvertures, cartouches même (3). La déplorable pratique du bivouac sous la pluie les atteint dans leur santé autant qu'elle affecte leur moral (4). Les troupes souffrent enfin des incertitudes et des contradictions constantes du haut comman-

(1) Général Montaudon, *loc. cit.*, 87.

(2) *Le général Lapasset, Algérie, Metz*, II, 119 (lettre du général).

(3) Maréchal Bazaine, *Épisodes*, 42; général von Pelet-Narbonne, *loc. cit.*, 43, 117.

(4) Voir *suprà*, p. 161. — *Lettres du major von Kretschman*, (traduction Latreille), 112; *Briefe des Generals der Infanterie von Voigts-Rhetz*, 68.

dement; elles devinent sa faiblesse; elles perdent confiance en leurs chefs. La négligence dans le service de sûreté devient extrême (1); on en arrive à charger des paysans de la garde des bois autour du camp (2).

Parmi les généraux eux-mêmes, le découragement commence à se faire sentir : « Que les rôles sont changés! écrit l'un d'eux. Autrefois nous attaquions; aujourd'hui c'est nous qui nous défendons (3). »

Le général Montaudon considère les échecs subis le 6 août comme très réparables; mais « le haut commandement s'est pris d'une folle terreur que rien n'a pu maîtriser ; il est comme affolé et va à l'aventure » . Combien il est fâcheux pour le pays, ajoute-t-il, « d'avoir à la tête de l'armée des chefs aussi peu expérimentés et aussi peu capables de faire mouvoir avec intelligence de grosses masses ! En général, le soldat bien conduit, bien entraîné, fait et fera bien son devoir; mais, pour le moment, qu'attendre de lui? Il est fatigué, démoralisé; il lui faut quelques jours de répit et puis ensuite, on pourra en faire ce que l'on voudra. Malheureusement, la confusion et l'incohérence règnent dans les hautes sphères... (4) »

(1) Le général Bourbaki au maréchal Bazaine, 12 août.
(2) Bulletin de renseignements du 4e corps.
(3) *Le général Lapasset,* II, 119 (lettre du 11 août).
(4) Général MONTAUDON, *loc. cit.* (lettre du 11 août), 217.

Telles sont pourtant la valeur et la force de résistance de tous que, trois jours plus tard, il suffira de quelque repos et d'un rayon de soleil pour restituer aux troupes énergie et vaillance, et les rendre capables de tous les dévouements.

*
* *

Le 11 août, les trois armées allemandes continuent à se conformer, dans leurs mouvements, aux prescriptions de l'ordre général du 9, les corps de l'aile droite restant immobiles ou ne faisant que des marches assez courtes.

La Ire armée conserve ses emplacements de la veille, de façon à permettre à la IIe de s'aligner sur elle ; les *1re* et *3e* divisions de cavalerie « restent derrière le front » dans leurs bivouacs que la pluie transforme en marécages (1). Steinmetz continue d'ailleurs à laisser ignorer au grand quartier général sa situation exacte (2). Dans l'après-midi, Moltke lui prescrit de faire déboucher le jour même la cavalerie « en avant de tout le front (3) ». Deux reconnaissances constatent les mouvements de retraite de certaines de nos

(1) Général von Pelet-Narbonne, *loc. cit.*, 110.

(2) «... Je ne suis seulement pas en état de vous dire où se dirigent aujourd'hui les Ier, VIIe et VIIIe corps... » (Moltke à Stiehle, chef d'état-major de la IIe armée, 11 août, 10 h. 45 matin, *Correspondance militaire du maréchal de Moltke*, n° 139).

(3) *Historique du grand État-major prussien*, IV, 418.

colonnes, mais ces renseignements ne parviennent que tard au cours de la soirée (1).

La IIe armée marche dans la direction générale du sud-ouest : les quatre corps de tête atteignent la ligne Faulquemont-Harskirchen (2) ; les deux corps de seconde ligne se portent à Forbach et à Sarreguemines. Une trouée de quinze kilomètres se produit sur le front entre Carling et Faulquemont, et l'on ne dispose, pour remplir ce vide, que du régiment des grenadiers du Corps conservé à Saint-Avold pour la garde du grand quartier général (3). Les partis de la 5e division de cavalerie sillonnent la région comprise entre Pange, Pont-à-Mousson, Nomeny, Château-Salins ; certains d'entre eux poussent jusqu'à nos avant-postes ; un officier atteint Vic ; un autre détruit le télégraphe près de la gare de Dieulouard (4). Le 15e uhlans fournit également des nouvelles importantes : un de ses escadrons constate l'évacuation des positions de la rive gauche de la Nied ; d'après les habitants et les prisonniers, les troupes françaises appartenant au

(1) Général von Pelet-Narbonne, *loc. cit.*, 112 ; Von Schell, *loc. cit.*, 94.

(2) IIIe, Faulquemont ; Xe, Hellimer ; Garde, Insming ; IVe, Harskirchen.

(3) *Historique du grand État-major prussien*, IV, 418.

(4) C'est sur les ordres formels du commandant du Xe corps que cette division déploie cette activité (Général von Pelet-Narbonne, *loc. cit.*, 120).

corps Bazaine, à la Garde et comprenant tout au moins des fractions du corps Ladmirault, se sont repliées jusque sous le canon de Metz (1). « Elles doivent être fatiguées par les nombreuses marches et contre-marches dont elles se plaignent ouvertement (2). »

La cavalerie allemande montre donc une audace et une activité croissantes. Les reconnaissances signalées sur un grand nombre de points inquiètent le commandement français et lui font croire à la présence de colonnes importantes les suivant de près. Enfin, ces faibles détachements recueillent des informations précieuses.

Mais, en raison de la transmission tardive des nouvelles, Moltke est, dans la matinée du 11, fort mal renseigné sur la situation de l'adversaire. A son avis, une partie de nos forces est certainement campée sur la Nied, ce qui n'est plus exact; il incline à croire que le gros de l'armée française se trouve « derrière la Moselle (3) ».

Frédéric-Charles, plus perspicace, juge que « l'ennemi semble s'être réuni en grandes masses derrière la Nied française, en deçà de Metz, et que cette concentration conduira à une ba-

(1) Cardinal Von Widdern, *Verwendung und Führung der Kavallerie*, II, 258, 259.

(2) Rapport du capitaine Brix du *15*e uhlans (Général von Pelet-Narbonne, *loc. cit.*, 117).

(3) *Correspondance militaire du maréchal de Moltke*, nos 138, 139.

taille (1) ». Il s'y prépare en projetant une conversion à droite de la IIe armée autour du IIIe corps, servant de pivot à Faulquemont et dont le front serait prolongé au nord par la Ire armée. Mais ces mouvements ne peuvent être terminés que le 14 août; encore faudra-t-il demander aux troupes « un effort considérable (2) ». Le grand quartier général allemand est donc sous le coup d'une véritable surprise stratégique : découverte brusque de masses ennemies auxquelles il est impossible de tenir tête dans de bonnes conditions avant trois jours (3).

Sous l'impression des nouvelles envoyées par Frédéric-Charles, la pensée de Moltke évolue. Dans la soirée du 11, le commandement allemand ne juge « pas invraisemblable qu'une fraction notable des forces ennemies soit stationnée... sur la rive gauche de la Nied française » et il trouve nécessaire « de resserrer le dispositif des Ire et IIe armées (4) ». Suivant ses calculs, six

(1) Frédéric-Charles à Moltke, Puttelange, 11 août, 9 h. 15 matin (*Corresp. milit. du maréchal de Moltke*, I, 274).

(2) Von der Goltz, *loc. cit.*, 36.

(3) Général Foch, *De la conduite de la guerre, la Manœuvre pour la bataille*, 243.

(4) *Correspondance militaire du maréchal de Moltke*, n° 141, télégramme de 7 heures soir. — L'*Historique du grand État-major prussien* reproduit inexactement le texte de ce télégramme (IV, 418). — Dans un des états-majors, on se demanda s'il ne fallait pas appeler à soi une partie de la IIIe armée (Von der Goltz, *la Nation armée*, 283).

corps d'armée seraient réunis dans l'après-midi du 12, et dix dans la journée du 13 (1). L'appréciation est très optimiste, comme le fait observer Frédéric-Charles (2). En réalité, l'effectif des forces allemandes disponibles le 12 pour une bataille sur le Nied eût été à peine supérieur à celui de l'armée du Rhin, abstraction faite du 6e corps. Est-ce là de bonne stratégie? Le 13 octobre 1806, dans l'après-midi, Napoléon apprend la présence de l'armée prussienne à l'ouest d'Iéna. Le lendemain, 150 000 hommes, sur les 160 000 que compte la Grande Armée, seront au feu à Iéna ou à Auerstædt.

(1) *Correspondance militaire du maréchal de Moltke*, n° 143.
(2) *Ibid.*, Annotations de Frédéric-Charles.

CHAPITRE IV

BAZAINE COMMANDANT EN CHEF

Contre-coup à Paris des défaites du 6 août. — Chute du ministère. — Mesures prises par le nouveau cabinet. — Démission du maréchal Le Bœuf. — Le prestige de l'empereur atteint. — Mouvement général d'opinion en faveur de Bazaine, qui est nommé commandant en chef. — L'empereur mal résigné. — Carrière militaire de Bazaine. — Sa personnalité. — Ses agissements au Mexique. — Jarras, chef d'état-major général. — Sa situation vis-à-vis de Bazaine. — Négligences dans la transmission du commandement.

Tandis que l'armée du Rhin se replie sur la Nied française et sous Metz, les Chambres, convoquées par le Gouvernement, se réunissent le 9 août (1). Dès la première séance, le ministère, mis en minorité, doit se retirer (2) et, le jour même, l'impératrice régente confie au général Cousin de Montauban, comte de Palikao, la mission de composer un nouveau cabinet dans

(1) Au lieu du 11, date fixée primitivement (*Journal officiel* du 8 août, n° 216).

(2) Le Corps législatif avait adopté l'ordre du jour suivant de Clément Duvernois : « La Chambre, décidée à soutenir un cabinet capable d'organiser la défense du pays, passe à l'ordre du jour » (*Journal officiel* du 10 août, n° 218).

lequel la présidence et le portefeuille de la Guerre lui seraient attribués (1).

Le 10 août, le nouveau cabinet se présente devant les Chambres et est bien accueilli, surtout par le Sénat. A l'unanimité, le Parlement vote des remerciements aux armées de terre et de mer, et déclare qu'elles ont bien mérité de la Patrie, puis adopte d'urgence une série de mesures destinées à grossir les effectifs. Tous les hommes de vingt-cinq à trente-cinq ans, célibataires ou veufs sans enfants, qui ont satisfait à la loi sur le recrutement et qui ne figurent pas sur les contrôles de la garde mobile, sont appelés sous les drapeaux. Les engagements volontaires et les remplacements, dans les conditions de la loi du 1er février 1868, sont admis pour les anciens militaires, pendant la durée de la guerre, jusqu'à l'âge de quarante-cinq ans; les personnes valides de tout âge sont autorisées à contracter un engagement dans l'armée active pour la durée de la guerre; le contingent de la classe de 1870 est convoqué au complet, immédiatement et sans tirage au sort (2). Le ministère

(1) Le général de Palikao, qui commandait depuis cinq ans le 4e corps d'armée à Lyon, avait vainement sollicité un commandement actif à l'armée. Si l'on en croit son témoignage, l'impératrice lui avait proposé « comme acte de dévouement, d'accepter le portefeuille de la Guerre » (Général DE MONTAUBAN, *Un Ministère de la Guerre de vingt-quatre jours*, 48).

(2) La loi relative à l'augmentation des forces militaires pen

fait également adopter par les Chambres deux mesures d'ordre financier. Le chiffre de l'emprunt de guerre de 500 millions, fixé par une loi du 21 juillet 1870, est élevé à un milliard; le cours forcé des billets de banque est établi, et l'émission de 600 millions de papier nouveau autorisée (1). Enfin, un décret du 12 août rétablit la garde nationale dans tous les départements; par décret du même jour, les gardes nationaux mobiles des divisions militaires numérotées de 8 à 22 doivent se réunir immédiatement au chef-lieu de leur département (2). Malheureusement, un projet de loi permettant le versement de la mobile dans l'armée active, est repoussé par la Chambre.

Les débats, parfois orageux, qui ont précédé et suivi au Corps législatif la chute du ministère Ollivier ne manquent pas d'avoir leur répercussion à l'armée. Les défaites de Frœschwiller et de Forbach et l'indécision qui s'est manifestée dans les mouvements ultérieurs ont d'ailleurs porté un coup fatal au prestige déjà chancelant

dant la durée de la guerre fut votée au Corps législatif et au Sénat le 10 août et promulguée le 11 (*Journal officiel* du 11 août, n° 219).

(1) Loi du 12 août 1870 (*Journal officiel* du 13 août, n° 221).

(2) Antérieurement, le décret du 16 juillet 1870 avait prescrit de réunir immédiatement au chef-lieu de chaque département les gardes nationaux mobiles des divisions militaires numérotées de 1 à 7.

de l'empereur (1). Dans le pays, le souverain, par ses hésitations, produit une impression pénible. On sait que l'état de sa santé ne lui permet pas de supporter les fatigues d'une campagne et que sa présence à l'armée paralyse parfois l'initiative du commandement. Dans l'entourage de l'impératrice, on le considère « comme un embarras (2) ». Au Corps législatif, l'opposition demande avec insistance son retour à Paris (3), que ses amis les plus dévoués lui conseillent également (4). Devant de telles manifestations, l'empereur est contraint de reconnaître qu'il ne peut plus conserver une autorité qui lui est arrachée, « malgré les efforts bien naturels qu'il a faits pour la retenir… (5) » Il comprend qu'il ne pourrait résister au courant de l'opinion publique ; « un succès important aurait pu seul fermer la bouche aux opposants ; mais ce succès, il n'était guère permis de l'espérer (6) ». Ses familiers n'y comptent plus, sans doute, et pour le cas de nouveaux revers, cherchent à dégager la responsabilité et à conserver intact le prestige du souverain (7).

(1) V. *suprà*, p. 144.

(2) Darimon, *Notes pour servir à l'histoire de la Guerre de 1870*, 269.

(3) Voir au *Journal officiel*, les séances des 9 et 11 août.

(4) Voir *suprà*, p. 145.

(5) Colonel d'Andlau, *loc. cit.*, 53.

(6) Comte de la Chapelle, *loc. cit.*, 100.

(7) M. Piétri à l'impératrice, D. T., Metz, 8 août, 4 h. 30 soir.

Le maréchal Le Bœuf est devenu impopulaire dès le lendemain des premières défaites (1). Le 8 août, l'impératrice télégraphie à l'empereur : « Il est urgent, pour satisfaire l'opinion publique, qu'à l'ouverture de la Chambre, on annonce le remplacement du maréchal Le Bœuf. » Et comme Napoléon III résiste, elle s'adresse au maréchal : « Au nom de votre ancien dévouement, donnez votre démission de major général : je vous en supplie. Je sais combien cette détermination va vous coûter ; mais, dans les circonstances actuelles, nous sommes tous obligés aux sacrifices. Croyez qu'il n'en est pas de plus dur que la démarche que je fais auprès de vous (2). » Cruellement affecté, Le Bœuf résigne ses fonctions le 12 août.

« Il n'y a que Bazaine qui inspire confiance », déclare l'impératrice (3). Prôné comme commandant en chef par certains députés de l'opposition (4), le maréchal Bazaine a aussi

(1) « L'opinion est montée à Paris contre le maréchal Le Bœuf et le général Frossard » (L'impératrice à l'empereur, D. T., 7 août, 2 h. 30 soir, *Les derniers télégrammes de l'Empire*, 8).

(2) L'impératrice à l'empereur, D. T., 8 août ; l'impératrice à l'empereur., D. T., 9 août, 1 h. 13 soir (*Les derniers télégrammes de l'Empire*, 8-12).

(3) L'impératrice à l'empereur, D. T., 9 août, 11 heures soir. — V. *suprà*, p. 116.

(4) Séances du Corps législatif du 9 au 13 août ; *Procès Bazaine*, Dépositions de Kératry, 218 et de Jules Favre, 226. —

les suffrages de la plus grande partie de l'armée (1). Les opinions différaient sur son caractère, sur sa moralité; elles étaient à peu près unanimes sur sa valeur militaire, sur ses aptitudes au commandement (2). Malgré son inconcevable inaction dans la journée du 6 août, il semblait, déclare le général Lebrun, « qu'il n'y eût, dans tous les rangs de l'armée, qu'un cri pour proclamer que seul il pouvait la relever des revers qu'elle venait d'essuyer (3) ». En même temps, par un des engouements irréfléchis dont elle est coutumière dans les périodes de crise, l'opinion publique s'enthousiasmait pour ce soldat de for-

D'après le témoignage de M. de Kératry, Mme Bazaine serait venue le trouver, de la part du maréchal, vingt jours environ avant le 4 septembre, et lui aurait déclaré « que la présence de l'empereur compromettait les opérations militaires, que le maréchal n'en acceptait plus la responsabilité, et qu'il désirait se retirer ». A la suite de cette entrevue, MM. de Kératry, Jules Favre et Picard se seraient rendus auprès du ministre de la Guerre qui leur aurait affirmé que Bazaine allait être investi du commandement suprême et que, dans le cas d'un conflit entre l'empereur et le maréchal, il prendrait parti pour celui-ci (*Enquête sur les Actes du Gouvernement de la Défense nationale*, I, 657). Le général de Palikao a nié avoir tenu les propos que lui prête M. de Kératry (*Procès Bazaine*, Déposition de Kératry, 221).

(1) Capitaine Derrécagaix, *loc. cit.*, 146 — « Nous sommes maintenant commandés par Bazaine en qui nous avons toute confiance » (Lettre inédite du commandant Guyot, 6 août).

(2) Le 27 octobre 1866, le futur général de Galliffet écrivait de lui : «... Bazaine, que l'on retrouvera un jour *grand homme de guerre*... » Même appréciation le 2 février 1867 (Germain Bapst, *Le Maréchal Canrobert*, 313).

(3) Général Lebrun, *loc. cit.*, 289.

tune qui avait conquis tous ses grades sur les champs de bataille, et lui attribuait le pouvoir de tout réparer (1).

Incapable, au milieu de ses souffrances physiques et morales, de résister à cette universelle pression, l'empereur fait taire ses antipathies personnelles et, par décret du 12 août, nomme Bazaine au commandement en chef de l'armée du Rhin. Le même jour, vers 4 heures de l'après-midi, le maréchal reçoit sa lettre de service et se rend aussitôt à Metz. En présence du maréchal Canrobert, Bazaine fait observer au souverain qu'il est moins ancien en grade que Canrobert et Mac-Mahon, moins apte qu'eux à diriger les opérations, et il manifeste le désir de ne pas assumer une si lourde charge. Canrobert objecte que l'opinion publique et les vœux de l'armée appellent Bazaine à ces fonctions, puis il se retire, le laissant seul avec le souverain. L'empereur aurait alors déclaré : « L'opinion publique, unie à celle de l'armée, vous désigne à mon choix. Mac-Mahon a été malheureux à Frœschwiller, et Canrobert vient d'avoir son prestige égratigné au camp de Châ-

(1) *Procès Bazaine,* Interrogatoire du maréchal, 159, et Réquisitoire du général Pourcet, 479; général MONTAUDON, *loc. cit.*, II, 87; DE MAZADE, *La Guerre de France,* I, 135; Jules CLARETIE, *Histoire de la Révolution* de 1870-1871, 156, 182; Germain BAPST, *loc. cit.*, 322 (témoignage du maréchal Canrobert).

lons (1). Il n'y a donc plus que vous d'intact, et c'est un ordre que je vous donne (2). »

Mal résigné à cet effacement involontaire que les circonstances lui imposent, Napoléon III semble avoir eu le désir de continuer à diriger la défense générale du pays, se réservant une situation analogue à celle qu'a prise le roi de Prusse, et se prévalant d'un article de la Constitution qui lui confère le commandement suprême de l'armée (3). Mais, sur les vives instances des députés de l'opposition, le ministre de la Guerre déclare, le 13 août, au Corps législatif qu'aucune autorité ne viendrait contre-balancer celle du maréchal Bazaine (4). Contraint de renoncer à son projet, l'empereur prend le parti de retourner à Paris, mais seulement après que l'armée aurait quitté Metz. Jusqu'au jour de son départ, il s'efforcera d'ailleurs « de conserver sur les hommes et les choses une influence directe, derrière laquelle se

(1) Les mobiles de la Seine avaient grossièrement insulté le maréchal Canrobert au camp de Châlons.

(2) Maréchal Bazaine, *Épisodes*, 49. — D'après le comte de la Chapelle, il y aurait eu, à Metz, réunion d'une sorte de conseil de guerre, composé des maréchaux et des commandants de corps d'armée, et présidé par l'empereur, dans le but de décider du choix du nouveau généralissime (*le Livre de l'Empereur*, 48). Une note marginale, de la main de l'empereur, contredit cette assertion : « L'empereur se décida, sans en parler à personne. Il n'y a donc pas eu de conseil de guerre. » — Lebrun n'en fait aucune mention (*loc. cit.*, 288).

(3) Comte de la Chapelle, *loc. cit.*, 100.

(4) *Journal officiel* du 14 août.

retrouvait la volonté de commander encore (1) ».

La prépondérance du souverain et sa propension inavouée à s'immiscer dans la conduite des opérations enlèvent au maréchal Bazaine la liberté d'action qui lui eût été si nécessaire dans des circonstances aussi graves. Aussi est-il permis de penser, avec le général de Rivière, que Bazaine « dut n'avoir plus qu'un désir, celui de se soustraire à une position embarrassante, à une tutelle périlleuse (2) ».

*
* *

Le maréchal Bazaine méritait-il la confiance que l'armée, le Corps législatif et l'opinion publique lui accordaient?

Né en 1811, engagé volontaire au 37e de ligne en 1831, puis sergent-fourrier à la légion étrangère, sous-lieutenant en 1833, Bazaine passe en 1835, lors du grand mouvement carliste en Espagne, au service de la reine Isabelle. Rentré en France en 1837, capitaine en 1839, il sert en Algérie jusqu'en 1854 et conquiert rapidement

(1) Colonel D'ANDLAU, *loc. cit.*, 54. — Le maréchal caractérisa cette attitude « en répondant à un officier qui venait, le 14 août, lui dire que l'empereur désirait voir hâter le passage des troupes sur la rive gauche de la Moselle : « Ah! oui, hier, c'était un ordre, aujourd'hui c'est un désir; je connais cela, c'est la même pensée sous des mots différents » (*Ibid.*).

(2) *Procès Bazaine*, Rapport du général de Rivière, 13.

tous ses grades y compris celui de général de brigade. Divisionnaire en Crimée, il se distingue à Melegnano en 1859, part pour le Mexique en 1862, à la tête de la 1re division du corps expéditionnaire, et succède l'année suivante au général Forey dans le commandement en chef. Maréchal de France le 5 septembre 1864, il revient du Mexique en 1867 et commande successivement le 3e corps d'armée à Nancy, puis la Garde impériale en 1869.

Ce n'est pas sans de très grandes qualités qu'il a pu arriver à cinquante-trois ans au sommet de la hiérarchie militaire : énergie, intelligence, finesse d'esprit, mémoire prodigieuse, sang-froid exceptionnel au feu, bravoure indéniable, il posséda tout cela. Mais l'âge et, plus encore peut-être, un second mariage très disproportionné ont fait baisser rapidement sa valeur physique et intellectuelle. En 1870, il est d'extérieur lourd, d'apparence vulgaire, de physionomie flegmatique et empreinte, sous un masque de bonhomie, d'une sorte d'indifférence légèrement gouailleuse (1). Comme la plupart des généraux français de cette époque, il est fort habile dans la conduite des

(1) Général Trochu, *Œuvres posthumes*, II, 389; général Montaudon, *loc. cit.*, II, 87; Jules Claretie, *loc. cit.*, 184; général de Waldner-Freundstein, *Les grandes batailles de Metz* (*Spectateur militaire*, décembre 1887, 14); lieutenant-colonel Patry, *la Guerre telle qu'elle est*, 135; Émile Ollivier, *l'Empire libéral*, IX, 129; Germain Bapst, *loc. cit.*, 285, 307, 324.

petites colonnes de l'Algérie ou du Mexique, mais absolument étranger aux méthodes et aux grandes opérations de la guerre en Europe. Comme eux, il attribue au terrain une valeur propre, aux positions des vertus intrinsèques, aux places fortes un rôle erroné, à la défensive la supériorité sur l'offensive. Il est manifestement incapable de diriger une armée : les faits, les instructions et les rapports qu'il a rédigés, sa correspondance avec ses subordonnés, ses dépositions au procès de Trianon, les ouvrages qu'il a publiés, tout le démontre surabondamment. Jamais, peut-être, tâche plus lourde n'incomba à plus médiocre général.

Indécis, apathique, ne sachant ni vouloir fermement ni donner un ordre net, cherchant à décliner les responsabilités en les rejetant sur ses subordonnés, en même temps égoïste et jaloux de son autorité, absorbant sa pensée dans d'infimes détails, se complaisant dans l'intrigue, Bazaine a encore moins de valeur morale que de savoir professionnel (1). « Ses actes auxquels il

(1) *Enquête...*, Déposition du maréchal Canrobert, IV, 286; général Jarras, *loc. cit.*, 132; général Deligny, *1870, Armée de Metz*, 5, 24; général Montaudon, *loc. cit.*, II, 39, 87; W., *loc. cit.*, 14; général du Barail, III, 169. — Déjà, au Mexique le maréchal Bazaine a été l'objet de rapports très défavorables adressés par le général de Castelnau à l'empereur (Germain Bapst, *loc. cit.*, 311-312). Le général F. Douay, dans une correspondance retrouvée aux Tuileries, trace également du maréchal un portrait peu flatteur. Mais, d'après le lieutenant-colonel Loizil-

n'aura pas réfléchi, dont il ne songera pas un moment à prévoir les conséquences, seront déterminés sur le moment, par l'occasion, le hasard. Souvent ils étonneront à cause de leur bêtise, qu'on se refusera à admettre : on voudra y voir le résultat de profondes et machiavéliques combinaisons. A cause des négociations vagues qu'il entamera avec l'ennemi, comme au Mexique, on supposera, de sa part, des conspirations ténébreuses, les calculs les plus astucieux; on le jugera un traître payé une somme énorme, quand l'on sera simplement en présence d'un vieillard hébété, incapable, pliant sous le fardeau, sans moral et sans sentiment du devoir, là où une honnête sentinelle, exécutant strictement la consigne, eût peut-être suffi et eût au moins sauvé l'honneur (1). »

Tel est l'homme à qui l'empereur vient de confier, dans des circonstances si critiques, le commandement suprême des armées et les destinées de la France.

Les conséquences de la nomination de Bazaine sont encore aggravées par le choix du nouveau chef d'état-major général. Sans consulter le commandant en chef, bien qu'il convînt de le faire, le souverain désigne, pour remplir la fonction,

lon, Douay et Bazaine étaient en très mauvais termes (*Lettres sur l'expédition du Mexique*, 285, 332, 336).

(1) Germain Bapst, *loc. cit.*, 226.

le général Jarras, deuxième aide-major général, instruit, travailleur réfléchi, froid, d'une inflexible droiture et d'une extrême rigueur dans le service (1). Dès qu'il en est informé le 12, dans l'après-midi, Jarras proteste. Il craint « de n'avoir pas, auprès du commandant en chef, la situation dont un chef d'état-major général ne saurait se passer ». Il se demande si Bazaine ne verrait pas en lui « un critique incommode, ou bien un homme auquel le public aveugle pourrait attribuer le mérite de certaines mesures qu'il supposerait avoir été prises sur son initiative ». Il considère enfin qu'il ne pourrait fournir au maréchal « un grand nombre de renseignements importants » attendu que la plupart n'avaient pas été communiqués antérieurement aux bureaux de l'état-major général (2).

Toutefois, sur les instances de l'empereur et du général Lebrun, Jarras accepte et écrit aussi-

(1) Colonel Fix, *Souvenirs d'un officier d'état-major*, 2. — Le maréchal Bazaine (*Épisodes*, 48) a déclaré qu'il eût désiré le général Manèque, qui avait été sous ses ordres au Mexique. Dans ses Souvenirs inédits, le général de Cissey affirme que Bazaine eût voulu l'avoir comme chef d'état-major. D'après G. Bapst, le général de Cissey, pressenti à cet égard, aurait refusé (*loc. cit.*, 329-330). — Le général Lebrun, premier aide major général, avait demandé à l'empereur de le suivre et d'avoir un commandement dans les corps d'armée formés à Châlons (*Procès Bazaine*, Déposition Le Bœuf, 207; général Lebrun, *loc. cit.*, 288).

(2) *Procès Bazaine*, Déposition du général Jarras, 212; général Jarras, *Souvenirs*, 78-79.

tôt au maréchal Bazaine pour se mettre à sa disposition en s'excusant de ne pouvoir se rendre auprès de lui, à Borny, en raison des affaires urgentes qui le retiennent à Metz. Jarras lui demande en même temps quel sera l'emplacement de son quartier général et fait ressortir l'opportunité, pour le commandant en chef, de venir s'installer à Metz afin de se rapprocher de ses chefs de service et de pouvoir plus rapidement expédier ses ordres (1).

La réponse ne parvient à Jarras que dans la matinée du 13. Par une singularité peut-être sans exemple dans les guerres modernes, le maréchal Bazaine a décidé qu'il restera provisoirement à Borny, tandis que l'état-major général demeurera à Metz. Toutefois, il ajoute que son intention est de se rendre auprès de l'empereur vers le milieu de la journée, et qu'il en profitera pour donner des ordres au chef d'état-major. Bazaine vient en effet à Metz, a une entrevue avec l'empereur et, sans s'inquiéter même de Jarras, se dispose à monter en voiture pour regagner Borny. Ce n'est que fortuitement que celui-ci apprend la présence de son chef. Il accourt, mais « après quelques mots sans importance », le maréchal met fin à l'entretien en déclarant

(1) Le général Jarras au maréchal Bazaine, Metz, 12 août.

qu'il n'a « pas d'ordres à... donner (1) ».

Ainsi, dès le premier jour, les pressentiments de Jarras se réalisent. A l'heure où le salut dépend en grande partie d'une entente parfaite entre ces deux collaborateurs, ils s'éloignent l'un de l'autre, défiants, presque hostiles. Telles furent leurs relations jusqu'à la fin de la campagne. Bazaine tint Jarras systématiquement à l'écart (2) et en fit « un instrument passif (3) ». Il ne lui communiqua ses projets qu'au moment où il donnait ses ordres d'exécution, de sorte que Jarras n'eut jamais le temps de les étudier et de proposer les mesures de détail nécessaires.

La transmission du service se fit d'ailleurs avec une blâmable légèreté : le major général se retira purement et simplement du quartier impérial en attendant qu'on pût lui confier le commandement d'un corps d'armée; Lebrun fut attaché à la personne de l'empereur. Jarras se dispensa de demander à l'un et à l'autre les indications nécessaires (4). Telles furent les circonstances déplorables qui présidèrent à la remise si délicate du commandement. Des incertitudes,

(1) Général Jarras, *loc. cit.*, 81.

(2) *Procès Bazaine*, Déposition du général Jarras, 213.

(3) Général Lebrun, *loc. cit.*, 289

(4) Sur les négligences dans la transmission du commandement, voir *Procès Bazaine :* Dépositions du maréchal Le Bœuf, 205-299; du général Lebrun, 208, 399; du général Jarras, 212-399.

des erreurs, des fautes étaient inévitables, e
d'autant plus graves que l'on était à la veill
d'événements décisifs. Celles qui se produisiren
dépassèrent encore tout ce que l'adversaire pou
vait espérer.

CHAPITRE V

Renseignements parvenus au grand quartier général français. — — Projets d'opérations examinés. — L'empereur revient au parti de battre en retraite sur Châlons. — L'armée française le 12 août. — La brigade Margueritte à Pont-à-Mousson. — Concentration des Ire et IIe armées. — Activité de la cavalerie allemande. — Décision prise par Frédéric-Charles. — La 19e division à Delme.

Pendant la transmission même du commandement, s'agitent au grand quartier impérial divers projets relatifs aux opérations. Sur l'ennemi on a, malgré l'inaction de notre cavalerie, des renseignements dont certains sont dignes de foi. Ils sont dus à l'espionnage ou à la bonne volonté de correspondants occasionnels. D'après le bulletin du 11 août, les forces allemandes seraient groupées en trois masses. A droite, le général Vogel von Falkenstein, venu des côtes du nord de l'Allemagne, aurait commencé, le jour même, avec une avant-garde de 15 000 hommes, son mouvement de Cologne sur Trêves. Il serait à la tête de trois corps d'armée, et marcherait, le long de la frontière luxembourgeoise, sur

Thionville et Longwy. Ces informations sont absolument fantaisistes, mais elles n'en exerceront pas moins une influence indéniable sur les décisions du commandement français. Au centre, on signale les VIIe et VIIIe corps prussiens sous les ordres de Steinmetz, et l'armée du prince Frédéric-Charles « très probablement composée de six corps, dont la Garde » ; cette armée semble « vouloir éviter Metz en se dirigeant sur Château-Salins, puis sur Pont-à-Mousson et Nancy ». L'effectif de cette masse centrale s'élèverait à plus de 200 000 hommes. A gauche, s'avance, à travers les Vosges, l'armée du prince royal dont on évalue la force à 150 000 hommes. La marche en avant générale commencerait le 12 août (1).

Le 12, le capitaine d'état-major Vosseur mande de Nancy que des coureurs ont paru la veille à Morhange, à Château-Salins, à Vic, et même à Dieulouard et à Frouard. Le même jour, Nancy est occupé par la cavalerie ennemie. D'après le capitaine Vosseur, il est vraisemblable que l'armée du prince royal a opéré sa jonction avec l'armée du centre « en arrière du réseau de cavalerie qui nous a été opposé » ; l'ensemble de ces masses s'étendrait « sur un cercle de Thionville à Nomeny », les ailes appuyées à la Mo-

(1) Bulletin de renseignements du grand quartier général pour la journée du 11 août.

selle (1). Sur le front de l'armée, les renseignements sont à peu près négatifs : « aucun corps un peu considérable n'a été signalé (2) ». L'absence de nouvelles positives dans ce secteur est telle que le major général et Bazaine s'accordent le 11 à demander à la cavalerie de rompre avec son inertie et d'exécuter quelques reconnaissances (3).

Un fait à peu près certain se dégage de toutes les informations : la supériorité numérique des armées allemandes. Aux 450 000 hommes que leur attribue le bulletin du 11 août, nous ne pouvons opposer immédiatement que 170 000 combattants environ (4). Par l'adjonction des 5e et 7e corps, on peut en réunir 212 000 dans quelques jours. Une bataille livrée par l'armée française contre des forces doubles des siennes, exaltées par leurs premiers succès et pourvues d'une artillerie supérieure, se présentait donc *à priori* dans des conditions peu favorables. Pour obtenir l'égalité numérique, il eût fallu verser dans les cadres excellents de l'armée une partie des hommes accumulés dans les dépôts et organiser d'autres corps d'armée, soit par dédoublement de ceux

(1) Renseignements envoyés par le capitaine Vosseur, 12 août.

(2) Bulletin de renseignements du 3e corps, 12 août.

(3) Le major général au général du Barail, 11 août; au général de Forton, 11 août; le maréchal Bazaine au général Frossard, 11 août.

(4) Situation d'effectif du 11 août.

qui comptaient quatre divisions, soit par des créa
tions nouvelles. Mais comment procéder à ce
opérations délicates en présence de l'ennemi q
pouvait prendre l'offensive dans un délai ass
court? Il serait nécessaire à cet effet de rétr
grader vers la Loire moyenne en abandonna
une étendue considérable de notre territoire et e
exposant la capitale sinon à une attaque bru
quée, du moins à des insultes. Une telle solutio
est inacceptable : au point de vue politique,
contre-coup eût été vraisemblablement désa
treux; au point de vue militaire, l'effet moral e
été déplorable, et il fallait de plus compter av
les nombreux combats d'arrière-garde auxque
on serait exposé.

Afin d'atténuer la disproportion numériqu
le grand quartier général français reprend le pr
jet de livrer bataille à l'est de Metz en s'appuya
sur les ouvrages de la place. Mais ne serait-
pas alors réduit, en cas d'échec, à se réfugi
dans le camp retranché, et l'armée ne restera
elle pas « comme attachée aux flancs de la fort
resse (1) » ? Le général Trochu avait appelé l'a
tention sur ce danger : « Je crois qu'il faut q
l'armée de secours de Paris soit l'armée qui e
réunie devant Metz, écrivait-il le 10 août. Si vo
tenez trop longtemps ferme devant Metz, il e

(1) Général Lebrun, *loc. cit.*, 293.

sera de cette armée, qui est le dernier espoir de la France, comme il en a été du 1er corps qui a péri après de si magnifiques preuves. Je crois qu'il faut que cette armée... étudie soigneusement et prépare la ligne d'une retraite échelonnée sur Paris, les têtes de colonne livrant bataille sans s'engager à fond, et arrivant à Paris avec des effectifs qui devront suffire pour remplir l'objet de premier ordre que j'ai indiqué : nous ferons ici le reste (1). »

Une autre solution séduit davantage l'empereur : concentrer toutes les forces, y compris les 1er et 5e corps, « sur le plateau de Haye qui s'étend entre Dieulouard et Toul, sur la rive gauche de la Moselle, et qui commande admirablement la partie de ce cours d'eau devant elle (2) ». Ainsi, on arrêtera de front la IIIe armée allemande et on se flatte de menacer le flanc gauche des Ire et IIe armées. Mais, le 12 août, l'empereur apprend que les 1er et 5e corps n'ont pas cru pouvoir se diriger sur Nancy, dans la crainte d'y être devancés, et que le général de Failly, comme le maréchal de Mac-Mahon, a incliné sa marche vers Bayon et Charmes. Néanmoins, cette solution continue d'avoir de

(1) Le général Trochu au général de Waubert de Genlis, aide de camp de l'empereur, 10 août (*l'Empire et la Défense de Paris devant le jury de la Seine*, 245).
(2) Général Lebrun, *loc. cit.*, 293.

nombreux partisans au grand quartier général ; parmi eux, les généraux Lebrun et Changarnier pensent qu'il est préférable de perdre une nouvelle bataille sur la rive gauche de la Moselle, plutôt que d'abandonner à l'ennemi sans combat la Lorraine tout entière et presque toute la Champagne (1). D'autres vont même jusqu'à préconiser l'offensive vers le sud-est (2) ; peut-être aurions-nous pu en effet obtenir quelques avantages sur les têtes de colonnes de l'adversaire pendant les mouvements délicats qu'il est obligé d'effectuer pour contourner Metz et franchir la Moselle. Quoi qu'il en soit, le 12 août, après de longues incertitudes (3), l'empereur revient au premier parti qu'il a envisagé, celui de la retraite sur le camp de Châlons, sauf à laisser une division qui constituera la garnison de Metz. Toutefois, aucune décision ferme n'est prise à ce sujet. A la suite d'un entretien avec le maréchal Bazaine, l'empereur lui écrit dans la soirée : « Plus je pense à la position qu'occupe l'armée, et plus je la trouve critique ; car, si une partie était enfoncée et qu'on se retirât en désordre, les forts n'empê

(1) Général LEBRUN, *loc. cit.*, 296.

(2) *Procès Bazaine*, Déposition du maréchal Le Bœuf, 207 ; général LEWAL, *le Plan de combat* (*Journal des Sciences militaires*, juillet 1901, 22).

(3) Dans la matinée l'empereur semble encore décidé à demeurer sous Metz (Le général de Failly au major général, D. T. midi 25, réponse à un télégramme de la matinée).

cheraient pas la plus épouvantable confusion. Voyez ce qu'il y a à faire et, si nous ne sommes pas attaqués demain, prenez une résolution (1). »

Ainsi, malgré son désir inavoué de conserver en fait le commandement suprême, l'empereur n'ose pas ordonner la retraite dont il comprend pourtant la nécessité urgente.



Les troupes françaises restent à peu près immobiles le 12 août. La présence de l'ennemi ayant été constatée à Ars-Laquenexy, Frossard, afin de parer à une attaque éventuelle, établit la division Vergé sur les hauteurs entre La Basse-Bévoye et la Seille, à droite de la division Bataille; la brigade Lapasset se porte de Grigy au château de Mercy afin de couvrir l'aile gauche (2). Au 3e corps, placé sous les ordres du général Decaen (3), la division Aymard occupe le terrain entre la ferme Bellecroix et Vantoux (4). Les divisions de cavalerie ne sortent guère de leur torpeur, malgré les instructions du major général

(1) L'empereur au maréchal Bazaine, lettre autographe, Metz, 12 août. — Le général Lebrun déclare au contraire que le projet de retraite sur Châlons aurait été définitivement arrêté le 12 août (*loc. cit.*, 298; *Procès Bazaine*, 208).

(2) Journal de marche du 3e corps.

(3) Remplacé à la 4e division par le général Aymard.

(4) Journal de marche du 3e corps.

en date du 11 août (1). Les résultats de leurs reconnaissances sont insignifiants à l'exception d'un brillant fait d'armes du 1er chasseurs d'Afrique. Dans la nuit du 11 au 12, des cavaliers prussiens ont coupé le télégraphe à Dieulouard. Le 12, le major général donne l'ordre à la brigade Margueritte, de la division du Barail, de se porter aussitôt que possible sur ce point, sans d'ailleurs spécifier le but de l'opération (2). Parti de Metz à 1 h. 45 l'après-midi, Margueritte, suivant la rive gauche de la Moselle, prend les devants à vive allure avec le 1er chasseurs d'Afrique. En route, il apprend qu'un parti de cavalerie ennemie, fort d'une quarantaine d'hommes, est entré à Pont-à-Mousson vers midi. Arrivé en vue de cette ville à 4 heures, Margueritte jette une fraction vers la gare où des dragons prussiens sont occupés à détruire la voie et, avec deux escadrons, il traverse la ville au galop, se dirigeant vers une auberge où des hussards ennemis se sont enfermés. Quelques chasseurs d'Afrique, mettant pied à terre, engagent un combat assez vif avec eux et les tuent ou les font prisonniers. Le succès n'a pas été moindre à la station d'où une poignée de dragons à peine a pu s'échapper en franchissant la Moselle à la nage. La voie ferrée et les communications télé-

(1) Voir *suprà*, p. 187.
(2) Le major général au général du Barail, Metz, 12 août.

graphiques sont promptement rétablies, et les trains qui transportent la 4e division du 6e corps peuvent continuer leur marche sur Metz. La brigade Margueritte rentra à son camp du Ban Saint-Martin dans la nuit (1).

Dans cette même journée du 12, les Ire et IIe armées allemandes se sont concentrées en vue d'une bataille sur la Nied française (2). Après l'étape, cinq corps occupent le front Boulay-Morhange, sur une étendue de trente kilomètres; quatre autres sont en deuxième ligne de Niederwisse à Munster (3). La cavalerie s'est enfin décidée à prendre du champ : elle forme, en avant des colonnes, un épais rideau jusqu'à l'ouest de la Nied allemande, vers Raville, Chanville, Remilly, Bacourt, Oron et, grâce à notre négligence, fournit des renseignements importants. A l'extrême droite, des reconnaissances trouvent des retranchements abandonnés à Sainte-Barbe, se heurtent au sud-ouest à un bataillon et constatent la présence d'un camp de toutes armes à Servigny. Au centre, un parti pénètre jusqu'à Bellecroix, à six cents mètres du bivouac d'une divi-

(1) Le général Margueritte au maréchal Bazaine, Pont-à-Mousson, 12 août. — L'ennemi a perdu 8 tués, 3 blessés, 25 prisonniers dont 2 officiers. L'affaire nous a coûté 2 tués, « deux ou trois blessés » (*Ibid.*). — Cf. *Historique du 19e dragons*, 107-108; général von Pelet-Narbonne, *loc. cit.*, 154-160.

(2) Voir *suprà*, p. 167.

(3) *Historique du grand État-major prussien*, IV, 420.

sion, derrière lequel on en aperçoit d'autre paraissant s'étendre jusque sous les murs d Metz (1). Des fractions de la 6e division de cava-lerie recueillent des informations « abondante et exactes » : il y a entre Ars-Laquenexy et Van-toux des forces évaluées à plus d'un corps d'ar-mée (2). Enfin, à gauche, trois escadrons de l 5e division de cavalerie vont de Luppy, par Fleur et Magny-sur-Seille, jusqu'à moins de quatr kilomètres de Metz et découvrent au sud et à l'es de la place « des camps considérables (3) ». Pa contre, la cavalerie allemande échoue dans plu sieurs tentatives pour détruire la voie ferrée d Frouard à Metz, où circulent les trains amenan du camp de Châlons les derniers éléments d 6e corps.

Le prince Frédéric-Charles reçoit vers onz heures du matin, à Gros-Tenquin, les premier renseignements de la cavalerie faisant connaitr que les Français ont abandonné la ligne de l Nied, mais qu'ils se trouvent encore, en masse considérables, à l'est de Metz (4). Il apprend e outre que la région au sud de la place est com plètement dégarnie de troupes et que les point

(1) *Historique du grand État-major prussien*, IV, 425. — Ca dinal von Widdern, *Verwendung und Führung der Kavalleri* II, 282-293, et III, 201-205.

(2) Général von Pelet-Narbonne, *loc. cit.*, 145.

(3) *Historique du grand État-major prussien*, IV, 427.

(4) Von der Goltz, *Die Operationen der II. Armee*, 41.

de passage de la Moselle ne sont même pas gardés (1). Très judicieusement, Frédéric-Charles estime nécessaire de pousser le plus tôt possible de grandes masses de cavalerie sur les plateaux entre Moselle et Meuse, de façon à savoir si l'armée française se replie sur Verdun. La *19ᵉ* division d'infanterie, qui doit leur servir de soutien à Pont-à-Mousson, atteint Delme dans la nuit du 12 au 13 (2).

Les rapports des commandants des Iʳᵉ et IIᵉ armées, reçus à Saint-Avold dans l'après-midi du 12 août, amènent Moltke à penser que le gros de l'armée française se replie par Metz au delà de la Moselle. C'est sur cette donnée inexacte qu'il expédie des ordres à 4 heures et demie (3). La Iʳᵉ armée devra se porter, le lendemain 13, vers la Nied française — le gros sur la ligne Les Étangs-Pange — et couvrir la gare de Courcelles; la cavalerie reconnaitra vers Metz et franchira la Moselle en aval. Ainsi, la Iʳᵉ armée proté-

(1) *Historique du grand État-major prussien*, IV, 429.

(2) Von der Goltz, *loc. cit.*, 41.

(3) Les trois ordres de Moltke en date du 9, 11 et 12 août suggèrent une observation d'ensemble. Tous trois ont pour origine et pour fondement les renseignements fournis par la cavalerie, mais chaque fois il s'écoule près de trois journées entre la constatation des faits et leurs conséquences stratégiques. Bien des événements pouvaient se produire dans cet intervalle et certains sont en effet survenus, modifiant complètement la situation de l'adversaire qui servait de point de départ à l'ordre. Comme l'a dit le capitaine Gilbert, « l'offensive en stratégie ne doit pas se trainer à la remorque des informations » (*loc. cit.*, 177).

gera le flanc droit de la IIe. Celle-ci a pour mission de s'avancer jusqu'à la ligne Buchy-Château-Salins, en poussant ses avant-postes sur la Seille et de s'emparer, si possible, des passages de Pont-à-Mousson, Dieulouard, Marbache, etc. Sa cavalerie devra envoyer des reconnaissances au delà de la Moselle. La IIIe armée continuera sa marche vers la ligne Nancy-Lunéville (1).

Le grand quartier général allemand était persuadé, selon l'historique officiel, « que l'intérêt des Français leur commandait d'effectuer le plus tôt possible la jonction de l'armée du Rhin avec les forces en arrière... Depuis le général en chef jusqu'au commandant d'avant-garde, tous tendaient donc invariablement et toujours au même but, mettre obstacle à ce dessein supposé (2) ».

Les faits sont loin de répondre à une telle assertion. Avec cette appréciation de la situation et ce projet, on aurait dû diriger à marches forcées, sur la rive gauche de la Moselle, les corps de la IIe armée les plus à proximité de la rivière en chargeant la Ire armée de couvrir leur passage, par une position prise au sud-est de Metz. Or rien dans l'ordre du 12 n'indique, de la part de Moltke, l'idée de rejoindre les Français sur la rive

(1) *Correspondance militaire du maréchal de Moltke*, n° 149.
(2) *Historique du grand État-major prussien*, VI, 878, 879.

gauche et de les arrêter dans leur retraite supposée vers la Meuse.

Le grand quartier général allemand commandait-il à la situation, ainsi que le déclare également l'historique officiel (1)? Il semble attendre au contraire qu'elle se dessine. Loin de chercher à imposer sa volonté, il paraît vouloir modeler ses décisions sur les actes de l'ennemi. L'initiative et la solidarité remarquables des chefs subordonnés, mais surtout l'inertie et l'incapacité de l'adversaire lui permettront seules de tirer un parti avantageux des événements qui se produiront sous Metz, comme à Frœschwiller et à Forbach, contre son attente et parfois contre ses intentions.

(1) *Historique du grand État-major prussien*, VI, 878.

CHAPITRE VI

LA JOURNÉE DU 13 AOUT

Renseignements reçus au grand quartier général français. — Correspondance entre Bazaine et l'empereur. — La retraite ajournée. — Projet d'offensive bientôt abandonné. — Le passage de la Moselle définitivement résolu. — Les ponts de Metz. — Idées erronées du général Coffinières. — Marche des Allemands. — Instructions de Moltke pour le 14. — Le plan du grand quartier général allemand. — Ses faiblesses. — Les Français libres de leurs mouvements.

Des renseignements recueillis le 13 août, le grand quartier général de l'armée du Rhin conclut que les têtes de colonnes ennemies ne tarderont pas à atteindre Nancy et Pont-à-Mousson. Il n'attache qu'une importance secondaire à ce qu'il appelle la « démonstration » du général Steinmetz par les routes de Sarrelouis et de Sarrebruck. Il apprécie assez exactement la situation d'ensemble de la IIe armée, mais se représente la IIIe armée plus avancée vers l'ouest qu'elle ne l'est en réalité. D'après certaines informations, le général Vogel von Falkenstein pénétrerait en France, par Thionville et Longwy,

avec 150 000 hommes, « mais le mouvement n'a été aperçu par personne (1) ».

Le maréchal Bazaine passe en partie la matinée du 13 à visiter les camps et à s'occuper de vains détails comme la rectification de l'alignement des bivouacs et le choix de l'emplacement de certaines batteries (2). Vers midi, il se rend à Metz, à la préfecture et, dans une nouvelle entrevue avec l'empereur, la retraite est cette fois définivement résolue. Au cours de l'après-midi, le souverain écrit en effet à Bazaine : « Les Prussiens sont à Pont-à-Mousson ; 300 sont à Corny. D'un autre côté, on dit que le prince Frédéric-Charles fait un mouvement tournant vers Thionville. Il n'y a pas un moment à perdre pour faire le mouvement arrêté. »

Bazaine répond : « J'ai reçu l'ordre de Votre Majesté de hâter le mouvement de passage sur la Moselle ; mais M. le général Coffinières, qui est en ce moment avec moi, m'affirme que, malgré toute la diligence possible, les ponts seront à peine prêts demain matin. D'un autre côté, l'intendant déclare ne pouvoir faire les distributions immédiatement. Je n'en donne pas moins des ordres pour que l'on reconnaisse les abords et les débouchés des ponts et pour que l'on se

(1) Bulletin de renseignements du grand quartier général, 12 août.

(2) Le maréchal Bazaine au général Decaen, Borny, 13 août.

tienne prêt à commencer le mouvement demain matin (1). » Ainsi le maréchal ne semble pas avoir songé à utiliser les trois ponts fixes existant à Metz pour le passage immédiat des impedimenta de l'armée. Sa lettre suffit d'ailleurs à changer les idées de l'empereur, qui lui écrit à 8 heures et demie du soir : « ... Dans ces circonstances, c'est à vous de voir si le passage en arrière est possible (2). »

Il n'en faut pas davantage, pour décider le maréchal à ajourner la retraite. L'empereur en est avisé à 9 heures : « L'ennemi paraissant se rapprocher de nous et vouloir surveiller nos mouvements de telle façon que le passage à effectuer sur la rive gauche pourrait entraîner un combat défavorable pour nous, il est préférable, soit de l'attendre dans nos lignes, soit d'aller à lui par un mouvement général d'offensive. Je vais tâcher d'avoir des renseignements sur les positions qu'il occupe et sur l'étendue de son front. J'ordonnerai alors les mouvements que l'on devra exécuter, et j'en rendrai compte immédiatement à Votre Majesté (3). » Les troupes reçoivent l'ordre de se tenir prêtes le lendemain matin, à 4 heures et demie (4).

(1) *Enquête*... Déposition du maréchal Bazaine, IV, 184.
(2) *Metz*, I, 26.
(3) *Enquête*... Déposition du maréchal Bazaine, IV, 184.
(4) Le maréchal Bazaine aux commandants de corps d'armée, 13 août (sans indication d'heure).

Bazaine a exposé après la guerre son projet d'offensive : il espérait « surprendre l'ennemi en flagrant délit de mouvement de flanc et pouvoir le rejeter au delà des Nied (1) ». Il comptait ensuite se porter vers Toul, rejoindre les corps d'Alsace et occuper « la très forte position du plateau de Haye (2) », à laquelle, suivant les idées erronées de l'époque, il attribuait une valeur propre. C'était comprendre la guerre comme les plus médiocres généraux du dix-huitième siècle, c'était aussi témoigner de l'ignorance absolue des méthodes de Napoléon, reprises par nos adversaires.

Le maréchal ne va pas tarder d'ailleurs à renoncer à son projet. Dans la soirée, l'empereur reçoit de l'impératrice un télégramme qui parle assez vaguement d'un mouvement du prince Frédéric-Charles au nord de Thionville et de là sur Verdun. L'ennemi chercherait à nous devancer sur la Meuse en contournant Metz au nord et au sud (3). Le souverain adresse alors à Bazaine des recommandations pressantes pour la retraite : « La dépêche que je vous envoie, de l'impératrice, montre bien l'importance que l'ennemi attache à ce que nous ne passions pas sur la rive gauche. Il faut donc tout faire pour cela; et si

(1) Maréchal Bazaine, *Épisodes,* 62.
(2) *Ibid.*
(3) L'impératrice à l'empereur, D. T., 13 août, 7 h. 45 soir.

vous croyez devoir faire un mouvement offensif, qu'il ne nous entraîne pas de manière à ne pas pouvoir opérer notre passage. Quant aux distributions, on pourra les faire sur la rive gauche, en restant liés avec le chemin de fer (1). »

Dès le 8 août, le général Coffinières, commandant le génie de l'armée, a reçu de l'empereur l'ordre verbal de construire sur la Moselle et sur la Seille le plus grand nombre possible de ponts, mais sans qu'on lui spécifie les débouchés à assurer (2). Le général Coffinières, laissé libre, semble avoir conçu de singulière façon le mouvement d'une armée aussi importante, exécuté d'une rive à l'autre de la Moselle. Il choisit les points de passage dans un rayon très restreint autour de la place comme s'il s'était agi « d'assurer le service de la défense dans le cas d'un investissement étroit (3) ». Il fait appel au concours des ingénieurs et du personnel des ponts et chaussées, du service de la navigation et de la compagnie des chemins de fer de l'Est. Deux groupes de ponts, l'un en amont, l'autre en aval de Metz, permettant le passage simultané de six colonnes, furent entrepris dès le 9 août sur la Seille et sur les bras

(1) L'empereur au maréchal Bazaine, Metz, 13 août, 11 heures soir (autographe).

(2) *Procès Bazaine*, 217. — L'ordre avait été renouvelé le 12 par l'intermédiaire du général Jarras (Le général Jarras au général Coffinières, 12 août, sans heure).

(3) *Metz*, I, 33.

de la Moselle. Mais, par suite d'une crue subite et de défectuosités de construction, un certain nombre de ponts devinrent inutilisables. Dans la soirée du 13 août, on ne dispose même plus sur la Moselle que des ponts fixes de Metz, du viaduc du chemin de fer et d'un pont d'équipage jeté sur le grand bras d'aval, c'est-à-dire de quatre passages dont on ne profita pas d'ailleurs (1). Grâce à un travail opiniâtre, qui dure toute la nuit, on parvient à rétablir deux ponts de chevalets sur le grand bras d'amont et à en consolider un autre, de sorte que le 14, vers midi, l'armée dispose de sept séries de ponts militaires ou fixes sur la Moselle (2). Malheureusement, les sept colonnes que l'on pouvait constituer seraient venues déboucher sur un front de quatre kilomètres à peine, front bien réduit pour 170 000 hommes, et il eût fallu des prescriptions absolument précises et les mesures les plus minutieuses pour éviter le désordre et la confusion. Le choix des emplacements trahit manifestement chez le général Coffinières une inexpérience complète des mouvements d'une armée aussi nombreuse. Mais,

(1) Il faut observer qu'il n'y avait à Metz que deux portes sur la rive gauche du grand bras de la Moselle : les portes de Thionville et de France.

(2) Journal de défense de la place de Metz; Note sur les communications établies sur la Moselle, en amont et en aval de Metz, en dehors des fortifications; Rapport sur le service des pontonniers, 13 août; *Metz*, I, 42.

de leur côté, l'empereur et le maréchal Bazaine ont entassé toute cette armée dans une zone étroite à l'est de Metz et laissé au général Coffinières une initiative inopportune. Ils n'ont pas davantage donné d'instructions pour la destruction des passages de la Moselle situés en amont de la place et que l'on ne doit pas utiliser : ponts de Pont-à-Mousson et de Novéant, pont-barrage d'Ars à Jouy-sur-Moselle, viaduc du chemin de fer à Ars. Les instances des habitants de Jouy et d'Ars, des capitaines du génie Boyenval et Philippe afin d'obtenir la rupture des passages, restent sans effet (1). Cette négligence causera à l'ennemi la plus vive surprise et lui sera d'un immense avantage (2).



Tandis que, dans la journée du 13 août, les troupes françaises restent à peu près immobiles (3), les armées allemandes se conforment

(1) Instruction relative au procès Bazaine, Déposition Boyenval ; Déclarations du maire et des adjoints de Metz, 2 mars 1872 ; Relation du capitaine Philippe, 3 juin 1872.

(2) *Briefe des Generals von Voigts-Rhetz*, 72.

(3) La division Vergé du 2e corps se déplace légèrement au sud-ouest. Le 6e corps achève de se concentrer partie au sud de Metz, vers Montigny, et partie au nord-ouest, vers Woippy. La cavalerie exécute quelques semblants de reconnaissances timides qui ne fournissent que des renseignements inexacts. A l'une d'elles, le général de Clérembault recommande « de ne

aux instructions que Moltke a données la veille (1). La Ire armée s'établit, après une courte marche, sur la Nied française, entre Courcelles et Les Étangs : quartier général à Varize; Ier corps à Courcelles-Chaussy et Les Étangs; VIIe corps à Pange et Domangeville, avant-garde à Villers-Laquenexy; VIIIe corps en deuxième ligne à Bionville, Varize, Helstroff; les divisions de cavalerie aux ailes, la 3e à Vry, la 1re à Pontoy (2).

La IIe armée approche de la Moselle : quartier général à Delme; IIIe corps à Béchy et Buchy, IXe à Herny, XIIe à Thicourt, la Garde à Oron et Lemoncourt, le IVe à Château-Salins. Le Xe corps a une de ses divisions à Delme et Aulnois-sur-Seille, tandis que l'autre, poussée très en avant, occupe Pont-à-Mousson et détache deux bataillons à Dieulouard. A l'extrême droite, la 6e division de cavalerie, réunie près de Verny, surveille les abords sud de la place de Metz. La 5e stationne dans la soirée à Pont-à-Mousson; sa mission est de se porter le plus rapidement possible vers la route de Metz à Verdun, afin de

pas aller trop loin et de ne pas trop s'engager, » les chevaux étant « trop chargés pour aller en reconnaissance » (Historique manuscrit du 5e dragons).

(1) Voir *suprà*, p. 195.

(2) *Historique du grand État-major prussien*, IV, 435-437. — « Les avant-gardes prussiennes voient s'étaler à leurs yeux, comme un vaste tableau, les positions et les camps de l'ennemi » (*Ibid.*). — D'après les instructions de Moltke, la 3e division de cavalerie aurait dû franchir la Moselle en aval de Metz.

s'assurer si l'ennemi se retire vers la Meuse, par cet itinéraire (1).

Dans l'après-midi du 13 août, le général von Sperling, chef d'état-major de la Ire armée, parcourt la ligne des avant-postes de Laquenexy à Retonfey. D'après son rapport, adressé à Steinmetz, rien ne lui semble annoncer des projets d'offensive de la part des Français; pourtant cette éventualité ne peut être formellement écartée. Steinmetz écrit dans ce sens au grand quartier général (2). La présence à l'est de Metz de forces françaises importantes facilite, il est vrai, l'exécution des projets de Moltke, mais crée certaines difficultés. On juge nécessaire de laisser la Ire armée au contact immédiat de l'adversaire et de la faire soutenir par l'aile droite de la IIe armée, dont les corps de gauche franchiraient la Moselle en amont de Metz. En conséquence, Moltke expédie les ordres suivants :

«... La Ire armée conservera demain, 14 août, ses emplacements sur la Nied française et observera, par des avant-gardes poussées en avant, si l'ennemi se retire, ou si, éventuellement, il prend l'offensive.

« En vue de ce dernier cas, la IIe armée portera demain le IIIe corps jusqu'à la hauteur de Pagny

(1) *Historique du grand État-major prussien*, IV, 433; Von der Goltz, *loc. cit.*, 41.

(2) *Historique du grand État-major prussien*, VI, 439.

seulement, et le IX[e] vers Buchy dans la direction de la Moselle (Pont-à-Mousson). Ils se tiendront prêts à intervenir au cas d'un combat sérieux en avant de Metz...

« D'autre part, la I[re] armée est en situation d'empêcher par une attaque de flanc toute offensive de l'ennemi vers le sud.

« Les autres corps de la II[e] armée continueront la marche vers le secteur de la Moselle Pont-à-Mousson-Marbache.

« Le X[e] corps prendra position en avant de Pont-à-Mousson.

« La cavalerie des deux armées sera poussée le plus possible en avant et inquiétera la retraite éventuelle de l'ennemi sur la route de Metz à Verdun (1). »

Le plan de Moltke ressort nettement de ces instructions; il s'agit de porter les forces allemandes sur la rive gauche de la Moselle pour attaquer l'armée française et la couper de ses communications avec Paris. Mais, par crainte d'une offensive de Bazaine sur la rive droite, le commandement allemand y maintient cinq corps d'armée, les plus rapprochés d'ailleurs de la Moselle, tandis que les plus éloignés, ceux qui constituent l'aile gauche de la II[e] armée, sont dirigés sur les passages de la rivière. Ces derniers n'exé-

(1) *Correspondance militaire du maréchal de Moltke*, n° 155.

cutent, du reste, que de courtes étapes (1) : le 12 octobre 1806, dans une situation analogue, Napoléon, pour occuper Naumbourg et couper la retraite à l'ennemi, fit parcourir quarante kilomètres aux corps de Bernadotte et de Davout (2).

Pour l'exécution de son plan et l'emploi du gros de ses forces, Moltke avait le choix entre deux partis : attaquer et maintenir les Français sur la rive droite, ou bien gagner vivement les passages de la Moselle, en amont de Metz. Il a adopté un moyen terme qui conduira à la dissémination et qui est la genèse de la crise que vont traverser les Allemands du 14 au 17 août. On ne peut d'ailleurs pas compter sur la IIIe armée qui, le 13, atteint la ligne Dieuze-Blâmont. « Voilà bien la faiblesse du dispositif de Moltke, déjà reconnue dans la marche vers la Sarre, puis vers la Moselle, se révélant une fois de plus quand il s'agit de franchir la Moselle en présence de l'adversaire; de ce système qui, devant tout faire simultanément, agir et couvrir, se montre également impuissant à remplir ces deux tâches. Devant la rive gauche de la Moselle à aborder, et

(1) Le Xe corps se concentre à Pont-à-Mousson; la Garde parcourt de 20 à 25 kilomètres pour se rendre à Sivry et à Dieulouard; le IVe corps, une vingtaine de kilomètres pour gagner la Seille vers Armaucourt et Malaucourt; le XIIe corps s'échelonne de Solgne à Vatimont. En arrière, le IIe corps, définitivement constitué, vient à Faulquemont.

(2) G. G., *loc. cit.*, 183.

l'ennemi à tenir en respect sur la rive droite, on ne craint pas de considérer simultanément les deux objectifs, on en fera sortir la formation de deux masses séparées par l'obstacle, sans parler de la distance; on arrivera, comme à Rohrbach (1), à une dispersion extrême. Après avoir pourvu dans une certaine mesure à un danger immédiat, celui de la rive droite, on en fait naître un tout aussi grand sur la rive gauche, sans avoir la possibilité d'y porter remède à temps (2). »

Contrairement à la doctrine napoléonienne, Moltke manœuvre d'ailleurs contre un adversaire non fixé au préalable; il a laissé jusqu'alors les Français absolument libres de leurs mouvements. Mettant ses colonnes en marche, le 14 au matin, et utilisant tous les débouchés, Bazaine pouvait aisément se dérober vers Verdun, ou bien, par une offensive énergique dirigée sur Thiaucourt et Pont-à-Mousson, troubler gravement, avec l'espoir d'un succès, le passage de la IIe armée sur la rive gauche de la Moselle.

(1) Le 8 août.
(2) Colonel Foch, *loc. cit.*, 273-274.

TROISIÈME PARTIE

BORNY

CHAPITRE PREMIER

PREMIERS MOUVEMENTS DE RETRAITE

Les itinéraires utilisables. — Instructions vagues de Bazaine. — Durée réelle du mouvement. — Désordre et encombrement dès le début de la marche. — Les divisions du Barail et Forton. — Le 2e corps. — Le 6e corps. — Le 4e corps. — La Garde et le 3e corps. — L'armée française semble ignorer le rôle d'une arrière-garde. — Intentions de Steinmetz. — Nouvelle de la retraite des Français. — Le champ de bataille de Borny. — Initiative peu justifiée de von der Goltz.

En 1870, quatre itinéraires distincts permettaient d'accéder de Metz ou des environs immédiats de la place aux plateaux de la rive gauche, sur le front Gravelotte-Saint-Privat (1). Les ins-

(1) La grande route de Metz à Gravelotte, par Longeville et Moulins; le chemin de Metz à Vernéville, par Plappeville, Lessy et Châtel-Saint-Germain; le chemin de Metz à Amanvillers, par le Coupillon et Lorry; la grande route de Briey par Woippy,

tructions de Bazaine pour la retraite sur Verdun, rédigées dans la matinée du 13, mais expédiées à certains corps assez tardivement dans la journée (1), n'en font pas mention. La marche de l'armée est réglée en quelques lignes, sans aucune indication d'heure, sans données précises sur la composition des colonnes, sans prescriptions pour la protection des flancs : « Le 2e et le 6e corps suivront la route de Verdun par Mars-la-Tour, Harville, Manheulles ; le 4e et le 3e s'avanceront par Conflans, Étain ; la Garde suivra le 3e corps ou exécutera les ordres qui lui seront donnés par l'empereur. Le mouvement des troupes ne commencera vraisemblablement que dans la soirée au clair de lune ; si cela est possible, il commencera dans l'après-midi. » En fait, par suite de la détérioration des ponts militaires, le départ fut remis au lendemain matin 14, mais sans que l'on songeât à utiliser les ponts fixes pour le passage immédiat des convois.

L'armée, forte de plus de 150 000 hommes, allait donc s'engager jusqu'à Gravelotte sur une seule voie : la grande route, en majeure partie très encaissée, qui passe à Moulins-les-Metz, à Longeau, au Point-du-Jour, et qui franchit en-

Saulny et Saint-Privat. Ces quatre itinéraires étaient desservis le 14 août par les trois ponts fixes, et par quatre passages de circonstance (*Metz*, I, 64, et 65 note 1).

(1) Suivant le général Jarras, ces instructions lui furent remises dans la soirée du 13 (*loc. cit.*, 81).

suite le ravin profond et étroit de la Mance (1). Suivant toute apparence, Bazaine se faisait du temps nécessaire à l'écoulement d'une colonne aussi considérable une idée absolument fausse. Le 14 août, à midi et demi, c'est-à-dire au moment où les troupes s'ébranlent, il télégraphie à l'empereur : « J'espère que le mouvement sera terminé ce soir. » Or la seule durée du défilé de l'armée à travers Longeville, par exemple, parcs, bagages et convois compris, ne pouvait guère être inférieure à vingt-neuf heures. Encore fallait-il admettre que la marche serait ininterrompue et que la vitesse ne descendrait pas au-dessous de

(1) Effectif de l'armée le 14 août : 176 195 hommes. — Les pertes de la bataille de Borny, la division Laveaucoupet laissée à Metz comme garnison, les malades et éclopés forment un total de 24 000 hommes environ. Il reste à mettre en marche 152 587 hommes (général Lewal, *Tactique de marche*, 207). — Bazaine a déclaré plus tard qu'il n'avait pas utilisé la route de Briey parce qu'il ignorait s'il n'y avait pas un corps ennemi dans cette ville. Jarras confirme l'existence de ces craintes ; d'après lui, ce seraient les avis de l'empereur qui auraient déterminé Bazaine à renoncer à cet itinéraire : « Quand il s'est agi de faire revenir l'armée de Metz sur Verdun, tout d'abord la pensée était de marcher par les deux routes, dont l'une passe par Briey, tandis que l'autre passe par Mars-la-Tour... Or, on a appris, par un rapport envoyé par le sous-préfet de Briey, que des coureurs ennemis s'étaient avancés jusqu'à Briey, et alors le maréchal Bazaine, d'après les conseils ou sur les ordres de l'empereur, a dû renoncer à la route de Briey, et on a décidé de faire marcher toute l'armée sur l'unique route qui va jusqu'à Gravelotte et qui s'y bifurque (Conseil d'enquête sur les capitulations). — Le colonel d'Andlau donne également cette raison (*loc. cit.*, 57), mais la considère, sans preuves à l'appui, comme peu valable.

quatre kilomètres à l'heure (1). Bazaine a-t-i voulu sciemment retarder le plus possible l mouvement de l'armée afin de ne pas s'éloigne de Metz, comme l'insinue le colonel d'Andlau, o bien ne s'est-il pas rendu compte, par incapa cité, de la lenteur inévitable de l'opération? I semble difficile de se prononcer (2).

Les divisions de cavalerie Forton et du Barail campées à Montigny et au Ban Saint-Martin doivent prendre les devants et se porter à Grave lotte. En ce point, elles échelonneraient « deu ou trois escadrons en avant, sur la droite et su la gauche, de manière à bien couvrir le terrai et à permettre aux troupes de déboucher plu tard (3) ». En réalité, pour remplir cet objet, i eût fallu faire précéder l'armée d'une forte avant

(1) L'armée se composait de quatorze divisions d'infanterie e de quatre divisions de cavalerie. La durée d'écoulement d'un division d'infanterie, sans bagages et sans convois, était de 1 h. 30 celle d'une division de cavalerie, d'une demi-heure. Au total pour l'armée, 23 heures. Il faut y ajouter la durée d'écoulemen des parcs, bagages, convois marchant en formation doublée, soi cinq heures. Il faut admettre aussi une distance tampon d quatre kilomètres entre la colonne des combattants et les parcs — On n'a pas tenu compte des divisions de cavalerie Forto et du Barail, qui devaient prendre les devants.

(2) Le maréchal a déclaré plus tard que dans son esprit, ce instructions n'étaient que des « indications générales », e qu'il comptait sur son chef d'état-major pour fixer « les dé tails d'exécution » (*Procès Bazaine*, Interrogatoire du maré chal, 216, 246). On observera que, en général, Bazaine s complaisait au contraire, et presque exclusivement, dans de mesures de détail.

(3) Instructions du maréchal Bazaine, Borny, 13 août.

garde de toutes armes, deux divisions au moins, et les établir sur le plateau Flavigny-Saint-Marcel-Doncourt-en-Jarnisy.

Les parcs, bagages et convois marcheront en tête des troupes et se rassembleront : ceux des 2e et 6e corps entre Longeville et Moulins; ceux du 3e corps, de la Garde, de la réserve générale d'artillerie au Ban Saint-Martin; ceux du 4e corps à la Maison-de-Planche (1). La réunion de cette quantité considérable de voitures aux abords de la route de marche et dans l'intérieur d'un défilé qui s'étend depuis les ponts de la Moselle jusqu'à Gravelotte, constituait fatalement une source de désordre et de confusion, ainsi qu'une cause de retard et d'irrégularité dans le mouvement des colonnes qui devaient suivre.

Le 14 août, à 4 heures et demie du matin, toutes les troupes prennent les armes et se tiennent prêtes à rompre en attendant, sur les emplacements de leurs bivouacs, un ordre de départ qui ne leur parviendra qu'après toute une matinée d'attente (2). Les convois s'ébranlent les

(1) Instructions du maréchal Bazaine, Borny, 13 août.

(2) Emplacements le 14 au matin : 2e corps entre Magny-sur-Seille et Mercy-les-Metz; 3e corps entre Grigy, Colombey et Vantoux; 4e corps dans la zone Chieulles, Villers-l'Orme, Mey, ferme Grimont; 6e corps à Woippy, dans les forts de Metz, aux abords sud de Montigny et du Sablon; Garde entre les Bordes et Borny; division Forton au Ban Saint-Martin, division du Barail à Montigny; réserve générale d'artillerie aux Bordes.

premiers, ainsi que l'a prescrit le commandant en chef. Celui du 2e corps se met en marche vers 7 heures et suit les rues étroites et tortueuses de Metz pour gagner le plus méridional des ponts, sur le grand bras de la Moselle, et ensuite la porte de France. Dès le début, des désordres, des croisements, des obstructions se produisent. Les difficultés augmentent encore quand les bagages des 6e et 3e corps, de la Garde et de la réserve générale d'artillerie s'engagent dans la ville dès les premières heures de l'après-midi. Une partie des voitures du 4e corps se trompe d'itinéraire, et, au sortir de la porte de Thionville, se dirige sur Moulins. Il est impossible de les faire rétrograder, tant est grand l'encombrement. La confusion atteint des proportions incroyables au Ban Saint-Martin où viennent se déverser, outre les parcs, bagages et convois, les colonnes du 2e corps qui ont franchi la Moselle sur les ponts établis en amont de la place (1).

Les divisions de cavalerie du Barail et Forton quittent leurs bivouacs (2) vers une heure de l'après-midi et, laissant leurs bagages au Ban Saint-Martin, se dirigent sur Gravelotte (3). Mais, presque aussitôt, la tête de colonne se heurte aux

(1) *Metz*, I, 66-67.

(2) Ban Saint-Martin (du Barail), Montigny-les-Metz (de Forton).

(3) Le maréchal Bazaine au général du Barail, Metz, 14 août.

convois qui obstruent le passage. « Mes escadrons, dit le général du Barail, doivent se faufiler, homme par homme, dans un enchevêtrement inextricable de voitures, de bêtes de somme et de conducteurs, marchant dans une confusion si complète qu'il me fallut six heures pour faire quatre kilomètres... (1) » Grâce à un chemin latéral passant par Rozérieulles, la division du Barail arrive à Gravelotte vers 5 heures et bivouaque près de la Malmaison au sud de la route de Conflans. La division Forton n'atteint Gravelotte qu'à 7 heures du soir; elle s'établit à l'ouest du village (2). Le service de sûreté consiste en quelques pelotons de grand'gardes installés à courte distance des camps; on n'envoie, au delà de ces avant-postes sommaires, ni une reconnaissance, ni même une patrouille.

A midi et demi, le maréchal Bazaine autorise les généraux Frossard et de Ladmirault à se mettre en marche; Canrobert suivra immédiatement Frossard (3). Le 2e corps, venant des environs sud-est de Metz, fait franchir la Moselle à son infanterie sur les ponts militaires d'amont, tandis que la cavalerie et l'artillerie passent par

(1) Général du Barail, *loc. cit.*, III, 171.

(2) Journal de marche de la 1re division de la réserve de cavalerie; Historiques manuscrits du 9e dragons et du 10e cuirassiers.

(3) Le maréchal Bazaine au général Bourbaki, D. T., Borny, 14 août, midi 30; au maréchal Canrobert, Borny, 14 août.

Metz (1). La marche, très lente et pénible, ne se termine pour certains régiments qu'aux premières heures du 15 août, bien que le général Frossard ait arrêté ses troupes entre Rozérieulles, Jussy, Sainte-Ruffine et Longeau, après en avoir référé au maréchal Bazaine (2).

Le 6e corps a ses divisions réparties entre les forts, Woippy et les environs sud de Montigny et du Sablon. Vers 2 heures de l'après-midi, le maréchal Canrobert apprend, par une lettre du commandant en chef, que les 2e et 4e corps ont commencé à franchir la Moselle, et que ses troupes devront suivre celles de Frossard sur la route de Gravelotte (3). A 4 heures, au moment de l'attaque des Allemands à Colombey, le mouvement du 6e corps n'est pas encore entamé. Seuls les bagages et les convois se sont engagés sur la route de Gravelotte à la suite de ceux du 2e corps (4). Ce n'est qu'au prix de grandes difficultés que la tête de colonne des combattants parviendra à atteindre Sainte-Ruffine à la nuit (5).

(1) Journaux de marche du 2e corps et des divisions Vergé et Bataille. — La division de Laveaucoupet a été désignée pour constituer la garnison de Metz (le maréchal Bazaine au général Frossard, D. T., 14 août, 11 h. 15 matin).

(2) Le maréchal Bazaine au général Frossard, D. T., Borny, 14 août, 11 h. 55 matin.

(3) Le maréchal Bazaine au maréchal Canrobert, Borny, 14 août; Cahier de notes du général Henry, chef d'état-major du 6e corps.

(4) *Metz*, I, 76.

(5) Journal de marche de la 3e division du 6e corps.

La réserve générale d'artillerie, campée aux Bordes, ne prend qu'une part très faible à la bataille de Borny et bivouaque à l'issue de la journée au Ban Saint-Martin (1).

Les troupes du 4e corps sont sous les armes depuis le matin dans la zone Chieulles, Villers-l'Orme, Mey, ferme Grimont quand, vers midi et demi, au moment même où Frossard commence son mouvement, le maréchal Bazaine prescrit au général de Ladmirault de faire rompre ses colonnes. Les deux corps d'armée se trouvent d'ailleurs à peu près à la même distance de Longeville où ils doivent passer tous deux; de plus, le 6e corps doit, d'après les instructions du 13 août, s'intercaler entre eux. En donnant ces ordres de départ, le maréchal Bazaine a donc négligé de tenir compte de la durée d'écoulement de deux corps d'armée entiers : les 2e et 6e (2).

Le général de Ladmirault a chargé la division Grenier, laissée vers Mey, de couvrir la retraite. La division de cavalerie Legrand, moins le 3e dragons, s'ébranle la première, suivie de la réserve d'artillerie, franchit la Moselle sur les ponts d'aval vers 3 heures, et s'arrête près de la porte de Thionville pour laisser filer la réserve d'artillerie sur Longeville. Mais celle-ci, se heurtant à la porte de France aux troupes du 2e corps et

(1) Historique manuscrit du 18e régiment d'artillerie.
(2) *Metz*, 1, 83.

croyant s'être trompée d'itinéraire, tourne à droite vers le Ban Saint-Martin, revient à la porte de France et finalement suit la route de Thionville (1). Constatant l'encombrement de la route de Moulins, le général de Ladmirault prend le parti de faire bivouaquer ses troupes entre Woippy et l'île Chambière en attendant qu'il soit possible de continuer la marche sur Gravelotte (2). La réserve d'artillerie s'établit vers Saint-Éloy, la division Lorencez au sud et au sud-est de Woippy. La division de Cissey traverse l'île Chambière, vers 4 heures, quand, au bruit du canon, le général de Ladmirault lui prescrit de se porter au secours de la division Grenier (3).

D'après les instructions du maréchal Bazaine, le 3e corps et la Garde, campés sur le plateau à l'est de Metz, doivent suivre le 4e sur la route de Conflans. Vers 3 heures de l'après-midi, le commandant en chef indique au général Bourbaki un nouvel emplacement « en arrière de Longeville, Devant-les-Ponts et le fort Moselle (4) ». Au moment où la bataille s'engage à Borny, le mouve-

(1) Journal de campagne du lieutenant Palle.

(2) *Procès Bazaine*, Déposition du général de Ladmirault, 230-232.

(3) Rapport du général Osmont, chef d'état-major du 4e corps, Plappeville, 3 septembre; général de Cissey, Souvenirs inédits; Journal de marche de la 3e division du 4e corps.

(4) Le maréchal Bazaine au général Bourbaki, D. T., Borny, 3 h. 5 soir.

ment de la Garde est à peine commencé : la division Deligny a fait environ un kilomètre à travers champs ; les divisions Picard et Desvaux n'ont pas quitté leurs bivouacs situés au nord-ouest de Borny. Au 3e corps, établi entre Vantoux, Colombey et Borny, les avant-postes ont été relevés vers 3 heures, et la retraite commence à se dessiner, même à la 3e division dont la mission est de couvrir le mouvement. Le général Decaen, comme le maréchal Bazaine, semble n'avoir considéré une arrière-garde que comme un élément de la colonne « marchant *immédiatement à la suite* du gros, et cela sans obligations particulières d'aucune sorte, la place qu'elle occupait suffisant sans doute à justifier le nom qu'elle portait » (1).

De toutes les troupes stationnées sur la rive droite de la Moselle, aucune ne fut chargée de surveiller les agissements de l'adversaire avec lequel on était au contact étroit : les quatre corps d'armée se repliaient à peu près simultanément vers Metz sans que ce mouvement de retraite fût couvert par un organe de sûreté conservant ses positions jusqu'au moment où les colonnes seraient hors d'atteinte. Tout indique que l'armée française de 1870 ignorait le rôle et le fonctionnement d'une arrière-garde.

(1) *Metz*, I, 113.

*
* *

Des instructions du grand quartier général, qui lui sont parvenues à Varize le 14 août à une heure du matin, Steinmetz a conclu « que la mission qui lui incombe revêt un caractère principalement défensif, sauf le cas où l'adversaire tenterait quelque chose vers le sud. Rien n'est moins dans sa pensée que d'entreprendre une attaque de front contre les masses ennemies établies sous la protection de leurs forts (1) ». Sans mettre ses subordonnés au courant de la situation générale et de la mission confiée à la IIe armée, il prescrit simplement à ses troupes de rester sur leurs positions (2). Seule la *1re* division de cavalerie est informée du mouvement de la IIe armée et chargée d'observer la direction de Metz.

Le 14, à partir de 11 heures du matin, de nombreux rapports annoncent la retraite de l'armée française (3). Afin d'être mieux informé

(1) *Historique du grand État-major prussien*, IV, 438.

(2) Cardinal Von Widdern, *Die I. Armee bei Colombey-Nouilly am 13. und 14. August 1870*, 43. — Le général Bonnal juge que Steinmetz fit bien de ne pas envoyer d'avant-gardes vers Metz, ainsi que le prescrivaient les instructions de Moltke. « La prescription... était fautive, parce que les avant-postes opposés se trouvaient à si courte distance qu'un combat pouvait résulter du plus petit incident (*la Manœuvre de Saint-Privat*, I, 583).

(3) Général von Pelet-Narbonne, *loc. cit.*, 191 ; Cardinal von Widdern, *Verwendung und Führung der Kavallerie*, III, 245.

de ce qui se passe aux avant-postes de la Ire armée, Moltke y a envoyé, du grand état-major, le lieutenant-colonel von Brandenstein et le capitaine Winterfeld. Ces deux officiers ne tardent pas à constater qu'aucune reconnaissance particulière n'est exécutée, contrairement aux instructions du grand quartier général (1). A la nouvelle de la retraite des Français, Manteuffel, commandant le Ier corps, est d'avis que l'attaque immédiate s'impose, mais il n'ose la prescrire sans l'assentiment de Steinmetz. Malgré les sollicitations de Brandenstein, celui-ci refuse nettement d'envoyer vers l'ouest autre chose que des patrouilles (2). Mais la bataille va s'engager malgré lui.

Le général von der Goltz, commandant l'avant-garde du VIIe corps, à Laquenexy, s'est parfaitement rendu compte du mouvement de recul des Français. Il juge opportun de joindre un adversaire qui, une fois de plus, cherche à se dérober. Par un entretien avec le général von Hartmann, commandant la *1re* division de cavalerie, il connaît à peu près la situation générale et les intentions de Moltke. De plus, il brûle de prendre sa revanche de la journée de Forbach où les circonstances ne lui ont pas permis de jouer un rôle décisif (3). A une heure il reçoit la nouvelle,

(1) Cardinal von Widdern, *Die I. Armee... loc. cit.*, 43.
(2) *Ibid.*, 47 (Compte-rendu de Brandenstein à Moltke).
(3) Cardinal von Widdern, *loc. cit.*, 22-27. — Cf. *suprà*, p. 81.

d'ailleurs inexacte, d'un mouvement en avant de la *1*ʳᵉ division. Aussitôt, il donne l'alarme à ses troupes. Vers 3 h. 30, la retraite des Français se confirmant de tous côtés, von der Goltz prend la décision d'attaquer, et se dirige sur Marsilly et Colombey avec les sept bataillons, les huit escadrons et les deux batteries dont il dispose, non sans avoir prié les commandants des *13*ᵉ et *14*ᵉ divisions de le soutenir (1).

En raison des positions qu'occupent encore le 3ᵉ corps et la division Grenier du 4ᵉ, la lutte va s'engager sur la partie orientale du plateau situé à l'est de la Seille. Le terrain est coupé en deux parties inégales par le ruisseau encaissé de Vallières qui descend de Sainte-Barbe, passe à Nouilly et à Vantoux, et se jette dans la Moselle vis-à-vis du centre de l'île Chambière. Au nord s'étale une longue crête généralement découverte, orientée du sud-ouest au nord-est, et qui s'élève insensiblement depuis Saint-Julien jusqu'à Sainte-Barbe. Au sud du ruisseau, le plateau est parsemé de rideaux d'arbres, de parcs, de boqueteaux et, dans la zone au sud-est de Borny, de bois assez importants. Il présente la coupure du ravin de Colombey, dont la direction générale est

(1) *Historique du grand État-major prussien* IV, 450. — « Je ne puis pourtant pas laisser les Français se retirer tranquillement ! » aurait déclaré von der Goltz à Brandenstein (Cardinal von Widdern, *loc. cit.*, 51).

du sud au nord, et dans lequel aboutissent les vallons de Coincy et de Montoy. La route de Sarrelouis et celle de Sarrebruck franchissent le ravin à Lauvallier et à La Planchette et se réunissent un peu à l'est de Bellecroix.

Comme à Frœschwiller, l'initiative d'un général de brigade va entrainer l'armée entière à une bataille improvisée, contraire aux intentions et même aux prescriptions du commandement. Cette initiative était-elle justifiée par les circonstances? Était-elle conforme aux vues du grand quartier général? Von der Goltz savait que les Français étaient en forces très supérieures, appuyées d'ailleurs par le canon des forts de Saint-Julien et de Queuleu. Rien ne pouvait les obliger à accepter le combat et, s'ils commettaient la faute de faire tête sur le ravin de Colombey, l'heure avancée ne permettait pas d'espérer qu'on les retarderait beaucoup dans leur mouvement, qu'ils pourraient d'ailleurs reprendre à la nuit. Sans doute, von der Goltz se proposait non pas de pousser jusqu'aux glacis de Metz, mais de s'emparer seulement des hauteurs à l'ouest de Colombey de façon à gêner la retraite des Français avec son canon (1). Mais il ne lui était pas possible évidemment de limiter ainsi son offensive et celle des troupes voisines. Il semble donc que

(1) *Historique du grand État-major prussien*, IV, 490 sqq.

la décision de von der Goltz ait été dictée pa
une conception erronée de la situation et des in-
tentions du commandement et qu'elle peut diffi
cilement se justifier. Les conséquences d'un
attaque aussi intempestive eussent pu deveni
graves en face d'un adversaire moins inhabil
que Bazaine (1).

(1) L'*Historique du grand État-major prussien*, toujours encli
aux circonstances atténuantes, excuse à peine von der Gol
(IV, 491).

CHAPITRE II

ENGAGEMENT DU 3e CORPS

Attaque de von der Goltz. — Instructions du général Decaen. — Division Metman. — L'ennemi débouche de Colombey. — Divisions Castagny et Aymard. — Défense passive des Français. — Le 1er corps au secours de von der Goltz. — Déploiement de ses avant-gardes. — Le gros du VIIe corps s'engage. — Combats au nord-ouest de Colombey. — Recul de la droite du 3e corps.

De Marsilly, la brigade mixte du général von der Goltz, flanquée à droite par le 8e hussards, s'est portée sur le château d'Aubigny, tandis que le 7e bataillon de chasseurs marche d'Ars-Laquenexy sur Colombey. Une batterie, établie au nord de Marsilly, ouvre le feu vers 4 heures sur le château d'Aubigny qu'une grand'garde française évacue après une faible résistance. L'avant-garde de von der Goltz l'occupe, puis pénètre dans le village de Colombey d'où nos avant-postes se sont retirés une demi-heure auparavant. Trois compagnies sont dirigées sur La Planchette (1).

Aux premiers coups de canon, le général

(1) *Historique du grand État-major prussien*, IV, 453.

Decaen, commandant le 3e corps, a prescrit aux divisions Castagny et Metman, qui ont déjà commencé leur retraite, de reprendre les positions en partie abandonnées (1). Mais, en raison des progrès de l'ennemi et des instructions antérieures du général de brigade de Potier, Metman ne peut se conformer aux ordres de son chef, et improvise sous le feu une nouvelle ligne de défense jalonnée par la lisière est du bois de Colombey, un fossé bordé d'arbres qui le relie au chemin de Colombey à Borny et des tranchées au sud-est du bois. La brigade Potier occupe ces points d'appui; la brigade Arnaudeau est en réserve. L'artillerie divisionnaire engage la lutte avec les deux batteries de von der Goltz, en position au sud-ouest de Coincy (2).

Vers 5 heures, les Prussiens ont pris pied sur le revers ouest du ravin de Colombey, mais il leur est impossible de pousser au delà. Constatant la tournure sérieuse que prend le combat, von der Goltz renforce sa première ligne : deux bataillons sont appelés à Colombey; deux autres se portent sur La Planchette et s'emparent sans difficulté de ce hameau. A l'extrême gauche, le 7e bataillon de chasseurs déployé le long du chemin de

(1) Journal de marche du 3e corps; le général Metman au maréchal Le Bœuf, Plappeville, 16 août.

(2) Rapport du général de Potier, Plappeville, 15 août; le général Arnaudeau au général Metman, 15 août; Rapport du lieutenant-colonel Sempé; *Metz*, I, 119-121.

Colombey à La Grange-aux-Bois, a engagé un combat très inégal contre le 7e de ligne embusqué dans des tranchées (1).

A la gauche de Metman, la division Castagny, qui a déjà entamé son mouvement de retraite, est revenue sur ses pas; la brigade Nayral précède la brigade Duplessis. Le 41e de ligne, après un certain flottement produit par le feu de l'artillerie, borde une allée d'arbres et un petit bois de sapins au nord-ouest de Colombey; une tentative pour reprendre le château de ce village échoue, et il faut se borner à empêcher l'ennemi d'en déboucher. Le 41e est prolongé au nord par le 15e bataillon de chasseurs et par le 19e de ligne. Deux batteries divisionnaires se placent à la gauche de ce dernier régiment; la batterie de canons à balles s'établit à la bifurcation des routes de Sarrelouis et de Sarrebruck, où elle est renforcée bientôt par deux batteries de la réserve. La brigade Duplessis se déploie à cheval sur les routes de Sarrebruck et de Sarrelouis, face à La Planchette et à Lauvallier (2).

La 4e division du 3e corps, dont le général Aymard a pris le commandement le matin même (3), ne s'est pas encore ébranlée au moment

(1) *Historique du grand État-major prussien*, IV, 453.

(2) Rapport du général Nayral, Plappeville, 19 août; Historiques manuscrits des 19e et 41e de ligne; *Metz*, I, 126.

(3) En remplacement du général Decaen.

où l'attaque se produit : elle reste sur ses emplacements de bivouac entre Bellecroix et le moulin à l'est de Vantoux; son artillerie s'installe sur la crête au nord de la bifurcation des routes (1).

A la division de cavalerie Clérembault, la brigade Juniac reste en réserve près de Bellecroix; les brigades Maubranches et Bruchard se portent en avant, « prêtes à charger les troupes prussiennes qui seraient parvenues à gagner les crêtes et à déboucher sur le plateau (2) ».

Ainsi trois divisions françaises se sont déjà déployées, se bornant d'ailleurs à occuper les crêtes qui s'étendent de l'extrémité sud du bois de Colombey jusqu'à l'ouest de Lauvallier, ne prenant nulle part une offensive sérieuse, et ne cherchant pas à interdire à l'ennemi l'utilisation du ravin de Colombey à La Planchette où il pourra cheminer à sa guise à quelques centaines de mètres de nos positions. Le commandant du 3ᵉ corps semble n'avoir exercé au début aucune action coordinatrice. De son côté, le maréchal Bazaine regrette qu'on ait accepté le combat : il recommande au général Montaudon de continuer sa marche vers Metz, sans s'occuper de ce qu'il qualifie de « tiraillerie sans

(1) Journal de marche de la 4ᵉ division du 3ᵉ corps; Rapport non signé sur l'emploi de l'artillerie dans la journée du 14 août.

(2) Rapport du général de Clérembault, au camp sous Metz, 21 août.

objet (1) » ; puis, en arrivant près de Bellecroix, il défend formellement « qu'on avance d'une semelle (2) ». De semblables prescriptions ne peuvent qu'accentuer les tendances des généraux du 3[e] corps à n'opposer à l'attaque aventurée de la 26[e] brigade « qu'une défense presque absolument passive et dépourvue de toute idée directrice (3) ».

*
* *

Comme Kameke à Forbach, von der Goltz reçoit bientôt des secours de toutes parts. Déjà le général von Manteuffel, commandant le I[er] corps d'armée, a fait prendre les armes à ses troupes, sans pourtant oser enfreindre l'ordre de Steinmetz (4). Vers 4 heures, le canon se fait entendre vers le sud-ouest. Presqu'en même temps arrive un officier d'ordonnance envoyé par von der Goltz pour demander du secours. Jugeant que la solidarité lui impose des devoirs primant ceux d'une obéissance aveugle, Manteuffel prescrit à ses deux divisions et à son artillerie de corps de s'avancer vers Metz par les deux routes de Sar-

(1) Général Montaudon, *loc. cit.*, II, 91.

(2) Le général Zurlinden au ministre de la Guerre, 2 février 1901. (Le général Zurlinden est alors aide de camp du général de Berckheim, commandant la réserve d'artillerie du 3[e] corps.)

(3) *Metz*, I, 133.

(4) Cardinal von Widdern, *loc. cit.*, 43-44-45.

rebruck et de Sarrelouis, et d'attaquer l'ennemi, sans toutefois se laisser attirer sous le feu des canons de la place. Puis il rend compte au commandant de l'armée de sa détermination (1).

Les avant-gardes des *1re* et *2e* divisions se mettent en marche presque simultanément, se faisant toutes deux devancer par quelques batteries escortées de cavalerie. L'une de ces batteries s'établit vers 5 heures au sud-ouest de Montoy et subit bientôt des pertes sensibles. Deux autres s'installent en même temps un peu à l'ouest de la brasserie de l'Amitié et dirigent leur feux sur l'infanterie française occupant le plateau de Bellecroix et les pentes de Lauvallier (2).

Vers 5 heures et demie, l'avant-garde de la *1re* division se porte de Flanville sur Montoy, puis, se glissant dans le ravin à l'ouest, enlève rapidement Lauvallier. Elle cherche ensuite à gagner du terrain sur la rive gauche du ruisseau de Colombey, dans l'espace compris entre les deux routes; mais un feu violent des tirailleurs des 69e et 90e de ligne fait échouer toutes ses tentatives (3). L'avant-garde de la 2e division est

(1) Cardinal von Widdern, *loc. cit.*, 58.-59. — Emplacements du Ier corps : *1re* division, Courcelles-Chaussy, avant-garde à Pont-à-Chaussy; 2e division, Landonvillers, avant-garde à Les Étangs; artillerie de corps à Courcelles-Chaussy.

(2) *Metz*, I, 135, d'après le major Hoffbauer, *Die deutsche Artillerie in den Schlachten bei Metz.*

(3) *Historique du grand État-major prussien*, IV, 457.

arrivée entre temps à l'Amitié : deux bataillons se portent par Noisseville sur Nouilly et s'engagent au delà contre l'arrière-garde du 4e corps. Le reste de la 3e brigade suit de près et se dirige en partie sur Lauvallier (1). Malgré cette nouvelle attaque, les deux bataillons de première ligne de la division Aymard, concentrant leurs feux avec ceux des compagnies des 69e et 90e déployées beaucoup plus en avant et sur leur droite, tiennent en respect, dans le fond du ravin, les vingt-huit compagnies prussiennes qui s'étendent depuis La Planchette jusqu'à Lauvallier. La situation demeure également stationnaire au sud jusqu'au bois de Colombey (2).

Sur ces entrefaites, les batteries des *1re*, *2e* et *13e* divisions prussiennes sont toutes arrivées sur le champ de bataille, apportant à l'infanterie un concours précieux, mais insuffisant pour lui permettre de progresser. Elles s'établissent à l'ouest de l'Amitié et au sud-ouest de Montoy; l'une d'elles est même envoyée par von der Goltz au nord-ouest de Colombey afin d'aider plus efficacement l'infanterie; mais, criblée de balles, elle ne peut tirer pendant plus de dix minutes et se replie dans le ravin, avec l'aide de fantassins qui traînent les pièces en dehors de la ligne de feu (3).

(1) *Historique du grand État-major prussien*, IV, 457.
(2) *Metz*, I, 137, 138.
(3) *Historique du grand État-major prussien*, IV, 461.

Vers 6 heures du soir, dix batteries prussiennes sont donc en action entre Aubigny et Noisseville. Elles commencent à prendre la supériorité sur l'artillerie des trois divisions françaises et, grâce à leur appui, quelques fractions parviennent à gravir, par Lauvallier et La Planchette, le versant ouest du ravin. Pris d'écharpe et manquant de cartouches, le 90e de ligne recule en désordre et ne peut être rallié qu'au nord de Borny. Notre ligne de feu se trouve ainsi dégarnie; toutefois un bataillon du 69e, établi dans l'intervalle des deux routes, parvient avec l'appui d'un bataillon du 19e à arrêter les Prussiens (1).

« Jusqu'alors, il était toujours impossible aux Allemands de pousser plus avant vers Bellecroix. » Ils échouent de même, entre Colombey et la route de Sarrebruck, « dans toutes les tentatives pour gagner du terrain sur la rive gauche du ruisseau, le défenseur n'ayant pas encore été contraint d'évacuer le petit bois de sapins du chemin de Colombey à Bellecroix (2) ».

Mais rien n'empêche les Allemands de renouveler leurs attaques, car nos troupes continuent à défendre passivement leurs positions. Le général Decaen, qui vient d'être grièvement blessé vers 6 heures, remet le commandement du 3e corps à Metman dont l'avis est de « rester...

(1) Historiques manuscrits des 60e et 90e de ligne.
(2) *Historique du grand État-major prussien*, IV, 462.

sur le pied d'une défense énergique, tout en opérant lentement la retraite... (1) ». Ce sont d'ailleurs les instructions de Bazaine. Pourtant les réserves allemandes sont très éloignées, surtout à l'aile droite; la supériorité numérique des Français est considérable, et une contre-attaque énergique des 3[e] et 4[e] corps écraserait sans peine et rejetterait en désordre les avant-gardes ennemies si aventurées.

*
* *

Le général von Glümer, commandant la *13*[e] division, a reçu à Pange, vers 3 h. 15, un message de von der Goltz lui annonçant que la *26*[e] brigade se porte en avant et réclamant son appui. Sans attendre l'approbation du commandant du VII[e] corps, général von Zastrow, Glümer prend sur lui de porter le reste de sa division sur Coincy. Zastrow considère « comme peu conforme à l'esprit des dispositions du commandant en chef de la 1[re] armée d'entreprendre une attaque sérieuse dans la direction de Metz (2) ». Toutefois, afin de parer à toute éventualité, il envoie, à la *14*[e] division d'infanterie et à l'artillerie de corps, l'ordre de gagner les hauteurs entre

(1) Le général Metman au maréchal Le Bœuf, Plappeville, 16 août.

(2) *Historique du grand État-major prussien*, IV, 462.

Laquenexy et Colligny. Arrivé, vers 5 heures, à l'est de Colombey, Zastrow comprend « que l'affaire est sérieuse et qu'il n'est plus possible de l'arrêter (1) ». Il prescrit donc : à la 25e brigade, qui débouche à hauteur de Coincy, d'entrer en action dans le ravin de Colombey; à la 28e d'appuyer l'aile gauche de von der Goltz; à la 27e de s'établir entre Marsilly et Colombey et de former réserve générale (2).

Deux bataillons de la 25e brigade viennent successivement renforcer les quatre compagnies qui occupent le bois au nord de Colombey. Les Prussiens prononcent alors une offensive énergique sur le petit bois de sapins situé à 500 mètres à l'ouest et tenu par le 15e bataillon de chasseurs et deux compagnies du 19e de ligne. Plus au sud, ils refoulent les tirailleurs du 41e. Après une violente préparation par le feu et, malgré une grêle de balles, ils pénètrent dans le petit bois. Mais à peine atteignent-ils la lisière opposée, qu'un retour offensif du 15e bataillon de chasseurs les met en fuite et les rejette, avec de grandes pertes, sur un bataillon de réserve, dont le mouvement est arrêté (3). Un nouveau bataillon de renfort permet aux Prussiens de renouveler leur attaque.

(1) *Historique du grand État-major prussien*, IV, 463.

(2) *Ibid.*

(3) Historiques manuscrits du 15e bataillon de chasseurs, du 41e de ligne; *Historique du grand État-major prussien*, IV, 463-464.

Sur le point d'être enveloppé, le 15e bataillon de chasseurs abandonne le petit bois. Les troupes voisines, à gauche et à droite, 19e et 41e de ligne, reculent également de 400 mètres environ, se conformant, semble-t-il, aux instructions qu'a reçues le général Metman : disputer le terrain d'une façon énergique, tout en rétrogradant lentement (1). Vers 7 heures, les Prussiens garnissent le petit bois de sapins et l'allée de peupliers. C'est ainsi que se termine le combat au centre de la ligne : toutes les tentatives exécutées ensuite de part et d'autre pour gagner du terrain, sont repoussées par le feu (2).

La droite du 3e corps commence également, vers 7 heures, un mouvement de recul, bien qu'elle n'ait en face d'elle que des forces inférieures en nombre. Huit compagnies du 7e de ligne évacuent leurs tranchées au sud-est du bois de Colombey et cherchent des abris à la lisière. Le 29e, découvert sur ses deux flancs, reflue de même, avec le 7e bataillon de chasseurs, dans le bois où se trouve ainsi groupée la majeure partie de la 1re brigade de la 3e division. A ce moment survient un ordre de Metman prescrivant au général de Potier de se porter sur la gauche pour soutenir la brigade Arnaudeau. Le Ier bataillon du 29e, seul disponible, part aussitôt; puis le

(1) Rapport du général Metman, 16 août.
(2) *Historique du grand État-major prussien*, IV, 465.

reste du régiment et le 7e de ligne évacuent lentement le bois de Colombey, et s'établissent sur la crête à l'ouest. Une batterie de mitrailleuses se reporte près de la ferme Sébastopol où déjà se trouvent trois batteries de 4 (1). A gauche de la 1re brigade, est déployé le 59e. Puis le 41e et un bataillon du 71e jalonnent la nouvelle ligne de combat dans la direction de la ferme de Bellecroix, luttant énergiquement contre l'infanterie ennemie qui borde l'allée de peupliers. Après avoir épuisé toutes ses cartouches, le bataillon du 71e sera relevé vers 8 heures par le IIIe bataillon du 29e (2).

Sur ces entrefaites, à la suite du recul de notre centre, les bataillons prussiens qui se sont glissés jusqu'à La Planchette et à Lauvallier, ont pu progresser de quelques centaines de mètres vers Bellecroix. Au nord de la route de Sarrelouis, l'ennemi est moins heureux : la division Aymard reste inébranlable, mais passive sur ses positions. Vers 6 heures du soir, la brigade de deuxième ligne vient s'établir à Bellecroix et à l'est du chemin conduisant de ce hameau à Vantoux (3) ; elle attend sans abris, « sous une pluie de balles et

(1) Rapport du général de Potier, Plappeville, 15 août ; Historiques manuscrits du 7e bataillon de chasseurs et du 7e de ligne.

(2) Historique manuscrit du 71e de ligne.

(3) Rapport du général Sanglé-Ferrière, 15 août.

d'obus, le moment de prendre part à l'action (1) ». Un peu plus tard, les batteries de cette division, en prise aux balles de l'infanterie prussienne, sont obligées de se porter en arrière (2).

Contrairement à ce qui se passe dans l'armée allemande, la réserve d'artillerie du 3e corps ne prend qu'une faible part à l'action : cinq batteries seulement sont engagées, et encore n'est-ce que pendant quelques instants (3). De même, seules les huit batteries à cheval de la réserve générale de l'armée interviennent à 500 mètres environ au nord-est de Bellecroix. Huit batteries de 12, beaucoup plus puissantes, ne tirent pas un coup de canon de la journée (4).

Vers 7 heures du soir, l'artillerie de la 1re division prussienne se porte des environs de Montoy sur la crête à l'ouest de La Planchette, afin de mieux appuyer l'infanterie. Celle-ci ne parvient pas néanmoins à vaincre la résistance que lui opposent le 60e de ligne et le 11e bataillon de chasseurs, de la division Aymard, et, sur ce point, comme plus au sud, jusqu'à Colombey, la situation restera stationnaire jusqu'à la fin de la bataille (5).

(1) Historique manuscrit du 80e de ligne.

(2) Rapport du commandant de l'artillerie de la 4e division du 3e corps (sans date).

(3) Le général de Rochebouët, commandant l'artillerie du 3e corps, au général Soleille (sans date).

(4) *Metz*, I, 177.

(5) *Historique du grand État-major prussien*, IV, 468-469.

L'attention du général von Manteuffel est d'ailleurs attirée vers son aile droite, encore faiblement constituée et menacée, lui semble-t-il, par des masses qui couronnent les hauteurs entre Mey et Villers-l'Orme.

CHAPITRE III

ENGAGEMENT DU 4e CORPS

Déploiement de la division Grenier. — Arrivée du 4e corps sur les hauteurs de Mey. — Situation critique de l'aile droite prussienne. — Ordres de Manteuffel. — Attaque de Mey. — Dispositions de Grenier. — Prise du bois de Mey. — Intervention de la brigade Brayer. — Reprise du bois de Mey. — Recul des Prussiens à Lauvallier. — Panique du 43e de ligne. — Retour offensif. — Fin de l'action pour le 4e corps.

D'après les instructions du général de Ladmirault, la division Grenier, chargée de couvrir la retraite, doit établir une longue ligne de tirailleurs, la droite à Mey, le centre aux bois de Grimont, la gauche à l'ouest de la route de Kédange. Un deuxième échelon sera placé « sur les pentes sud et nord du fort Saint-Julien (1) ». Aucune disposition n'est prévue pour assurer la liaison avec le 3e corps.

Jugeant que la lutte se propagera rapidement de Colombey vers Noisseville, Grenier, dès le début de l'attaque, prescrit à la 1re brigade de se reporter en avant et d'occuper la ligne jalonnée

(1) Ordre du 4e corps, château de Grimont, 14 août.

par le village de Mey, le petit bois au nord-est et l'auberge située sur la route de Bouzonville, au sud de Villers-l'Orme. L'artillerie divisionnaire prend position au sud-ouest de l'auberge, le long du chemin qui conduit à Mey. La 2e brigade reste d'abord en arrière à l'est du château de Grimont; un peu plus tard, elle se rapprochera jusqu'à 600 mètres de la première ligne (1).

Les fractions que l'avant-garde de la 2e division prussienne a détachées par Noisseville sur Nouilly (2) se trouvent bientôt engagées dans un combat très inégal et à courte distance contre la droite de la division Grenier (3). Elles tentent néanmoins, vers 6 h. 30, de prendre l'offensive, mais sont repoussées avec de fortes pertes par les feux croisés du 5e bataillon de chasseurs et d'un bataillon du 13e de ligne (4). Elles parviennent à regagner Nouilly en assez bon ordre, sans être poursuivies; d'ailleurs un bataillon de la 3e brigade s'est déployé à l'est de Noisseville, prêt à les recueillir; un autre est envoyé à Servigny (5).

Comme le 3e corps, la division Grenier reste sur la défensive, et pourtant d'importants renforts

(1) Rapport du général Grenier, camp sous Metz, 15 août; le général de Bellecourt au général Grenier, camp sous Metz, 15 août; *Metz*, I, 147.

(2) Voir *suprà*, p. 233.

(3) *Historique du grand État-major prussien*, IV, 456-457.

(4) Historique manuscrit du 5e bataillon de chasseurs.

(5) *Historique du grand État-major prussien*, IV, 466.

lui arrivent. C'est d'abord la brigade Golberg, de la division de Cissey, qui, sans attendre d'ordre, a fait demi-tour et se porte vers Mey; elle se place ensuite en réserve un peu plus au nord, à cheval sur la route de Bouzonville (1). La brigade Brayer et l'artillerie de la division de Cissey sont déjà dans l'île Chambière quand, au bruit du canon, le général de Ladmirault fait déposer les sacs et ramène toutes ses troupes vers les hauteurs de Grimont. Les batteries prennent les devants au trot; l'infanterie suit aussi vite que possible (2).

« Ce fut, dit un témoin, un inoubliable spectacle. Sur la route en lacets qui grimpe de la vallée, les soldats poudreux et ruisselants de sueur, mais la tête haute, marchaient enfiévrés d'ardeur et grimpaient la côte d'un pas rapide que rythmaient les roulements ininterrompus de la charge. Les artilleurs, fouaillant leurs chevaux lancés au galop, passaient dans une trombe de poussière, et jetaient aux coteaux boisés d'alentour des bruits de tonnerre, que l'écho renvoyait aux bataillons déjà engagés, comme pour leur donner confiance. Et, dans le bruit croissant du combat, s'élevait une clameur immense, un cri poussé à la fois par des milliers de poitrines, cri

(1) Général DE CISSEY, Souvenirs inédits.
(2) Le général de Cissey au général de Ladmirault, Metz, 15 août. — Le général de Cissey dit que les troupes « remontèrent au pas gymnastique », ce qui semble exagéré.

d'amour de la patrie, cri de joie et d'espérance, où se fondaient les amertumes des revers dans un renouveau de foi en l'avenir, le cri de « Vive la France! » et de « Vive l'empereur! » Les cœurs bondissaient d'aise à ce signal de la lutte tant désirée avec l'ennemi insaisissable devant qui on reculait depuis trop longtemps, et l'exaspération des revers, des fatigues et des souffrances, était vaincue par un sentiment unanime de détente et de soulagement. Jamais, on peut le dire, bataille ne fut offerte à des hommes aussi impatients de la livrer (1). »

Les trois batteries de la division de Cissey s'établissent au sud-ouest de la Salette, le long de la route de Villers-l'Orme à Mey, côte à côte avec celles de la division Grenier. La brigade Brayer est acheminée sur Mey (2). La division Lorencez, qui a presque tout entière franchi les ponts, fait également demi-tour et vient se rassembler près du fort Saint-Julien, sauf le 65e de ligne qui se forme en colonne serrée derrière la brigade Brayer (3). Une partie de la réserve d'artillerie gagne de même les abords du fort (4).

(1) Lieutenant-colonel Rousset, *Le 4e corps de l'armée de Metz*, 67-68.

(2) Le général de Cissey au général de Ladmirault, Metz, 15 août; Rapport du lieutenant-colonel de Narp, commandant l'artillerie de la 1re division du 4e corps, Woippy, 15 août.

(3) Journal de marche de la 3e division du 4e corps.

(4) Rapports des chefs d'escadron Prémer et Ladrange; *Metz*, I, 154.

Tous ces mouvements sont terminés vers 6 heures et demie ; ils déterminent pour l'aile droite du Ier corps prussien « une situation qui n'est pas sans gravité (1) ». Dans ce secteur du champ de bataille, où nous avons un corps d'armée entier, les Allemands ne disposent immédiatement que de réserves d'infanterie insignifiantes. Pour s'opposer « au mouvement tournant » dont ils se croient menacés « par la route de Bouzonville (2) », mais qu'en réalité, le général de Ladmirault n'a pas le dessein d'exécuter, ils n'ont d'autre moyen que de faire appel à l'artillerie. Trois batteries s'établissent à cet effet d'abord au nord-est de Noisseville, puis, à plus courte distance, aux abords de Servigny; une quatrième prend position entre Servigny et Poixe, sans autre soutien que le seul bataillon de Servigny. En même temps, interviennent quatre batteries de l'artillerie de corps : deux près de la brasserie de l'Amitié, deux près de Montoy (3).

*
* *

Constatant, à 7 heures, que les Français étendent de plus en plus leur gauche vers le nord, le général von Manteuffel prescrit à la 3e brigade de

(1) *Historique du grand État-major prussien*, IV, 465.
(2) *Ibid.*, IV, 466
(3) *Ibid.*, IV, 466, 467.

maintenir « à tout prix sa position de Noisseville et du ravin de Nouilly » avec l'appui de l'artillerie de corps qui devra, à cet effet, se rapprocher de Noisseville. La *1re* brigade, en marche par la route de Sarrebruck, doit s'établir, à son arrivée, en réserve générale à la brasserie de l'Amitié. La *4e* a pour mission de contourner Noisseville par le nord et de « s'opposer au mouvement tournant de l'adversaire par une pointe dans son flanc gauche (1) ».

L'artillerie exécute immédiatement la conversion à droite prescrite, et prend position au sud-ouest de Noisseville. Vers 7 h. 30, toutes les batteries du Ier corps, 90 bouches à feu, sont en ligne, mais le front Colombey-Lauvallier est presque entièrement dégarni : l'effort principal est dirigé vers le nord-ouest (2). Au même moment, le commandant du VIIe corps abandonne à peu près complètement à elles-mêmes les *25e* et *26e* brigades pour chercher à envelopper les positions françaises par le sud. Ainsi Zastrow et Manteuffel, après s'être mutuellement soutenus au début de l'action, livrent ensuite bataille, chacun pour son compte, dans des directions divergentes, l'un devant le bois de Borny, l'autre vers Mey (3).

(1) *Historique du grand État-major prussien*, IV, 469.

(2) *Ibid.* — 24 pièces au sud-ouest de Lauvallier, 42 entre ce hameau et Noisseville, 24 entre Servigny et Poixe.

(3) *Metz*, I, 181.

Déjà le général commandant la 3e brigade a renouvelé l'attaque sur cette localité au moyen de six compagnies fraiches restées jusqu'alors à Noisseville. Le général Grenier renforce alors sa ligne de combat avec le 64e de ligne : le IIIe bataillon se jette dans Mey, le IIe relève dans le petit bois au nord-est trois compagnies du 5e bataillon de chasseurs dont les cartouches sont épuisées, le Ier se déploie au nord doublant les tirailleurs du 13e de ligne (1). Un feu terrible arrête les Prussiens. Mais bientôt débouchent du ravin de Nouilly deux bataillons du 3e régiment qui, d'un seul élan, et renforcés par deux compagnies du 4e, gravissent les pentes situées à l'ouest du moulin de Goupillon (2). Un incident favorise leurs progrès. L'obscurité naissante fait confondre les Prussiens avec nos chasseurs à pied ; le feu cesse de notre côté; l'ennemi en profite pour pénétrer dans le bois de Mey, dont il s'empare entièrement malgré une défense énergique. En même temps trois compagnies atteignent, à la faveur du crépuscule, les jardins qui entourent le village de Mey; mais là leurs progrès sont arrêtés par le IIIe bataillon du 64e. De même, les Prussiens ne peuvent déboucher du bois de Mey sous le feu intense d'une ligne de tirailleurs bordant le chemin de Mey à Villers-l'Orme, et appar-

(1) Historique manuscrit du 64e de ligne.

(2) *Historique du grand État-major prussien*, IV, 481.

tenant au IIe bataillon du 64e, au Ier du 98e, aux Ier et IIe du 13e (1). Les trois batteries de la division Lorencez s'établissent à ce moment à 500 mètres environ au nord-ouest du bois et couvrent la lisière de mitraille (2). Enfin trois batteries de réserve du 4e corps interviennent à leur tour sur la ligne d'artillerie jalonnée par le chemin de Mey à Villers-l'Orme, compensant ainsi la retraite d'un nombre égal de nos batteries (3).

D'importants renforts arrivent encore vers Mey. La brigade Brayer, de la division de Cissey, jette dans le village le 20e bataillon de chasseurs que suivent deux bataillons du 6e de ligne; le IIIe du 1er de ligne se porte entre le village et le bois (4). Les trois compagnies prussiennes qui se sont emparées des jardins reculent en désordre. Bientôt le bois de Mey se trouve assailli sur ses faces nord, ouest et sud-ouest par une chaîne d'infanterie française très dense ne comprenant pas moins de dix bataillons. Le Ier batail-

(1) *Historique du grand État-major prussien*, IV, 481; Rapport du commandant du 5e bataillon de chasseurs à pied, Woippy, 15 août; le général Pradier au général Grenier, Metz, 15 août; Historique manuscrit du 64e de ligne; *Metz*, I, 216.

(2) Historique de l'artillerie de la 3e division du 4e corps.

(3) Rapport du général Lafaille sur le rôle de l'artillerie du 4e corps (sans date).

(4) Le général de Cissey au général de Ladmirault, Metz, 15 août; Historiques manuscrits des 20e bataillon de chasseurs, 1er et 6e de ligne.

lon du 13e de ligne, appuyé par le IIe, charge à la baïonnette, enlève vigoureusement le bois et en chasse définitivement les Prussiens (1). Ce succès termine à peu près la lutte en avant de l'aile droite du 4e corps. L'ennemi disparaît vers Nouilly et Noisseville et, vers 8 h. 30, le feu cesse complètement sur ce point.

Cette retraite a sa répercussion au sud : elle détermine un mouvement de recul désordonné parmi les troupes allemandes qui combattent entre Lauvallier et le moulin de Goupillon. « En majeure partie désorganisées par les péripéties de la lutte, privées de la plupart de leurs officiers, les diverses fractions engagées sur ce point se laissaient glisser, à la nuit tombante, dans le ravin de Lauvallier et commençaient à refluer vers la route, sur le revers oriental du ravin (2). » Le général von Bentheim, se jetant au-devant des fuyards, parvient cependant à les arrêter et à leur faire, en partie, repasser le ruisseau. L'obscurité est devenue complète, et bientôt la fusil-

(1) Rapport du colonel Lion, commandant le 13e de ligne, Metz, 15 août. — L'*Historique du grand État-major prussien* passe sous silence la reprise des jardins de Mey et du bois par les Français. Il qualifie de « succès décisif » la prétendue prise de Mey (IV, 481) et représente le 4e corps « comme contraint de plier sur tous les points » (IV, 482). L'Historique du 3e régiment altère également la vérité sur ces incidents (*Geschichte des 2. Ostpreussischen Grenadier-Regiments, N. 3,* 382). Cf. *Metz,* I, 219-220 et 221, note 4.

(2) *Historique du grand État-major prussien*, IV, 483.

lade diminue graduellement dans ce secteur (1). Un peu plus tard, un bataillon prussien, qui s'est glissé le long des pentes qui s'étendent au nord de Vantoux et de Vallières, arrive près de la route de Bouzonville où est entassée une colonne d'artillerie du 4e corps. Il ouvre le feu, mais est aussitôt chargé par l'infanterie et mis en déroute (2).

Un incident se produit encore à l'aile gauche du 4e corps. Le bataillon prussien qui a occupé Servigny et Poixe, en qualité de soutien de l'artillerie, se porte sur Villers-l'Orme vers 8 heures. Il est suivi de quatre bataillons de la 4e brigade qui, arrivée la dernière sur le champ de bataille, a reçu l'ordre de s'opposer « au mouvement tournant » dont les Allemands se croient toujours menacés par Servigny (3). Quatre batteries à cheval viennent, des environs sud-ouest de Noisseville, s'établir sur la croupe entre Nouilly et Servigny. Le 43e de ligne, surpris par l'apparition des Prussiens à l'est de la Salette, lâche pied à la première décharge, et les officiers tentent

(1) *Historique du grand État-major prussien*, IV, 483. — Cet *Historique* déclare inexactement que les Français commencèrent « aussitôt à céder le terrain sur ce point » (IV, 483). Or il ressort nettement des Historiques des 11e bataillon de chasseurs, 60e et 85e de ligne, que ces troupes se maintinrent sur leurs positions et ne se mirent en marche sur Metz qu'entre 9 et 10 heures du soir (*Metz*, I, 223, note 4).

(2) Historique de l'artillerie de la 1re division du 4e corps.

(3) *Historique du grand État-major prussien*, IV, 485.

vainement d'arrêter la panique. « Je charge les fuyards, avec mon état-major et mes hussards d'escorte, dit le général de Cissey ; ils se mettent alors à tournoyer sur eux-mêmes, tirant en l'air et même sur nous. Enfin, le colonel parvient à faire battre la charge ; les officiers, les sous-officiers et les vieux soldats se portent vigoureusement en avant, et les Prussiens culbutés s'en vont définitivement (1). »

(1) Général de Cissey, Souvenirs inédits.

CHAPITRE IV

DERNIERS COMBATS A L'AILE DROITE FRANÇAISE

Déploiement de la division Montaudon. — La Garde suspend sa marche. — Engagement de la *14*e division. — Évacuation du bois de Colombey. — L'avant-garde de la *18*e division. — Steinmetz se rend sur le champ de bataille. — Il ordonne la retraite. — Le roi le désavoue. — Les pertes. — Les résultats de la bataille sont insignifiants pour les Allemands. — Notre retraite nullement retardée. — L'impression dans l'armée française. — La bataille, en réalité indécise, y est qualifiée de succès.

La 1re division du 3e corps, en retraite vers Metz, atteint déjà la route de Strasbourg au moment de l'attaque de von der Goltz sur Colombey. Au bruit du canon, le général Montaudon s'arrête et se dispose à faire face à l'ennemi, quand Bazaine survient et prescrit de poursuivre la marche. Peu après, le maréchal expédie un de ses officiers avec ordre de reprendre les positions du matin et de soutenir la division Metman (1).

Vers 5 h. 30, le 51e de ligne, appuyé par une batterie, réoccupe les tranchées construites la

(1) Général Montaudon, *loc. cit.*, II, 91.

veille, au sud-est de Grigy; le reste de la 1re brigade est en réserve au nord du village ; la 2e brigade établit quatre bataillons dans le bois de Borny (1). La Haute-Bévoye et La Grange-aux-Bois, sur les deux flancs, restent inoccupées.

La division de voltigeurs de la Garde, arrivée à hauteur du fort de Queuleu, suspend également son mouvement rétrograde : vers 5 heures, une de ses brigades se rassemble entre le fort et le village de Queuleu, l'autre reste en réserve au sud-ouest de Borny. La division de grenadiers qui, au début de l'action, n'a pas encore quitté ses bivouacs, place deux bataillons à la lisière de Borny; puis la brigade Jeanningros s'avance un peu dans la direction de Bellecroix et se forme au nord de la grande route. La division de cavalerie et la réserve d'artillerie demeurent sur l'emplacement de leurs camps, à l'ouest de la redoute des Bordes (2).

Vers 4 heures, au premier avis de von der Goltz, le général von Kameke, commandant la 14e division, a mis ses troupes en marche de Domangeville sur Villers-Laquenexy. D'après les ordres du général von Zastrow, qui surviennent

(1) Rapports du colonel Delebecque, commandant le 51e; du lieutenant-colonel Louis, commandant le 62e; du colonel d'Albici, commandant le 81e; du colonel Davout d'Auerstædt, commandant le 95e; *Metz*, I, 182.

(2) Journaux de marche de la 1re et de la 2e division de la Garde; de la division de cavalerie; de la réserve d'artillerie.

en cours de route, la 27e brigade doit s'établir en réserve générale entre Marsilly et Colombey, tandis que le général von Woyna, avec la 28e brigade (1), s'engagera à gauche de la brigade von der Goltz (2). Vers 7 heures, deux bataillons du 53e interviennent successivement à gauche du 7e bataillon de chasseurs engagé depuis le début de l'action au nord-ouest du bois d'Ars-Laquenexy (3). Bientôt la brigade Potier, se conformant aux instructions reçues, évacue le bois de Colombey que les Prussiens occupent définitivement. Les deux derniers bataillons du général von Woyna sont venus, sur ces entrefaites, prolonger la gauche de la ligne, vers La Grange-aux-Bois, en liaison eux-mêmes, au moyen du *15e* hussards, avec la *18e* division d'infanterie et la *1re* division de cavalerie, qui débouchent dans la partie sud du champ de bataille (4).

A 2 heures de l'après-midi, la *18e* division d'infanterie (5) atteint, après une forte marche,

(1) La *28e* brigade n'a que quatre bataillons; elle en a laissé un à la station de Courcelles-sur-Nied, un autre en soutien de l'artillerie; elle dispose d'une batterie et du *15e* hussards.

(2) *Historique du grand État-major prussien*, IV, 472.

(3) Voir *suprà*, p. 227. — L'*Historique du grand État-major prussien* (IV, 473) est très obscur sur l'engagement du Ier bataillon du *53e*. L'Historique de ce régiment est inexact sur ce point (*Metz*, VI, 188-189).

(4) *Historique du grand-État-major prussien*, IV, 474.

(5) Le IXe corps, de la IIe armée, se composait de la *18e* et de la *25e* division d'infanterie.

la route de Metz à Strasbourg. L'avant-garde s'installe à Orny, le gros à Buchy. D'après les instructions du grand quartier général, le IXe corps doit éventuellement « coopérer à une action sérieuse devant Metz (1) ». Apprenant, vers 5 heures, que la Ire armée est engagée, le commandant de la *18*e division, général von Wrangel, remet ses troupes en marche sur Orny. De son côté, l'avant-garde se porte sur Peltre par la route de Strasbourg; la batterie qui lui est affectée prend les devants, sous l'escorte d'un escadron de dragons et, vers 6 h. 30, des hauteurs à l'ouest de Mercy, elle ouvre le feu sur le 51e de ligne et sur la batterie de la division Montaudon établie au sud-est de Grigy (2). Deux régiments de cuirassiers et une batterie à cheval de la *1*re division de cavalerie, venant de Pontoy, suivent le mouvement de l'avant-garde. Deux escadrons assurent la liaison avec la *28*e brigade tandis que la batterie, escortée par un autre escadron, prend position d'abord entre la route et La Basse-Bévoye, puis au-delà, et canonne également la batterie française. Celle-ci, bientôt très éprouvée, cherche à se retirer et ne peut emmener toutes ses pièces qu'au prix des plus grands efforts. A 7 h. 30, le fort de Queuleu et les batteries de la division Laveaucoupet, secondées par huit pièces

(1) *Correspondance militaire du maréchal de Moltke*, n° 155.
(2) *Historique du grand État-major prussien*, IV, 475.

de la Garde, ont ouvert le feu sur l'artillerie ennemie et les troupes voisines. De part et d'autre, les résultats obtenus sont insignifiants (1).

Pendant cette canonnade, l'infanterie de l'avant-garde prussienne est arrivée à hauteur de son artillerie : deux bataillons se portent au nord-ouest de Mercy-le-Haut et se relient aux fractions de la brigade Woyna engagées vers Grigy. Le *84*ᵉ s'établit à Peltre, détachant un bataillon à la Basse-Bévoye. Mais les Allemands ne gagnent pas de terrain : la droite de la division Montaudon a été étayée dès 6 heures par une brigade de voltigeurs et le bataillon de chasseurs de la Garde (2). Peu à peu, le combat cesse sur cette partie du champ de bataille. Depuis la pointe nord-est du bois de Borny, jusqu'au fort de Queuleu, par Grigy, l'ennemi a été partout tenu en respect par des forces d'ailleurs très supérieures en nombre (3).

Lorsque la fusillade se fut éteinte sur toute l'étendue du champ de bataille, les troupes fran-

(1) Rapports du chef d'escadron Toussaint, commandant l'artillerie du fort de Queuleu, 14 août, 11 heures soir; du lieutenant-colonel Fourgous, commandant l'artillerie de la 1ʳᵉ division du 3ᵉ corps; *Historique du grand État-major prussien*, IV, 476.

(2) Journal de marche de la 1ʳᵉ division de la Garde.

(3) L'*Historique du grand État-major prussien* prétend au contraire (IV, 476) que les Prussiens occupèrent Grigy et la partie sud du bois de Borny à la fin du combat. Un grand nombre de témoignages français montrent l'inexactitude de ces assertions (*Metz*, I, 202-207).

çaises engagées se rassemblèrent sur place. Après quelques heures de repos, Bazaine leur envoya l'ordre « de reprendre leur marche sur Metz et de passer sur la rive gauche de la Moselle (1) ».

*
* *

Le commandant de la Ire armée, dont le quartier général se trouve à Varize, à 18 kilomètres de la gauche des avant-postes du VIIe corps, s'est montré fermement résolu, malgré les instances du lieutenant-colonel von Brandenstein, à rester sur la défensive pendant la journée du 14 août (2). Aussi est-il très surpris et irrité de recevoir, vers 5 h. 30, un rapport de Manteuffel annonçant que des fractions du VIIe corps sont déjà au feu et que le Ier se porte en avant pour les soutenir. Mais au lieu de se rendre compte par lui-même de l'importance du combat livré contrairement à ses instructions, il se contente d'envoyer aux nouvelles deux officiers de son état-major. A 7 heures seulement, à la réception d'un message de Zastrow, Steinmetz se résout à partir pour le champ de bataille. Dans sa colère contre ses subordonnés, qui ont osé s'engager sans son autorisation, il fait expédier aussitôt l'ordre de rompre le combat. Toutefois, ayant reçu en cours de route des ren-

(1) Rapport du maréchal Bazaine sur le combat de Borny.
(2) *Historique du grand État-major prussien*, IV, 448, 486.

seignements plus complets sur la situation, il se décide à porter en avant le VIII[e] corps qui constitue sa réserve générale : la brigade Rex sur Les Étangs; Goeben, avec le reste de ses troupes, sur Varize (1).

Goeben, dont le quartier général est à Bionville avec la 15[e] division, n'a entendu le canon que vers 5 h. 30. Sur l'injonction formelle de Steinmetz, il laisse les troupes dans leurs cantonnements et refuse d'accéder aux demandes de secours qui lui sont faites par le commandant de la 2[e] division, puis par Manteuffel lui-même (2). A 9 heures du soir seulement, lui parvient l'ordre de se porter sur Varize et Les Étangs. Prévenue directement, la brigade Rex s'est déjà mise en marche. Mais s'étant rendu compte personnellement de la cessation de la lutte, Goeben juge « qu'il est dès lors inutile de donner l'alerte à son corps d'armée pour exécuter une marche de nuit (3) ». Il se borne à prescrire aux troupes d'être sous les armes dès le point du jour (4).

Sur ces entrefaites, Steinmetz, de plus en plus irrité, a envoyé aux deux corps d'armée l'ordre

(1) Cardinal von Widdern, *loc. cit.*, 99-100.

(2) *Ibid.*, 83-85.

(3) *Historique du grand État-major prussien*, IV, 487.

(4) Cardinal von Widdern, *loc. cit.*, 88-89. — Le mouvement de la brigade Rex sur Les Étangs fut contremandé en raison de « l'issue favorable de la bataille » (*Historique du grand État-major prussien*, IV, 488).

« d'évacuer le plateau dans la soirée même et de se replier derrière la Nied (1) ». Néanmoins, Zastrow, comme Manteuffel, croit devoir se maintenir sur ses positions « pour affirmer la victoire ». Vers 8 h. 45, Steinmetz rencontre Manteuffel près de la brasserie de l'Amitié et, après lui avoir reproché durement de s'être engagé contre ses instructions formelles et de s'être fait battre, il lui ordonne « de ramener sans délai ses troupes sur les emplacements du matin (2) ». Le mouvement du Ier corps commence vers 11 heures du soir et ne se termine que fort avant dans la nuit.

Quant à Zastrow, il ose enfreindre encore une fois l'ordre de son chef. Après en avoir conféré avec le lieutenant-colonel von Brandenstein, il répond à Steinmetz que, « pour ne laisser aucun blessé aux mains de l'ennemi et pour affirmer l'honneur d'avoir occupé le champ de bataille », la retraite aura lieu le lendemain matin au point du jour (3). Steinmetz est d'ailleurs désavoué par un télégramme que Moltke lui expédie de Herny le 15 au matin : « Sa Majesté prescrit à la Ire armée de conserver le terrain conquis hier

(1) Cardinal von Widdern, *loc. cit.*, 104.
(2) *Ibid.*, 106.
(3) *Ibid.*, 110. — Widdern fait remarquer justement que la situation du VIIe corps, après la retraite du Ier, eût été dangereuse en face d'un adversaire entreprenant.

par elle, en tant qu'il ne s'étendra pas dans la zone d'action efficace de la place (1). »

*
* *

Les pertes de l'armée du Rhin étaient de 205 officiers et 3 409 hommes de troupe, celles des Prussiens s'élevaient à 222 officiers et 4 684 hommes (2).

Dans l'armée allemande, le sentiment d'une victoire était général; on s'exagérait même la portée et les résultats de la journée (3); Steinmetz, lui-même, mandait au grand quartier général, le 15 août, à 1 h. 30 du matin, que ses deux corps d'armée avaient victorieusement combattu (4). En réalité, le prétendu succès de la Ire armée était insignifiant au point de vue tactique : nulle part, elle n'avait réussi à infliger un échec sérieux aux Français. Il est vrai que, à aucun moment, ceux-ci n'avaient su tirer parti de leur supériorité numérique pour exécuter une contre-attaque et écraser les têtes de colonnes engagées sans liaison

(1) *Correspondance militaire du maréchal de Moltke*, n° 163.

(2) *Metz*, I, 252; *Historique du grand État-major prussien*, IV, 146.

(3) Le roi Guillaume à la reine Augusta, 15 août, D. T., 7 h. 30 soir (*Recueil complet des dépêches militaires allemandes*, 14); *Correspondance militaire du maréchal de Moltke*, n° 168.

(4) Gerhard von Widdern, *loc. cit.*, 112-113.

et sans direction suprême. Ce fut, une fois de plus, la conséquence déplorable de l'engouement de l'armée française pour la défensive et pour les positions réputées avantageuses. Le général de Ladmirault, en particulier, laissa échapper une occasion des plus propices d'accabler l'aile droite des Allemands. Il faut ajouter que l'irrésolution et l'inertie du commandant en chef furent manifestes. Le maréchal Bazaine « accepta la lutte à contre-cœur et resta indécis entre les seules déterminations qui pouvaient se présenter à l'esprit d'un général en chef : combattre en retraite jusque sous le feu des forts pour réduire autant que possible l'envergure d'une lutte inutile, ou bien profiter de l'occasion pour infliger à son faible et téméraire adversaire un échec indiscutable (1) ». Les conséquences matérielles et morales d'un tel revers eussent peut-être été considérables. Les armées allemandes étaient solidaires : une défaite de la Ire eût certainement arrêté la IIe dans son opération du passage de la Moselle (2).

Au point de vue stratégique, et malgré une opinion accréditée en Allemagne, (3), les résultats de la bataille de Borny étaient également

(1) *Metz*, I, 235.

(2) Cf. général Lewal, *Le plan de combat* (*Journal des sciences militaires*, Xe série, X, 345).

(3) L'*Historique du grand État-major prussien* (IV, 493) déclare inexactement que « la bataille de Colombey-Nouilly avait retardé à un tel point la retraite de l'ennemi sur Verdun, qu'il devenait

sans valeur pour les Allemands. La retraite de l'armée du Rhin n'en fut nullement ralentie : la lenteur du mouvement eut pour cause unique l'entassement des cinq corps d'armée sur la seule route de Metz à Verdun par Gravelotte. L'encombrement des ponts était tel, dans l'après-midi du 14, que la Garde et le 3e corps n'eussent certainement pu commencer à franchir la Moselle avant le milieu de la nuit du 14 au 15, ainsi qu'ils le firent en réalité. Après le combat, ces troupes durent s'arrêter aux portes de Metz et attendre que les innombrables voitures qui obstruaient les rues de la ville se fussent écoulées (1).

On a déjà montré l'erreur commise par von der Goltz en engageant la lutte (2). Suivant une juste opinion, « le désir de contrecarrer les agissements de l'ennemi ne saurait excuser le commandant de la 26e brigade d'avoir pris l'initiative, aussi hardie que grave, consistant à marcher avec 7 bataillons, 2 batteries et 3 escadrons à l'attaque d'une armée en retraite, mais intacte. Une telle initiative donne toutefois une fière idée du caractère de son auteur (3) ». Il convient d'ailleurs d'admirer l'esprit de solidarité,

possible d'arrêter complètement son mouvement par la bataille de Vionville-Mars-la-Tour... »

(1) *Metz*, I, 236.

(2) Voir *suprà*, p. 225.

(3) Général Bonnal, *loc. cit.*, 544. — Le lendemain, von der Goltz n'est pas sans inquiétude sur ce que le grand quartier

les sentiments d'abnégation et l'activité des chefs prussiens en sous-ordre : comme à Frœschwiller et à Forbach, ceux-ci soutinrent sans hésitation les fractions engagées et, sans se préoccuper du bien fondé de l'attaque, mirent tout en œuvre pour conquérir la victoire.

Au quartier général français, l'impression de la journée fut excellente. Quelques heures après la cessation de la lutte, quand le maréchal Bazaine vint faire à l'empereur le compte-rendu des événements, il fut accueilli dans l'entourage impérial par des manifestations « de grande joie (1) ». Dans les rangs de l'armée, après les revers de Wissembourg, de Forbach, de Frœschwiller, et la retraite consécutive, on qualifia de succès cette bataille indécise (2), et l'on voulut y voir « le présage d'une ère nouvelle (3) ». A cet égard, on peut considérer la journée de Borny comme favorable à nos armes, tant la part du moral est prépondérante à la guerre.

général pense de ses actes. Verdy du Vernois le tranquillise « en lui disant que, pour tout le monde, sa conduite est digne d'éloges... » (Verdy du Vernois, *Im grossen Hauptquartier*, 75).

(1) Général Jarras, *loc. cit*, 89.

(2) « L'armée entière apprend ce succès avec un véritable enthousiasme, elle applaudit généreusement les débuts de son général en chef... » (Colonel d'Andlau, *loc. cit.*, 61). — « L'ennemi nous avait attaqués avec des forces supérieures et n'avait pu nous faire reculer de nos anciennes positions. C'est ce que l'on est autorisé à considérer partout comme une victoire... » (Colonel Fay, *loc. cit.*, 66). — Cf. général du Barail, *Mes Souvenirs*, III, 173.

(3) Colonel d'Andlau, *loc. cit.*, 61.

CHAPITRE V

DE METZ A GRAVELOTTE

Reprise du mouvement de retraite. — Le 4e corps et la Garde. — Les alertes de Longeville et du Sablon. — Marche du 3e corps. — Renseignements inquiétants sur l'ennemi. — Bazaine et l'empereur. — Instructions pour la marche ultérieure. — Bazaine n'utilise pas la route de Briey. — Engagement de cavalerie à l'ouest de Vionville. — Marche des 2e et 6e corps, de la Garde, des 3e et 4e corps. — Retard du 4e corps. — Les convois auxiliaires licenciés. — Bazaine à Gravelotte. — Ses instructions pour le 16 août. — État moral de l'armée.

Dans la nuit même du 14 août, les corps d'armée français qui ont combattu à Borny reprennent leur marche interrompue vers les plateaux de la rive gauche de la Moselle. La réserve générale d'artillerie se met en mouvement la première dès 9 heures du soir, et vient former le parc au Ban Saint-Martin (1). Prévenu vers 11 heures seulement, le général de Ladmirault donne immédiatement l'ordre du départ ; mais le passage des ponts de l'île Chambière, commencé en pleine nuit, n'est achevé que le lendemain matin,

(1) Historique manuscrit du 13e régiment d'artillerie.

vers 10 heures. Le 4ᵉ corps bivouaque entre la Maison-Neuve, la Maison de Planche et le Sansonnet; un certain nombre de fractions ne rallient leurs corps que passé midi (1). La Garde quitte ses camps vers 10 heures du soir. Après de longs temps d'arrêt, provenant de croisements de colonnes, elle pénètre dans Metz et, dès lors, n'avance plus qu'avec une extrême lenteur (2) : « Il est impossible de décrire cette marche où tout était pêle-mêle : bagages, infanterie, cavalerie, artillerie, convois de blessés... (3) » Néanmoins, la Garde parvient à gagner Moulins dans les premières heures de la matinée, mais l'encombrement de la route de Gravelotte l'oblige à faire une halte prolongée entre Moulins, Longeville et le Ban Saint-Martin (4).

Une vive alerte se produit au cours de cet arrêt. Un détachement de la 6ᵉ division de cavalerie, qui s'est avancé entre Seille et Moselle, jusqu'aux abords de Montigny, canonne à 6 h. 30 les bivouacs de la Garde et de la division Tixier du 6ᵉ corps, nullement couverts. Les obus jettent

(1) Le général de Ladmirault au maréchal Bazaine, Château du Sansonnet, 16 août; Journal de marche du 4ᵉ corps.

(2) Journaux de marche de la Garde et de la 2ᵉ brigade de la division de grenadiers.

(3) Journal de marche de la 2ᵉ brigade de voltigeurs. — « De mémoire d'homme, on n'avait assisté à semblable encombrement » (L'*Indépendant de la Moselle*, 27 août).

(4) Journal de marche de la Garde; *Metz*, II, 9-10.

le désordre dans ces masses compactes (1). L'un des premiers atteint mortellement le colonel Ardant du Picq (2), du 10e de ligne. Le commandant du fort Saint-Quentin riposte aussitôt avec une pièce de 24; après avoir reçu deux obus, l'ennemi disparaît (3). Un incident du même genre a lieu, presque en même temps, au Sablon, à l'est de Montigny. Deux escadrons prussiens, avec deux pièces, arrivent près de la gare de Metz et y provoquent un certain désarroi. Le général Coffinières, gouverneur de la place, croit à une attaque très sérieuse et retient une brigade de grenadiers de la Garde, pendant quelques heures, jusqu'à la retraite sur Verny du détachement ennemi (4). Le trouble gagne jusqu'au maréchal Bazaine qui, avant de quitter Moulins, donne l'ordre de détruire le pont du chemin de fer à Longeville, placé pourtant sous le canon de l'enceinte et du fort Saint-Quentin, c'est-à-dire à notre disposition exclusive (5).

(1) « L'empereur, logé à Longeville chez le colonel Henocque, est réveillé par les obus; il monte à cheval avec son fils et sort de son logement au milieu d'une émotion de sa Maison indescriptible » (Journal du lieutenant-colonel de Montluisant).

(2) Auteur d'un remarquable ouvrage : *Études sur le combat.*

(3) Historique manuscrit du 10e de ligne; *Historique du grand État-major prussien*, V, 503-504.

(4) Le général Coffinières au maréchal Bazaine, D. T., 7 h. 35 matin.

(5) Instruction relative au procès Bazaine, Déposition du commandant Sers; Relation du capitaine Boyenval sur la destruction des ponts de la Moselle; *Metz*, I, 55.

Le 3e corps commence son mouvement rétrograde vers 10 heures du soir. Arrêté pendant de longues heures aux portes de Metz par le défilé d'autres troupes, il s'établit, dans la matinée du 15, sur la rive gauche entre Plappeville, le mont Saint-Quentin, le Ban Saint-Martin, la Maison de Planche et Devant-les-Ponts (1). Vers 9 h. 30 du matin, le maréchal Le Bœuf prend le commandement provisoire de ce corps d'armée en remplacement du général Decaen blessé à Borny (2).

Des renseignements pessimistes, mais concordants, parviennent au grand quartier général français sur les mouvements de l'ennemi vers la Moselle en amont de Metz. Tout indique que les Allemands commencent à franchir la rivière en forces considérables. Déjà l'on signale leurs coureurs à Toul et même à Vigneulles (3). En outre, le maréchal Bazaine redoute de leur part un mouvement tournant par Thionville. Une nouvelle armée, déjà signalée la veille, sous les ordres du général Vogel von Falkenstein, se porterait de Trèves vers le sud. Le sous-préfet de

(1) *Metz*, II, 13.

(2) Journal de marche du 3e corps; Notes du maréchal Le Bœuf.

(3) Rapport du capitaine commandant la compagnie de francs-tireurs de Frouard; Bulletin de renseignements du 6e corps, 14 août matin; Rapport du capitaine Vosseur en mission à Toul; le ministre de la Guerre au maréchal Bazaine, D. T., 15 août, 9 h. 15 matin.

Briey mande inexactement qu'une reconnaissance prussienne s'est montrée à Mars-la-Tour et dans le bois de Saint-Marcel (1). Peut-être ces dernières informations empêcheront-elles Bazaine d'utiliser la route de Briey (2). « Je ne voulais pas trop m'étendre sur ma droite, a-t-il déclaré plus tard, parce que j'ignorais s'il n'y avait pas quelque corps ennemi dans les environs de Briey (3). »

Le maréchal Bazaine, accompagné du général Jarras, a quitté le champ de bataille à la nuit noire, traversé Metz non sans peine, et est arrivé à Longeville vers minuit. L'empereur, malade et couché, le reçoit immédiatement. Si l'on s'en rapporte à ses assertions, de beaucoup postérieures à la guerre, le maréchal aurait exprimé ses craintes d'être devancé par les Allemands dans la direction de Verdun. Il fait part aussi au souverain de la souffrance que lui cause une contusion reçue au cours du combat (4). Il craint de ne pouvoir supporter les allures vives de son cheval et désire être remplacé dans ses

(1) Le ministre des affaires étrangères à l'empereur, D. T., 14 août, 1 heure soir; l'agent de Thionville au major général, 14 août; le sous-préfet de Briey au quartier général, D. T., 14 août, 9 h. 55 soir.

(2) Conseil d'enquête sur les capitulations, Déposition du général Jarras; *Metz*, II, 18.

(3) Instruction relative au procès Bazaine, Interrogatoire du maréchal (20 juin 1872).

(4) Un éclat d'obus l'a atteint à l'épaule, brisant l'épaulette.

fonctions de commandant en chef. L'empereur, lui touchant amicalement l'épaule, répond, avec cette bonté qui séduisait ceux qui pouvaient l'approcher : « Ça ne sera rien, c'est l'affaire de quelques jours, et vous venez *de briser le charme!...* ». Puis il lui aurait recommandé « la plus grande prudence dans les opérations, afin de ne rien livrer au hasard, et par suite, de ne donner aux puissances qui, lors du début des hostilités, semblaient vouloir venir à nous, aucun prétexte pour se retirer ». L'empereur aurait ajouté : « J'attends une réponse de l'empereur d'Autriche et du roi d'Italie; ne compromettons rien par trop de précipitation, et évitons avant tout de nouveaux revers (1). »

A 1 heure du matin, le maréchal Bazaine arrive à son quartier général à Moulins, et remet au lendemain toute préoccupation d'ordre militaire. Le 15 août, avant 7 heures du matin, Jarras force sa porte pour lui demander ses instructions et lui rendre compte de la lenteur du mouvement des 3e et 4e corps, dont la majeure partie est encore sur la rive droite de la Moselle. Des officiers d'état-major leur sont envoyés pour hâter le mouvement; puis, entre 9 heures et 10 heures, le maréchal Bazaine donne verbalement des prescriptions pour la marche ultérieure (2).

(1) Maréchal Bazaine, *Épisodes*, 70-71.
(2) Général Jarras, *loc. cit.*, 89-90.

Le 4e corps ira à Doncourt. Le 3e corps, derrière lui, s'arrêtera à hauteur de Vernéville et campera sur la ligne Vernéville-Saint-Marcel, faisant face au nord-ouest et gardant le bois Doseuillons. Le 2e corps, « dès qu'il verra la tête du 6e », continuera sa marche jusqu'à Mars-la-Tour et sera remplacé à Rezonville et Vionville par ce dernier corps. La Garde s'établira à Gravelotte, sauf la division de voltigeurs et deux batteries qui prendront position au Point-du-Jour « pour couvrir au besoin la retraite » ; en outre, un régiment restera à Longeville jusqu'à ce que toute l'armée se soit écoulée. La division Forton se portera à Tronville et éclairera à gauche et en avant, sur la route de Saint-Mihiel ; la division du Barail fera le même service sur la route de Verdun par Jarny et Conflans (1).

Le maréchal Bazaine recommande aux 3e et 4e corps de suivre les deux chemins vicinaux de Plappeville, Lessy, Châtel-Saint-Germain, Amanvillers, et de Lorry, Amanvillers, en s'abstenant d'utiliser la grande route de Briey. A Jarras, qui en manifeste sa surprise, Bazaine répond avec autorité qu'il « a pris cette détermination de concert avec l'empereur », parce que, suivant les avis venus de Paris et de Briey même, « une des armées ennemies se trouvait déjà de ce côté, et

(1) Lieutenant-colonel Fay, *loc. cit.*, 68-69. — Tous ces ordres sont placés entre guillemets dans cet ouvrage.

qu'on désirait ne pas la rencontrer, afin de gagner Verdun sans livrer aucun combat, si c'était possible (1) ».

Dans l'après-midi, Ladmirault fait demander à Bazaine l'autorisation de suivre la route de Briey et de laisser ses troupes dans leurs bivouacs pendant toute la journée du 15. Il s'engage d'ailleurs à atteindre Doncourt le 16. Le commandant en chef refuse ; il maintient également les itinéraires précédemment fixés ; toutefois, en raison de la fatigue des troupes de Ladmirault, il lui concède la faculté de suivre le 3e corps, au lieu de le précéder. Ladmirault donne aussitôt l'ordre de départ ; la division Lorencez, qui est complète, prendra la tête (2).

*
* *

Le 15 août, de grand matin, la division de réserve de cavalerie Forton s'est portée de Gravelotte sur Rezonville et Vionville. D'après les gens du pays, l'ennemi occupe Chambley ; des cuirassiers, des uhlans, des hussards avec de l'artillerie se trouvent à Mars-la-Tour (3). Le contact ne

(1) Général Jarras, *loc. cit.*, 91-92.

(2) Conseil d'enquête sur les capitulations (séance du 23 février 1872) ; le général de Ladmirault au maréchal Bazaine, le Sansonnet, 15 août ; général Jarras, *loc. cit.*, 96-97.

(3) Conseil d'enquête sur les capitulations, Déposition du général de Forton.

tarde pas à se produire. Le 1er dragons refoule jusqu'à l'ouest de Puxieux deux escadrons de hussards prussiens; arrêté ensuite par une batterie établie au nord-est de Xonville, il rétrograde sur Mars-la-Tour. Les deux batteries à cheval de la division Forton, en position à l'ouest du village, ouvrent le feu à leur tour. Après un duel inutile d'artillerie d'une demi-heure environ, la batterie ennemie disparaît. La division du Barail, qui opère vers Jarny, apparait à ce moment au nord de Ville-sur-Yron. Enfin, le 7e dragons, de la division de cavalerie Valabrègue du 2e corps, arrive entre Vionville et Tronville. Le général de Forton dispose donc de trente-quatre escadrons et de quatre batteries, qui lui permettraient d'attaquer avec avantage la division de cavalerie très disséminée du général von Rheinbaben. Il en juge autrement et, après avoir stationné aux environs de Mars-la-Tour jusqu'à une heure de l'après-midi, il fait demi-tour et établit ses bivouacs à Vionville, à proximité de la division Valabrègue, en se couvrant par des grand'gardes placées, suivant les errements de l'époque, à très courte distance (1).

Le 2e corps, qui marche derrière la réserve de cavalerie, sur la chaussée de Gravelotte, reçoit en

(1) Rapports du général de Forton, 16 août et s. d.; Conseil d'enquête sur les capitulations, Déposition du général de Forton; *Historique du grand État-major prussien*, V, 506-508.

route un contre-ordre du maréchal Bazaine : au lieu de continuer jusqu'à Mars-la-Tour, il s'arrêtera à Rezonville. En conséquence, le général Frossard forme les bivouacs près et au sud-ouest de cette dernière localité, exception faite pour la division de cavalerie qui campe à l'est de Vionville (1).

Le 6e corps, qui doit suivre immédiatement le 2e, progresse très lentement en raison de l'immense encombrement de la route obstruée presque constamment par des voitures marchant sur plusieurs files. Après des difficultés de toutes sortes et des arrêts nombreux, qui, pour certaines unités, durent plusieurs heures, le 6e corps parvient enfin à destination (2). Encore a-t-il fallu utiliser des chemins latéraux et marcher parfois à travers champs. La division Tixier bivouaque à Saint-Marcel, la division La Font de Villiers au nord-ouest de Rezonville, la division Bisson (3) derrière la précédente, la division Levassor-Sorval au nord-est de Rezonville, faisant face au sud-est et surveillant les débouchés du bois des Ognons (4).

(1) Journal de marche du 2e corps.

(2) La division La Font de Villiers met dix heures à parcourir 13 kilomètres.

(3) Cette division ne comprend que le 9e de ligne et deux batteries de 12, de la réserve générale, rattachées provisoirement à la division.

(4) Journal du général Henry, chef d'état-major du 6e corps; Journaux de marche des divisions ; *Metz*, II, 27-31.

Après un arrêt prolongé entre Moulins et Longeville, la division de voltigeurs de la Garde se remet en marche à 11 heures du matin (1). A Longeau, les difficultés sont telles que le général Deligny engage sa colonne sur l'ancienne voie romaine. Il gagne ainsi les abords du Point-du-Jour; le bataillon de chasseurs et une batterie poussent jusqu'à Gravelotte. La division de cavalerie s'ébranle à 2 heures de l'après-midi, suivie de la réserve d'artillerie et de la division de grenadiers. Les bivouacs sont établis à Gravelotte, dans l'angle des routes de Mars-la-Tour et d'Étain; les derniers éléments n'arrivent qu'après minuit (2). Les soldats sont exténués : « A chaque temps d'arrêt, à chaque à-coup, écrit un témoin, nos grenadiers s'allongeaient sur la route dans la poussière (3). » La réserve générale d'artillerie, qui marche derrière les grenadiers, campe au nord-est de Gravelotte (4).

Deux équipages de ponts suivent l'armée. Afin

(1) Un régiment reste, comme arrière-garde, à Châtel-Saint-Germain. Par suite des circonstances, il se trouva camper face à face avec la division Lorencez du 4e corps, qui n'avait pu dépasser Lessy. — Cf. *infrà*, p. 276.

(2) Journal de marche de la Garde.

(3) Journal du lieutenant de Laforest-Divonne, du 1er grenadiers.

(4) Le général Soleille au général Canu, Moulins-les-Metz, 15 août. — Cette réserve générale ne comprend plus que huit batteries : quatre sont restées aux forts Bellecroix et Moselle; deux sont affectées à la 2e division du 6e corps; deux à la 4e division du même corps d'armée (*Metz*, II, 34).

de ne pas encombrer la route principale, un ordre du commandant en chef les dirige sur Gravelotte par le chemin étroit et encaissé de Plappeville et de Lessy, où les difficultés de la marche les obligent à stationner pendant la nuit du 15 au 16 août (1).

Au 3e corps, massé dans la matinée entre Plappeville, le Ban Saint-Martin et la Maison de Planche, la division Montaudon s'est mise en marche à une heure de l'après-midi par le chemin déjà très encombré, de Lessy, Châtel-Saint-Germain et la ferme Leipzig. Vers 7 heures, elle installe ses bivouacs entre Montigny-la-Grange et Chantrenne, face au nord-ouest. La division Nayral, surmontant maintes difficultés, parvient très tard à Vernéville. La réserve d'artillerie s'engage sur la route de Gravelotte à la suite des colonnes qui s'y trouvent déjà, et s'arrête à l'est de Saint-Marcel. Quant aux autres divisions du 3e corps, elles ne peuvent guère quitter leurs bivouacs à cause de l'encombrement (2).

Le 4e corps a reçu, du général de Ladmirault, des ordres en absolue contradiction avec ceux du commandant en chef. Une seule division est mise en route sur Gravelotte où elle devra bi-

(1) Journal du général Soleille; *Metz*, II, 36.

(2) Journal de marche du 3e corps; Notes du maréchal Le Bœuf; le colonel d'Ornant au maréchal Le Bœuf, 16 février 1872; Journaux de marche des divisions du 3e corps.

vouaquer, « *si elle ne peut arriver à Doncourt avant la nuit* (1) » ; tout le reste du 4ᵉ corps va s'attarder jusqu'au lendemain matin dans la vallée de la Moselle, quand les chemins de Lorry et de Saulny, complètement libres, lui eussent permis de gagner le 15 Amanvillers et Saint-Privat, et de se rabattre dans la soirée sur Doncourt, suivant les instructions du maréchal Bazaine. La division Lorencez part en conséquence de la Maison-Neuve à 3 heures de l'après-midi; mais longtemps arrêtée à hauteur de Plappeville par un convoi, elle ne peut dépasser qu'homme par homme les voitures qui stationnent sur le chemin et, vers 9 heures du soir, elle atteint seulement Lessy. A 10 heures, ses bagages sont encore à la Maison-Neuve. Le général de Ladmirault envoie ses aides de camp sur la route de Lessy, afin de connaître la cause de ce retard; aucun d'eux ne peut joindre la tête de colonne. C'est alors seulement que, faisant acte d'initiative, il décide de suivre le lendemain, avec le reste de ses troupes, la route de Briey jusqu'à Saint-Privat et de se porter de là sur Doncourt (2).

Ainsi, dans la soirée du 15 août, l'armée fran-

(1) Ordres donnés au 4ᵉ corps le 15 août (lieutenant-colonel Rousset, *loc. cit.*, 93).

(2) Journal de marche du 4ᵉ corps; Journal de marche de la division Lorencez; Ordre du 4ᵉ corps pour la marche du 16 août; Conseil d'enquête sur les capitulations, Déposition du général de Ladmirault; *Metz*, II, 31.

çaise n'a gagné péniblement vers l'ouest, pendant une période de trente-six heures, qu'une quinzaine de kilomètres environ. C'est d'ailleurs au prix de grandes fatigues, et encore quatre divisions d'infanterie et deux de cavalerie restent-elles stationnées aux portes mêmes de Metz. Tel est le résultat des dispositions vicieuses prises par le maréchal Bazaine ignorant l'utilisation rationnelle du réseau routier, la durée d'écoulement réelle d'une colonne et peu soucieux de ménager les forces du soldat.

*
* *

De son quartier général, à Moulins, Bazaine a pu constater à quel point les convois auxiliaires contribuent à encombrer la route de marche et à alourdir les colonnes. Vers 11 heures du matin, il prescrit à l'intendant général de l'armée de faire décharger les voitures et de les renvoyer sur Metz où les convois seront licenciés. Malgré les représentations de l'intendant de Préval, qui expose les difficultés d'exécution, le maréchal maintient sa décision. Mais il est trop tard pour arrêter les convois du grand quartier général, des réserves de cavalerie et du 2e corps. On se borne à laisser au Ban Saint-Martin ceux des 3e et 4e corps et de la Garde (1). Bazaine ordonne

(1) Le maréchal Bazaine à l'intendant général Wolf, Moulins-les-Metz. 15 août; général Jarras, *loc. cit.*, 98.

également de ramener les voitures à bagages au nombre strictement réglementaire (1).

Vers 3 heures de l'après-midi, le maréchal Bazaine quitte Moulins, et se rend à Gravelotte où est déjà établi le quartier impérial. Dès son arrivée, vers 5 heures, il a un court entretien avec l'empereur. « Il n'a pas été question de mouvements à faire, a déclaré le maréchal en 1872, mais si l'empereur devait partir le soir ou le lendemain. J'ai répondu à l'empereur que, n'ayant aucune donnée sur la sécurité des routes à suivre, je l'engageais à attendre le lendemain. C'est ce qui eut lieu effectivement (2). » Le maréchal fait choix, pour son quartier général, d'une maison voisine de celle où réside le souverain. Jarras installe aussitôt l'état-major général à proximité. Mais, une heure après, il apprend par hasard que le commandant en chef est allé s'établir à la Maison de Poste située à la sortie ouest de Gravelotte. Il le rejoint aussitôt et lui annonce que l'état-major prend ses dispositions « pour se tenir aussi rapproché de lui que l'exige le bien

(1) Ordre du 15 août.

(2) Instruction relative au procès Bazaine, Interrogatoire du maréchal. — Dans un ouvrage publié en 1883, Bazaine dit au contraire qu'il indiqua à l'empereur « la route centrale de Conflans à Étain, en lui faisant observer que la Garde devrait le suivre ». Le souverain aurait déclaré qu'une brigade de cavalerie de la Garde et le bataillon de grenadiers de service au quartier général suffiraient (*Épisodes*, 73).

du service (1) ». Bazaine répond que ce déplacement est inutile.

Plus tard, le maréchal reçoit la visite de l'intendant général Wolf, qui vient, au nom de l'empereur, demander quelle direction suivra l'armée. Bazaine ne lui donne aucune indication certaine : la marche ultérieure, dit-il, ne sera fixée « que quand nous saurons les intentions de l'ennemi que l'on signale sur notre flanc gauche (2) ». S'il avait « tout son monde réuni », il serait disposé à se jeter sur les Allemands pour les refouler sur Pont-à-Mousson ; sinon, son intention est de se diriger sur Verdun que, suivant une conception erronée, il considère comme « une nouvelle base d'opérations (3) ».

D'inquiétantes nouvelles de l'ennemi parviennent dans la soirée au grand quartier général français. Le général Frossard et le maréchal Canrobert mandent au commandant en chef qu'ils ont « devant eux » des forces adverses évaluées à 30 000 hommes, et qu'ils s'attendent à être attaqués le lendemain (4). A Bayon, dit-on, les Prussiens construisent « plusieurs ponts sur la Moselle (5) »,

(1) Général Jarras,, *loc. cit.*, 100.

(2) Maréchal Bazaine, *Épisodes*, 77.

(3) *Ibid.*

(4) Le maréchal Bazaine au maréchal Le Bœuf, Gravelotte, 15 août.

(5) Le ministre de la Guerre au major général, D. T., 15 août, 4 h. 30 soir.

ce qui peut faire craindre à Bazaine d'être devancé sur la Meuse. On signale des partis de cavalerie à Commercy où l'on attend toujours « des ordres pour faire sauter ponts et tunnels (1) ». Une colonne importante serait parvenue aux environs sud-ouest de Thiaucourt (2). On sait d'ailleurs que des troupes allemandes ont été vues sur la rive gauche de la Moselle en amont de Metz, ce qui, suivant Jarras, détermine le maréchal à faire « les recommandations les plus expresses pour que l'on se garde au loin et surtout que l'on surveille les divers ravins qui conduisent d'Ars, de Novéant et d'Arnaville sur le plateau de Gravelotte (3) » ; les mesures prises à cet égard sont d'ailleurs insignifiantes. Vers le nord-est, on confirme la nouvelle inexacte d'un rassemblement de 35 000 hommes entre Perl, Merzig et Saarburg (4). Enfin, le sous-préfet de Thionville annonce une tentative infructueuse faite contre cette place par la brigade Gneisenau, du VIII[e] corps. Le maréchal Bazaine conclut de ces derniers renseignements et d'informations parvenues la veille, qu'une nouvelle armée allemande cherche à le déborder par le nord.

Admettant que les 3[e] et 4[e] corps achèveraient

(1) Le général commandant à Verdun au maréchal Bazaine, D. T., 15 août, 5 h. 8 soir.

(2) *Ibid.*

(3) Général Jarras, *loc. cit.*, 101.

(4) Renseignements fournis par le préfet de la Moselle.

leur mouvement pendant la nuit (1), le commandant en chef donne, entre 8 et 9 heures du soir, ses instructions pour la journée du 16 août.

« Je vous prie de donner des ordres pour que vos troupes aient mangé la soupe demain à 4 heures et qu'elles se tiennent prêtes à se mettre en mouvement à 4 h. 30; les tentes seront abattues, les chevaux seront sellés, et on ne les bridera qu'au moment de quitter le bivouac.

« Le général Frossard et le maréchal Canrobert m'informent que, d'après les renseignements qu'ils ont recueillis, ils ont devant eux une force ennemie qu'ils évaluent à 30 000 hommes, et ils s'attendent à être attaqués demain.

« Je vous prie de vouloir bien me faire connaître d'une manière précise où est installé votre quartier général, afin que mes ordres, si j'en ai à vous donner, puissent vous parvenir d'une manière certaine et le plus promptement possible (2). »

Ces instructions suffisent à donner la mesure de l'aptitude du maréchal Bazaine au maniement d'une armée. Elles ne font même pas mention du but de l'opération; elles ne contiennent aucune prescription relative à la mission de la cavalerie, à la composition des colonnes, aux

(1) Général Jarras, *loc. cit.*, 191.

(2) Le maréchal Bazaine au maréchal Le Bœuf, Gravelotte, 15 août; *Metz*, II, 61.

mesures de sécurité à prendre en avant et sur les flancs. Le commandant en chef ne songe pas à diriger sur Verdun, par les routes de Briey et d'Étain, les impedimenta qui alourdissent les colonnes. Au surplus pourquoi n'attaquerait-il pas, avec les forces supérieures dont il dispose, les 30 000 Prussiens qui semblent vouloir mettre obstacle à la retraite sur Verdun?

L'incapacité du haut commandement français, qu'à défaut d'autres preuves, ces instructions suffisent à révéler, s'est manifestée aux troupes pendant cette journée du 15 août et a profondément affecté leur moral. Le général Lebrun, qui les voit traverser Gravelotte, a laissé à cet égard un témoignage caractéristique. « Les soldats, harassés de fatigue, marchaient silencieux; mais, dans leurs regards presque farouches, on lisait combien ils étaient impatients de ne pas trouver plus vite un peu de repos, après vingt et quelques heures d'une marche si pénible. Les officiers et, parmi eux, les plus élevés en grade, n'étaient pas silencieux, comme leurs soldats; ils exprimaient hautement leurs sentiments de réprobation envers l'état-major général de l'armée qui, suivant eux, n'avait pas su, par des mesures arrêtées plus sagement, épargner à leurs troupes de pareilles fatigues (1). »

(1) Général Lebrun, *loc. cit.*, 309.

Le capitaine Derrécagaix, attaché au grand quartier général, confirme ce fâcheux état moral de l'armée : « ... Nos généraux avaient l'expérience de la guerre. Mais, déjà, la démoralisation les avait gagnés. Ils étaient résolus à se battre et à bien remplir leur devoir de soldat, mais la plupart avaient contracté en Afrique, au Mexique, des goûts de commodité personnelle, des habitudes de laisser-aller individuel qui portaient aujourd'hui leurs fruits. Nos premiers échecs avaient d'autant plus ébranlé leur confiance, qu'avant la guerre ils refusaient d'ajouter foi à la puissance de l'armée prussienne ; quelques-uns exprimaient tout haut leur découragement. Enfin, le pouvoir, qui avait été jusqu'alors la garantie de leurs honneurs, expirait sous leurs yeux... Le commandant en chef n'avait vis-à-vis d'eux ni le respect qu'inspire l'estime, ni la force que donne le caractère. Plusieurs, âgés, sur la limite de leur carrière, ne songeaient qu'à la fin de la lutte pour goûter dans une bonne installation le repos et le bien-être auxquels ils aspiraient. Où était, dans tout cela, cette grande image de la Patrie qui fait les beaux dévouements, relève les cœurs abattus et conduit à l'héroïsme ! (1) »

Certains officiers de l'entourage de l'empereur voient l'avenir sous les couleurs les plus sombres.

(1) Capitaine Derrécagaix, *loc. cit.*, 164-165.

D'après le colonel d'Andlau, deux d'entre eux déclarent le 15 août : « Nous sommes perdus; nous marchons à une catastrophe inévitable qui emportera l'empire, la société, et nous nous trouverons en face de la révolution déchaînée (1) .» Pouvaient-ils se douter que, dès le lendemain, les erreurs de la stratégie allemande offriraient à Bazaine l'occasion inespérée de remporter une éclatante victoire?

(1) Colonel d'Andlau, *loc. cit.*, 194.— Il semble, d'après certains détails du récit de d'Andlau, qu'il faille placer ces paroles le 14 et non le 15.

CHAPITRE VI

LES ALLEMANDS LE 15 AOUT

La IIe armée, le 14 au soir. — Renseignements de la cavalerie. — Intentions de Moltke pour le 15. — La visite du champ de bataille de Borny. — La directive du 15 août. — Ordres de Frédéric-Charles pour le 15. — Initiative d'Alvensleben. — Le IIIe corps dans la soirée du 15. — Les idées préconçues du prince Frédéric-Charles. — Ordre de mouvement pour le 16. — Dispersion de la IIe armée.

Dans la journée du 14 août, l'aile gauche de la IIe armée a continué sa marche vers la Moselle. Le IVe corps cantonne échelonné de Leyr à Malaucourt; la garde atteint Dieulouard; le Xe corps se réunit à Pont-à-Mousson, une de ses brigades s'avançant de 5 kilomètres vers l'ouest pour servir de soutien à la 5e division de cavalerie; le IIIe corps stationne à Vigny et à Louvigny; le IXe entre Buchy et Béchy; le XIIe entre Solgne et Vatimont. Le IIe corps, très en retard, arrive à Faulquemont (1).

Suivant les ordres du prince Frédéric-Charles, deux brigades de la 5e division de cavalerie se

(1) *Historique du grand État-major prussien*, IV, 440-441.

rendent à Beney et Thiaucourt (1) ; leurs reconnaissances, dirigées vers Gorze et Buxières, n'aperçoivent aucune colonne française sur la route de Metz à Verdun par Mars-la-Tour. Une autre reconnaissance envoyée sur Jouy-aux-Arches signale qu'il n'y a plus sur la rive droite de la Moselle que des bivouacs insignifiants (2) et, qu'au dire des habitants, de fortes colonnes se portent de Metz vers l'ouest. Des patrouilles de la cavalerie de la Garde poussent de Dieulouard sur Frouard; un escadron s'aventure jusqu'aux abords immédiats de Toul. La 6ᵉ division de cavalerie reste sur ses emplacements de la veille à Coin-sur-Seille pour couvrir la marche des autres corps vers la Moselle. Du château Saint-Blaise, une reconnaissance constate l'existence de trois camps français sur les pentes du mont Saint-Quentin, à Montigny, à Longeville; elle conclut néanmoins que les forces principales ne sont pas à Metz (3).

A 6 heures du soir, avant d'avoir connaissance du combat engagé vers Colombey, Moltke prescrit au commandant de la IIᵉ armée de laisser sur place le lendemain les têtes de colonnes des IIIᵉ, IXᵉ et XIIᵉ corps. Son intention est de

(1) La troisième brigade (Bredow) ne put dépasser Pont-à-Mousson.

(2) Renseignement absolument erroné.

(3) *Historique du grand État-major prussien*, IV, 441-443; général von Pelet-Narbonne, *loc. cit.*, 186-195.

concilier ainsi un repos avec « une sécurité plus complète contre les attaques éventuelles venant de Metz ». De même, à la Ire armée, les Ier et VIIe corps conserveront leurs emplacements; le VIIIe, par une courte marche, se portera sur Bazoncourt-Aube, « afin de se relier plus étroitement à la droite de la IIe armée ». La situation des Français autour de Metz étant encore mal connue (1), Moltke juge pourtant « absolument nécessaire de diriger des forces importantes sur la rive gauche de la Moselle, vers les routes entre Metz et Verdun ». La IIe armée devra y consacrer « toute la cavalerie disponible sur la rive gauche et la faire soutenir, dans la direction de Gorze et de Thiaucourt, par les corps d'armée qui auront les premiers franchi la Moselle (2) ».

On peut se demander, en raison du repos ainsi accordé à une partie des troupes, si Moltke discerne que les opérations vont entrer dans une période décisive, et s'il pressent que, dans peu de temps, ou bien il aura enfin cette bataille générale tant désirée depuis le début des opérations, ou bien l'armée française échappera encore une fois à son étreinte pour se réunir aux forces

(1) On observera que les reconnaissances de la Ire armée avaient signalé la retraite des Français, mais cet événement si important était resté ignoré de Moltke, parce que le grand quartier général se trouvait trop en arrière.

(2) *Correspondance militaire du maréchal de Moltke*, n° 161.

rassemblées au camp de Châlons. Au lieu de hâter la manœuvre qui obligerait l'ennemi à accepter la lutte, Moltke immobilise sur la rive droite, pour résister à une offensive éventuelle venant de Metz, cinq corps d'armée et quatre divisions de cavalerie alors qu'un masque sur la Nied suffirait à y pourvoir.

Dans la nuit du 14 au 15, Moltke reçoit de Steinmetz et de Brandenstein des renseignements très optimistes sur la bataille de Borny. S'exagérant le succès obtenu, il écrit à Frédéric-Charles, le 15 au matin, que nos troupes ont été rejetées dans Metz et qu'il importe de poursuivre l'ennemi sur la route de Metz à Verdun (1). Moltke se réserve toutefois provisoirement l'emploi du IIIe corps. A Steinmetz, il prescrit de se maintenir sur le terrain conquis la veille (2). Puis le roi et Moltke se rendent sur le champ de bataille, précédés par le quartier-maître général von Podbielski. Des hauteurs à l'est de Flanville, ils constatent « que l'ennemi ne peut plus se trouver en forces considérables à l'est de Metz... Sur plusieurs points, au delà de la place, on aperçoit de longs nuages de poussière qui semblent indiquer un mouvement rétrograde des Français vers l'ouest (3) ».

(1) « La poursuite sur la route Metz-Verdun est importante » (*Correspondance militaire du maréchal de Moltke*, n° 162).
(2) *Ibid.*, n° 163.
(3) *Historique du grand État-major prussien*, V, 497.

Dans ces conditions, il semble que la Ire armée doive se porter sans retard sur la rive gauche de la Moselle. Il n'en est rien : les Ier et VIIe corps reçoivent l'ordre d'envoyer seulement leur cavalerie vers Metz « pour observer la place et protéger les blessés (1) ». Le VIIIe corps, qui déjà s'est mis en marche, est dirigé vers Orny et cantonne dans la zone Chesny, Chérisey, Liéhon, Buchy (2).

A 11 heures du matin, Moltke, se rendant mal compte de la situation, ou s'exagérant toujours les résultats de la veille, télégraphie à Frédéric-Charles que « les Français sont complètement rejetés vers Metz et sans doute en pleine retraite sur Verdun ». Il remet les IIIe, XIIe et IXe corps à la disposition du commandant de la IIe armée, mais sans charger le prince d'une manœuvre sur nos communications entre Metz et Verdun (3).

Au grand quartier général allemand, on est de plus en plus convaincu que la journée de Borny a été une victoire importante et que l'armée française, défaite, se replie vers la Meuse (4).

(1) *Correspondance militaire du maréchal de Moltke*, n° 165. — Le Ier corps s'établit tout entier à Courcelles-Chaussy, le VIIe revient à Pange, Domangeville, Courcelles-sur-Nied.

(2) *Historique du grand État-major prussien*, V, 499.

(3) *Correspondance militaire du maréchal de Moltke*, n° 167.

(4) Télégramme expédié par le roi à la reine, le 15 août, 7 h. 30 soir. — Cf. *suprà*, p. 260, note 3.

Ces idées préconçues inspirent la directive expédiée de Herny le 15, à 6 h. 30 du soir, aux trois armées allemandes.

« Tant que l'on n'aura pas établi s'il reste à Metz plus que la garnison de guerre, il sera nécessaire de laisser aux environs de Courcelles un corps de la Ire armée... Les deux autres... prendront position demain 16 août... sur la ligne Arry-Pommérieux... Les conditions dans lesquelles les Ier et VIIe corps, ainsi que des fractions de la *18e* division, ont remporté hier une victoire excluaient toute poursuite. On ne peut recueillir les fruits de cette victoire (1) qu'au moyen d'une vigoureuse offensive de la IIe armée contre les routes de Metz à Verdun par Fresnes ou par Étain. Il appartient au commandant de la IIe armée de conduire cette attaque avec tous les moyens disponibles (2), d'après ses propres idées... Les têtes de colonnes de la IIIe armée ont atteint aujourd'hui la ligne Nancy-Dombasle-Bayon (3)... »

Au lieu d'imposer au prince Frédéric-Charles une manœuvre sur les communications de l'ennemi, Moltke s'en rapporte donc à son initiative, par des instructions dont certains passages manquent de précision — et à un moment où les

(1) « Die Früchte des Sieges. »
(2) « Mit allen verfügbaren Mitteln. »
(3) *Correspondance militaire du maréchal de Moltke*, n° 168.

opérations entrent visiblement dans une période décisive. Grâce aux déplorables mesures du commandement français, l'attaque prescrite par Moltke se réalisera le 16, mais dans des conditions telles que deux corps d'armée allemands eussent été certainement écrasés si l'armée française avait eu à sa tête un chef autre que Bazaine (1).

*
* *

Frédéric-Charles ignore encore le combat de Borny lorsque le 14, à 6 heures du soir, il donne ses ordres pour le lendemain. Les IIIe et XIIe corps doivent s'avancer jusqu'à la Seille, le premier à Cheminot, le second à Nomeny; le IXe corps, qui vient d'accomplir quatre fortes marches, fera repos. Le Xe corps enverra, de Pont-à-Mousson, de forts détachements vers le nord, dans la vallée de la Moselle et sur le plateau à l'ouest. La Garde se rassemblera à Dieulouard ; le IVe corps atteindra la Moselle à Custines et poussera une avant-garde à Marbache (2).

Frédéric-Charles ne songe donc nullement à gagner le 15 la ligne de retraite de l'armée française vers la Meuse. Il envisage plutôt, pour les corps de son aile droite, l'éventualité d'un com-

(1) *Metz,* II, 117.
(2) *Historique du grand État-major prussien,* V, 500-501.

bat sous Metz. Comme Moltke, il semble vouloir attendre les décisions de l'adversaire pour en déduire les siennes. C'est ce qu'un éminent critique a appelé « la stratégie du *statu quo* » et, appréciant les mesures du haut commandement allemand, il ajoutait ces justes réflexions : « *Sans le combat de Borny*, qui se produisit, comme Wœrth, comme Spicheren, en dehors de la haute direction des armées, les Allemands auraient maintenu le 15 la Ire armée et l'aile droite de la IIe sur leur vaste demi-cercle autour de Metz; l'aile gauche atteignant seulement la Moselle, de Pont-à-Mousson à Marbache. La souricière demeurait consciencieusement tendue, mais elle risquait fort de se refermer à vide... Est-il trop sévère de conclure que la direction stratégique, toujours préoccupée de ce que fait l'ennemi, modelant sur les siens ses mouvements et ses haltes, n'a pas ce caractère d'énergie qui commande aux événements? Eut-elle, même, le mérite d'en tirer parti, et ce mérite ne revient-il pas au bon vouloir et à la merveilleuse entente des subordonnés? N'est-on pas fondé, enfin, à soutenir que, dans les brillants résultats obtenus sous Metz, la part du hasard, celle de nos fautes, excèdent de beaucoup celle du grand État-major allemand (1)? »

(1) G. G., *loc. cit.*, 185-186.

A la réception des ordres de Moltke, expédiés le 14, à 6 heures du soir (1), Frédéric-Charles ne modifie rien aux instructions données, et ne tient pas compte de la prescription relative à l'envoi sur la rive gauche de « toute la cavalerie disponible » . Le 15 août, à 7 heures du matin, survient le télégramme de Moltke contenant la phrase : « Il importe de poursuivre [les Français] sur la route de Metz à Verdun. » Frédéric-Charles se décide à apporter certaines modifications à ses dispositions de la veille : mais il ne désigne pour cette mission de poursuite que les brigades Barby et Redern, de la division de cavalerie Rheinbaben (2). Ces deux brigades devront atteindre aussi vite que possible la route de Verdun et la suivre vers Metz jusqu'à ce qu'elles aient une idée nette de la situation; elles seront soutenues par le Xe corps et par la brigade des dragons de la Garde, qui se portera à cet effet de Rogéville sur Thiaucourt (3).

Suivant les instructions de Moltke, Frédéric-Charles prescrit au IIIe corps de suspendre sa marche sur Cheminot. Mais le général von Alvensleben a reçu dans la nuit des renseignements adressés par la 6e division de cavalerie :

(1) Voir *suprà*, p. 286.

(2) La brigade Bredow, de cette même division, est encore à l'est de Pont-à-Mousson.

(3) Cardinal von WIDDERN, *Verwendung und Führung der Kavallerie*, IV, 365.

de fortes colonnes de l'armée française auraient commencé, dès le 14, le passage de la Moselle. Alvensleben prend aussitôt l'initiative de mettre ses troupes en marche vers la rivière. A 6 h. 30 du matin, il rend compte au prince Frédéric-Charles de sa décision et la justifie par deux arguments probants : le combat de la veille a beaucoup diminué les probabilités d'une offensive de l'adversaire sur la rive droite de la Moselle; l'idée fondamentale de la manœuvre est de hâter le débouché de l'armée sur la rive gauche. Alvensleben est d'ailleurs persuadé que l'ennemi ne peut encore le 15 être bien loin dans la direction de Verdun : les Français ont combattu le 14 jusqu'à 10 heures du soir; ils ont eu à traverser les rues étroites et tortueuses de Metz, puis à franchir la Moselle et le canal; enfin à gravir les pentes de la rive gauche par d'étroits défilés (1). Son raisonnement est plein de justesse; toutefois Frédéric-Charles ne peut admettre que l'on contrevienne ainsi aux instructions du roi; à 9 h. 30, il renouvelle l'ordre de faire halte. Mais déjà les colonnes d'Alvensleben ont gagné du terrain vers la Moselle; elles atteignent à ce moment Sillegny et Bouxières-sous-Froidmont (2). Par sa clairvoyance et son initiative, Alvensleben s'adjuge le rôle capital : son mouvement du 15 va per-

(1) *Kriegsgeschichtliche Einzelschriften*, Heft 18, 529-530.
(2) *Ibid.*

mettre d'atteindre l'armée française, et porte en germe Rezonville et Saint-Privat.

Cependant, d'après des renseignements fournis par la cavalerie, le quartier général de la II[e] armée a acquis la conviction que l'armée française est en retraite de Metz sur Verdun. Aussi, vers midi, Frédéric-Charles demande-t-il au roi l'autorisation de faire franchir la Moselle, le 16 août, aux III[e], IV[e], XII[e] corps et à la Garde.

Ce message se croise avec la dépêche de Moltke rendant à la II[e] armée la libre disposition des III[e], IX[e] et XII[e] corps. Sans plus tarder, à 2 heures de l'après-midi, Frédéric-Charles permet à Alvensleben de passer la Moselle. La 5[e] division utilise le pont de Novéant, resté intact par la négligence du commandement français, et s'établit au bivouac à côté du village, vers minuit seulement. La 6[e] division se dédouble : l'infanterie franchit la rivière à Champey sur un pont de circonstance; la cavalerie, l'artillerie et les convois, font un long détour par Pont-à-Mousson. Les premiers éléments arrivent à Arnaville à minuit, les derniers à Pagny à 2 heures du matin (1).

Après s'être préparé d'abord, le 15 au matin, à défendre Pont-à-Mousson, dans le cas où les Français prendraient l'offensive, le général von Voigts-Rhetz, commandant le X[e] corps, pousse une

(1) *Kriegsgeschichtliche Einzelschriften*, Heft 18, 535.

brigade, puis toute la *19*e division jusqu'à Thiaucourt pour appuyer la *5*e division de cavalerie (1). A 5 heures du soir, celle-ci envoie à Voigts-Rhetz, un rapport de première importance : de l'infanterie française marche vers Tronville et Puxieux ; l'on aperçoit aux abords de Rezonville « un grand camp de toutes armes (2) ». Il semble que ces informations, pourtant d'un intérêt majeur, n'aient pas été transmises au prince Frédéric-Charles.

Dans la soirée du 15 août, le quartier général de la IIe armée est à Pont-à-Mousson ; le IXe corps stationne aux alentours de Verny, le XIIe à Nomeny et Achâtel ; la Garde à Dieulouard et Villers-en-Haye ; le IVe corps est échelonné de Marbache à Lanfroicourt ; le IIe corps à Han-sur-Nied et Vatimont ; la *6*e division de cavalerie à Coin-sur-Seille, la *5*e à Xonville, Puxieux et Suzemont, la brigade des dragons de la Garde à Thiaucourt (3).



Au quartier général de la IIe armée, on est convaincu depuis le 13 août que le commandant en chef de l'armée française ne peut avoir l'idée

(1) *Historique du grand État-major prussien*, V, 505.
(2) Cardinal von Widdern, *loc. cit.*, IV, 377.
(3) *Historique du grand État-major prussien*, V, 503, 509.

d'accepter la bataille ni derrière la Moselle, à proximité de Metz, ni sur les plateaux entre Moselle et Meuse. On suppose qu'il a adopté la solution la plus rationnelle : amener le plus tôt possible son armée intacte derrière la Meuse et lui faire effectuer sa jonction avec les autres forces de l'empire. C'est là ce qu'on se propose d'empêcher. On veut donc gagner l'armée française de vitesse, lui interdire les passages de l'Argonne, l'obliger à s'infléchir vers le nord et la séparer ainsi des fractions qui se sont repliées directement vers l'ouest. A cet effet, il importe de s'emparer aussi vite que possible des passages de la Meuse (1).

Les télégrammes de Moltke confirment Frédéric-Charles dans l'opinion qu'il s'est formée d'une armée française battue à Borny, « en pleine retraite » sur Verdun et dont on ne pourra plus guère atteindre que les arrière-gardes (2). Pour Moltke, comme pour Frédéric-Charles, il s'agit uniquement de poursuivre, non de vaincre. Il n'y a divergence entre eux qu'au sujet de l'ob-

(1) Von der Goltz, *Die Operationen der II. Armee*, 72.

(2) Voir *suprà*, p. 289. — Au passage de la 6e division à Pont-à-Mousson, Frédéric-Charles recommande au général von Buddenbrock de se remettre en marche le lendemain à 3 heures, de passer par Gorze et de tâcher d'atteindre pour le moins « les bagages de l'ennemi en retraite ». Puis s'adressant aux hommes de troupe : « Pour avoir quelques chances de les joindre (les Français), il faut marcher rondement ce soir et demain matin » (Cardinal von Widdern, *Crise de Vionville*, traduction Richert, 30).

jectif. Moltke indique la route de Metz à Verdun; Frédéric-Charles considère cette direction comme accessoire et vise avant tout à atteindre la Meuse. La manœuvre qu'ils envisagent l'un et l'autre ne repose d'ailleurs sur aucune base certaine : elle est échafaudée sur une hypothèse. Bien que disposant d'une nombreuse cavalerie, ils ignorent l'emplacement réel de l'armée du Rhin dans la soirée du 15; ils considèrent ce que l'adversaire devrait faire au lieu de voir ce qu'il fait; ils partent de données vraisemblables, mais fausses en réalité (1). Ce sont ces idées préconçues qui président à l'ordre envoyé par Frédéric-Charles le 15, à 7 heures du soir, pour la journée du 16.

« Hier soir, l'ennemi a été attaqué devant Metz par des fractions de la Ire armée et de la *18e* division d'infanterie, qui l'ont rejeté dans la place. La retraite de son armée vers la Meuse est en cours d'exécution. La IIe armée va le suivre sans retard vers cette rivière.

« Le IIIe corps... atteindra demain, par Novéant et Gorze, la grande route de Metz à Verdun, à Mars-la-Tour ou à Vionville. La 6e division de cavalerie, passant par Prény et Thiaucourt, pourra précéder le IIIe corps... Le Xe corps... continuera jusque vers Saint-Hilaire-Maizeray... Le XIIe corps se portera de Nomeny au delà de

(1) Colonel Foch, *loc. cit.*, II, 314-315.

Pont-à-Mousson; son avant-garde à Régnéville-en-Haye... La Garde poussera son avant-garde à Rambucourt, son gros vers Bernécourt... Le IVe corps... aura son quartier général aux Saizerais; il se reliera à la IIIe armée du côté de Nancy. Le IXe corps marchera vers Sillegny... Le IIe atteindra Buchy (1)... » Suivent des recommandations à la cavalerie pour reconnaître les chemins qui conduisent à la Meuse et les points de passage de la rivière.

Ainsi, seuls le IIIe corps et la 6e division de cavalerie sont dirigés vers la route de Metz à Verdun. Tout le reste de la IIe armée est dispersé tant dans le sens du front que dans celui de la profondeur, afin d'utiliser au mieux le réseau routier qui mène à la Meuse. Aucun organe de sûreté ne permet d'ailleurs de réaliser la concentration, le cas échéant.

Quelques heures après l'expédition de cet ordre, arrive à Pont-à-Mousson la directive de Moltke pour le 16 août, recommandant « une vigoureuse offensive de la IIe armée vers les routes de Metz à Verdun, par Fresnes et par Étain (2) ». Frédéric-Charles juge-t-il qu'il s'est suffisamment conformé à cette prescription ou ne veut-il pas envoyer de contre-ordre? On ne peut guère se prononcer, bien que la première

(1) Von der Goltz, *loc. cit.*, 67-69.
(2) Voir *suprà*, p. 290.

hypothèse semble plus vraisemblable (1). Quel que soit le mobile auquel il cède, les choses restent en l'état.

Les conséquences des idées erronées de Moltke et de Frédéric-Charles seront extrêmement graves. Elles se traduiront par « une surprise stratégique » au sens le plus complet du terme (2). En raison de la dissémination des forces, les Allemands ne seront pas en mesure de combattre avantageusement pendant deux jours. Ils traverseront, le 16 août, une crise qui leur coûtera 15 000 hommes et, pour éviter l'écrasement de deux corps d'armée, il ne faudra pas moins de toute l'énergie intelligente d'Alvensleben, secondée par la faiblesse et l'impéritie du commandement français.

(1) « En envoyant dans cette direction deux corps d'armée et deux divisions de cavalerie, on était en droit de croire qu'on avait suffisamment tenu compte de cette recommandation » (*Historique du grand État-major prussien*, V, 518).

(2) « La surprise consiste en ce fait brutal que l'ennemi apparait tout à coup en forces considérables, sans qu'on sache sa présence aussi rapprochée, faute de renseignements, et sans qu'on puisse se rassembler, faute de protection ; faute en un mot, d'un service de sûreté » (Colonel Foch, *loc. cit.*, II, 233).

APPENDICE I

ORDRE DE BATAILLE DE L'ARMÉE DU RHIN (1)

Com[dt] en chef	NAPOLÉON III (2).
Major général......	Maréchal LE BOEUF (3).
1[er] aide-major g[al]...	Général de division LEBRUN (4).
2[e] aide-major g[al]...	Général de division JARRAS (5).
Com[dt] de l'artillerie.	Général de division SOLEILLE.
Com[dt] du génie.....	G[al] de div[on] COFFINIÈRES DE NORDECK (6).

(1) En ce qui concerne les troupes ayant pris part aux opérations en Lorraine.

(2) Jusqu'au 11 août; à partir de cette date, le maréchal Bazaine, déjà appelé, le 9, au commandement en chef des 2[e], 3[e] et 4[e] corps.

(3) Quitte le 12 août les fonctions de major général; succède au général Decaen, le 15, dans le commandement du 3[e] corps.

(4) Est attaché à la personne de l'empereur à partir du 12 août.

(5) Nommé major général le 12 août.

(6) Remplit, depuis le 7 août, les fonctions de commandant du génie de l'armée et de commandant supérieur de la place de Metz.

Intendant général..	Intendant général Wolf (1).
Médecin en chef...	Baron Larrey (2).

2e corps d'armée

Commandant......	Général de division Frossard.
Chef d'état-major gal.	Général de brigade Saget.
Comdt de l'artillerie.	Général de brigade Gagneur.
Comdt du génie.....	Général de brigade Dubost.
Intendant.........	Intendant militaire Bagès.

1re division d'infanterie.

Commandant......	Général de division Vergé.
Chef d'état-major.	Lieutenant-colonel Andrieu.
1re brigade.........	Gal Letellier-Valazé (3) (3e baton de chasseurs, 32e et 55e de ligne).
2e brigade.........	Gal Jolivet (76e et 77e de ligne).
Artillerie..........	5e, 12e (de 4) et 6e (à balles) bies du 5e régiment.
Génie..............	9e cie de sapeurs du 3e régt.

2e division d'infanterie.

Commandant......	Général de division Bataille (4).
Chef d'état-major...	Lieutenant-colonel Loysel.
1re brigade........	Gal Pouget (5) (12e baton de chasseurs, 8e et 23e de ligne).

(1) Parti le 16 août en mission; fut remplacé d'abord par l'intendant de Préval, puis par l'intendant Gaftiot.

(2) Parti le 16 août en mission, et remplacé par le médecin principal Cuvellier.

(3) Blessé le 16 août; remplacé par le colonel Merle, du 32e.

(4) Grièvement blessé le 16; remplacé par le général Fauvart-Bastoul.

(5) Depuis le 12 août, général Mangin.

2e brigade......... Gal Fauvart-Bastoul (1) (66e et 67e de ligne).
Artillerie.......... 7e, 8e (de 4) et 9e (à balles) bies du 5e régiment.
Génie............. 12e cie de sapeurs du 3e régt.

3e division d'infanterie (2)

Commandant...... Gal de division de Laveaucoupet.
Chef d'état-major... Lieutenant-colonel Billot.
1re brigade......... Gal Doëns (3) (10e baton de chasseurs, 2e et 63e de ligne).
2e brigade......... Gal Micheler (24e et 40e de ligne).
Artillerie.......... 7e, 8e (de 4) et 11e (à balles) bies du 15e régiment.
Génie............. 13e cie de sapeurs du 3e régt.

Brigade Lapasset (4)

Commandant...... Gal de brigde Lapasset [84e et 97e de ligne; 3e régiment de lanciers; 7e bie (de 4) du 2e régiment].

Division de cavalerie.

Commandant...... Gal de brigde de Valabrègue (5).

(1) Depuis le 17 août, colonel Ameller, du 66e de ligne.

(2) Constitue, à partir du 14 août, la garnison de la place de Metz.

(3) Tué à Forbach, le 6 août; remplacé par le colonel Zentz, du 63e de ligne.

(4) Cette brigade (1re de la 2e division du 5e corps) ne put rejoindre son corps d'armée pendant le mouvement de retraite sur Metz. Elle fut adjointe au 2e corps pendant le reste de la campagne.

(5) En remplacement du général de division Marmier, qui n'a jamais pu rejoindre.

1re brigade........ Colonel de Séréville (1) (4e et 5e chasseurs).
2e brigade......... Gal Bachelier (7e et 12e dragons).

Réserve d'artillerie.

Commandant : Colonel Beaudouin	10e et 11e (de 12) bies du 5e régiment; 6e et 10e (de 4) bies du 15e régt; 7e et 8e bies à cheval du 17e régiment.

Parc d'artillerie.

Directeur : Colonel Brady	2e cie du régt de pontonniers; Détachement de la 3e cie d'ouvriers.

Réserve du génie.

2e cie de sapeurs du 3e régiment; détachement de sapeurs conducteurs du 3e régiment.

3e CORPS D'ARMÉE

Commandant...... Maréchal Bazaine (2)
Chef d'état-major gal Général de brigade Manèque.
Comdt de l'artillerie. Gal de division de Rochebouet.
Comdt du génie..... Général de division Vialla.
Intendant......... Intendant militaire Friant.

1re division d'infanterie.

Commandant...... Général de division Montaudon.

(1) En remplacement du général de Valabrègue.

(2) Remplacé, le 9 août, par le général Decaen, blessé mortellement à Borny; le maréchal Le Bœuf succède à celui-ci le 15.

Chef d'état-major...	Colonel Folloppe.
1re brigade.........	Général Aymard (1) (18e bon de chasseurs, 51e et 62e de ligne).
2e brigade.........	Gal Clinchant (81e et 95e de ligne).
Artillerie..........	5e, 6e (de 4) et 8e (à balles) bies du 4e régiment.
Génie.............	12e cie de sapeurs du 1er régt.

2e division d'infanterie.

Commandant......	Gal de division de Castagny (2).
Chef d'état-major...	Colonel Bonneau du Martray.
1re brigade.........	Général Nayral (3) (15e baton de chasseurs, 19e et 41e de ligne).
2e brigade.........	Général Duplessis (4) (69e et 90e de ligne).
Artillerie..........	9e (à balles), 11e et 12e (de 4) bies du 4e régiment.
Génie.............	10e cie de sapeurs du 1er régt.

3e division d'infanterie.

Commandant......	Général de division Metman.
Chef d'état-major...	Lieutenant-colonel d'Orléans.
1re brigade.........	Général de Potier (7e baton de chasseurs; 7e et 29e de ligne).
2e brigade.........	Général Arnaudeau (59e et 71e de ligne).
Artillerie..........	5e (à balles), 6e et 7e (de 4) bies du 11e régiment.
Génie.............	11e cie de sapeurs du 1er régt.

(1) Commande la 4e division du 3e corps depuis le 9 août; remplacé par le colonel Dauphin, du 62e de ligne.

(2) Blessé légèrement le 14 août.

(3) Commande la division le 16 et le 18; est remplacé à la 1re brigade par le colonel de Launay, du 19e de ligne.

(4) Blessé grièvement le 14 août; remplacé par le colonel Roussel de Courcy, du 90e de ligne.

4e *division d'infanterie.*

Commandant ...... Général de division DECAEN (1).
Chef d'état-major... Lieut[t]-colonel DE LA SOUJEOLE.
1re brigade......... Gal DE BRAUER (J.) (11e baton de chasseurs, 44e et 60e de ligne).
2e brigade......... Général SANGLÉ-FERRIÈRE (80e et 85e de ligne).
Artillerie........... 8e (à balles), 9e et 10e (de 4) bies du 11e régiment.
Génie.............. 6e cie de sapeurs du 1er régt.

Division de cavalerie.

Commandant ...... Gal de divon DE CLÉREMBAULT.
1re brigade (2)...... Général DE BRUCHARD (2e, 3e et 10e chasseurs).
2e brigade......... Général DE MAUBRANCHES (2e et 4e dragons).
3e brigade......... Gal DE JUNIAC (5e et 8e dragons).

Réserve d'artillerie.

Commandant : Gal DE BERCKHEIM (3) — 7e et 10e (de 4) bies du 4e régiment; 11e et 12e (de 4) bies du 11e régiment; 1re, 2e, 3e et 4e bies à cheval du 17e régiment.

(1) Jusqu'au 9 août; remplacé, à cette date, par le général Aymard.

(2) Le 2e chasseurs fut mis à la disposition du maréchal Canrobert le 16 août; les deux autres régiments de la brigade de Bruchard, le 18. Cette brigade constitua, le 21, avec le 2e chasseurs d'Afrique, de la 1re division de réserve de cavalerie, la division de cavalerie du 6e corps; celle qui lui avait été affectée n'avait pu rejoindre Metz.

(3) Blessé le 18 août, à Saint-Privat.

Parc d'artillerie.

Directeur : Colonel DE BAR	4e cie du rég^t de pontonniers (1); Détachement de la 7e cie d'ouvriers.

Réserve du génie.

2e section de la 1re cie de sapeurs du 1er régiment (chemins de fer); 4e cie de sapeurs du 1er régiment; détachement de sapeurs-conducteurs du 1er régiment.

4e CORPS D'ARMÉE

Commandant	Gal de division DE LADMIRAULT.
Chef d'état-major gal.	Général de brigade OSMONT (2).
Comdt de l'artillerie.	Général de brigade LAFFAILLE.
Comdt du génie.	Général de brigade PRUDON.
Intendant	Intendant militaire GAYARD.

1re division d'infanterie.

Commandant	Gal de divon COURTOT DE CISSEY.
Chef d'état-major. . .	Colonel DE PLACE (3).
1re brigade.	Général BRAYER (4) (20e bon de chasseurs, 1er et 6e de ligne).
2e brigade	Général DE GOLBERG (5) (57e et 73e de ligne).

(1) N'a jamais eu d'attelages; le matériel a été perdu à Forbach.

(2) Blessé à Saint-Privat, le 18 août.

(3) Blessé à Rezonville, le 16 août.

(4) Tué à Rezonville, le 16 août; remplacé par le colonel Frémont, du 1er de ligne, qui est lui-même blessé à Saint-Privat, le 18; le colonel Labarthe, du 6e, succède à ce dernier.

(5) Blessé grièvement à Saint-Privat; remplacé par le colonel Giraud, du 57e de ligne.

Artillerie	5e, 9e (de 4) et 12e (à balles) b^{ies} du 15e régiment.
Génie.............	9e c^{ie} de sapeurs du 2e régiment.

2e *division d'infanterie.*

Commandant	Général de division GRENIER (1).
Chef d'état-major...	Lieutenant-colonel DE RAMBAUD.
1re brigade.........	Général VÉRON *dit* BELLECOURT (2) (5e b^{on} de chasseurs, 13e et 43e de ligne).
2e brigade.........	Général PRADIER (2) (64e et 98e de ligne).
Artillerie	5e (à balles), 6e et 7e (de 4) b^{ies} du 1er régiment.
Génie.............	10e c^{ie} de sapeurs du 2e régiment.

3e *division d'infanterie.*

Commandant	G^{al} de div^{on} LATRILLE DE LORENCEZ.
Chef d'état-major...	Lieutenant-colonel VILLETTE.
1re brigade.........	Général PAJOL (2e b^{on} de chasseurs, 15e et 33e de ligne).
2e brigade.........	Gal BERGER (54e et 65e de ligne).
Artillerie	8e (à balles), 9e et 10e (de 4) b^{ies} du 1er régiment.
Génie.............	13e c^{ie} de sapeurs du 2e rég^{t}.

Division de cavalerie.

Commandant	G^{al} de division LEGRAND (3).

(1) Depuis le 6 août, en remplacement du général Rose, malade, qui n'a jamais rejoint.

(2) Blessé le 18, à Saint-Privat.

(3) Tué le 16 août, à Rezonville; remplacé par le général de Gondrecourt.

1re brigade......... Général DE MONTAIGU (1) (2e et 7e hussards).
2e brigade......... Général DE GONDRECOURT (2) (3e et 11e dragons).

Réserve d'artillerie.

Commandant : Colonel SOLEILLE	11e et 12e (de 12) bies du 1er régiment; 6e et 9e (de 4) bies du 8e régiment; 5e et 6e bies à cheval du 17e régiment.

Parc d'artillerie.

Directeur : Colonel LUXER	8e cie du régt de pontonniers; Détachement de la 5e cie d'ouvriers.

Réserve du génie.

2e cie de mineurs du 2e régiment; détachement de sapeurs-conducteurs du 2e régiment.

6e CORPS (3)

Commandant...... Maréchal CANROBERT.
Chef d'état-major gal. Général de brigade HENRY (4).

(1) Blessé et prisonnier à Rezonville; remplacé par le colonel Chaussée, du 7e hussards.
(2) Colonel de Vernéville, du 11e dragons, depuis le 16 août.
(3) Le 6e corps atteignait Metz sans sa division de cavalerie, sa réserve et son parc d'artillerie, son parc du génie.
(4) Blessé le 18, à Saint-Privat. — Les états-majors de l'artillerie, du génie et de l'intendance n'ont pu rejoindre Metz.

1re *division d'infanterie.*

Commandant	Général de division Tixier.
Chef d'état-major...	Lieutenant-colonel Fourchault.
1re brigade.........	Général Péchot (9e bon de chasseurs, 4e et 10e de ligne).
2e brigade.........	Général Le roy de Dais (12e et 100e de ligne).
Artillerie..........	5e, 7e (de 4) et 8e (à balles) bies du 8e régiment.
Génie.............	3e cie de sapeurs du 3e régiment.

2e *division d'infanterie* (1).

Commandant......	Général de division Bisson.
Chef d'état-major...	Colonel du Fresnel (2).
1re brigade.........	Gal Archinard (9e de ligne).

3e *division d'infanterie.*

Commandant	Gal de divon La Font de Villiers.
Chef d'état-major...	Lieutenant-colonel Piquemal.
1re brigade.........	Général Becquet de Sonnay (2) (75e et 91e de ligne).
2e brigade.........	Gal Colin (3) (93e et 94e de ligne).
Artillerie..........	5e, 6e et 7e (de 4) bies du 14e régt.
Génie.............	7e cie de sapeurs du 3e régiment.

(1) Des troupes constituant la 2e division, le 9e de ligne pouvait seul atteindre Metz.

(2) Blessé le 16, à Rezonville.

(3) Blessé le 18, à Saint-Privat; remplacé par le colonel Ganzin, du 93e de ligne.

4e division d'infanterie (1).

Commandant	Gal de divon LE VASSOR-SORVAL.
Chef d'état-major...	Colonel MELIN.
1re brigade.........	Général DE MARGUENAT (2) (25e et 26e de ligne).
2e brigade.........	Général DE CHANALEILLES (28e et 70e de ligne).

RÉSERVE DE CAVALERIE

1re division de cavalerie (3).

Commandant	Général de division DU BARAIL.
1re brigade.........	Général MARGUERITTE (1er et 3e chasseurs d'Afrique).
2e brigade.........	Général DE LAJAILLE (2e et 4e chasseurs d'Afrique).
Artillerie	5e et 6e bies à cheval du 19 régt.

3e division de cavalerie.

Commandant	Général de division DE FORTON.
1re brigade.........	Général PRINCE MURAT (1er et 9e dragons).

(1) L'artillerie et le génie de cette division restèrent au camp de Châlons. Le général Le Vassor-Sorval reçut, le 15 août, les 7e et 8e batteries à cheval du 18e régiment.

(2) Tué le 16, à Rezonville; remplacé par le colonel Gibon, du 25e de ligne.

(3) Cette division fut disloquée avant sa concentration. Les trois premiers régiments de chasseurs d'Afrique étaient arrivés à Metz avant les premiers revers. Le 16 août, la brigade Margueritte, chargée d'escorter l'empereur, atteignait Verdun et ne devait plus rejoindre l'armée du Rhin. Le 2e chasseurs d'Afrique et les deux batteries à cheval du 19e d'artillerie, seuls éléments désormais disponibles de la 1re division de cavalerie, furent réunis à la brigade de Bruchard (voir *suprà*, p. 306, note 2).

2e brigade	Général de Gramont (1) (7e et 10e cuirassiers).
Artillerie	7e et 8e bies à cheval du 20e régt.

GARDE IMPÉRIALE

Commandant	Général de division Bourbaki.
Chef d'état-major gal.	Général de brigade d'Auvergne.
Comdt de l'artillerie.	Général de brigade Pé de Arros.
Comdt du génie.....	Gal de brigde Durand de Villers.
Intendant	Intendant militaire Lebrun.

1re division d'infanterie.

Commandant	Général de division Deligny.
Chef d'état-major...	Colonel Ferret.
1re brigade.........	Général Brincourt (bon de chasseurs, 1er et 2e voltigeurs).
2e brigade	Gal Garnier (3e et 4e voltigeurs).
Artillerie	1re, 2e (de 4) et 5e (à balles) bies du régt d'artie monté.
Génie..............	8e cie de sapeurs du 3e régiment.

2e division d'infanterie.

Commandant	Général de division Picard.
Chef d'état-major...	Colonel Balland.
1re brigade.........	Général Jeanningros (régiment de zouaves, 1er grenadiers).
2e brigade	Général Le Poittevin de la Croix (2e et 3e grenadiers).
Artillerie	3e, 4e (de 4) et 6e (à balles) bies du régt d'artie monté.
Génie..............	10e cie de sapeurs du 3e régiment.

(1) Blessé le 16 août, à Rezonville.

Division de cavalerie.

Commandant	Général de division DESVAUX.
1re brigade..	Général HALNA DU FRÉTAY (rég[t] des guides, rég[t] des chasseurs).
2e brigade	Général DE FRANCE (régiment des lanciers, rég[t] des dragons).
3e brigade	Général DU PREUIL (rég[t] des cuirassiers, rég[t] des carabiniers).
Artillerie	1re et 2e b[ies] du rég[t] d'art[ie] à ch.

Réserve d'artillerie.

Commandant : Colonel CLAPPIER	3e, 4e, 5e et 6e b[ies] du rég[t] d'art[ie] à cheval.

RÉSERVE GÉNÉRALE D'ARTILLERIE

Commandant : G[al] de division CANU	5e, 6e, 7e, 8e, 9e, 10e, 11e et 12e (de 12) b[ies] du 13e rég[t] d'art[ie] (1); 1re, 2e, 3e, 4e, 5e, 6e, 7e et 8e b[ies] à ch. du 18e rég[t] d'art[ie] (2).

RÉSERVE GÉNÉRALE DU GÉNIE

2e compagnie de sapeurs du 1er régiment (télégraphe); 1re compagnie de mineurs du 3e régiment; 1re compagnie de sapeurs du 3e régiment (chemins de fer); détachement de sapeurs-conducteurs du 3e régiment.

(1) Les 9e et 10e b[ies] furent affectées, le 17 août, à la 1re division du 6e corps.

(2) Les 7e et 8e b[ies] furent attachées, le 15 août, à la 4e division du 6e corps (voir *suprà*, p. 311, note 1).

APPENDICE II

ORDRE DE BATAILLE
DES ARMÉES ALLEMANDES (1)

Généralissime	Le roi GUILLAUME DE PRUSSE.
Chef de l'état-major de l'armée.	Général de l'infanterie baron DE MOLTKE.
Inspecteur général de l'artillerie.	Général de l'infanterie VON HINDERSIN.
Inspecteur général du corps des ingénieurs.	Général-lieutenant VON KLEIST.
Intendant général de l'armée.	Général-lieutenant VON STOSCH.
Présents au grand quartier général.	Général Feldzeugmeister prince Ch. de PRUSSE, grand-duc de SAXE, prince Luitpold de BAVIÈRE, grand-duc héritier de MECKLENBOURG-SCHWERIN.
Ministre de la guerre.	Général de l'infanterie VON ROON.

(1) En ce qui concerne les troupes ayant pris part aux opérations en Lorraine.

Chancelier de la Confédération.	Général-major comte DE BISMARCK-SCHÖNHAUSEN.

Ire ARMÉE

Commandant en chef.	Général de l'infanterie VON STEINMETZ.
Chef d'état-major . .	Général-major VON SPERLING.

Ier CORPS D'ARMÉE (1)

Commandant en chef.	Général de la cavalerie baron VON MANTEUFFEL.
Chef d'état-major. . .	Lieutenant-colonel VON BURG.

1re division d'infanterie.

Commandant	Général-lieutenant VON BENTHEIM (2).
1re brigade d'infanterie.	Général-major VON GAYL [régiment de grenadiers prince-royal (*1er* de la Prusse orientale) nº *1*, 5e régiment d'infanterie de la Prusse orientale nº *41*].
2e brigade d'infanterie.	Général-major VON FALKENSTEIN (2e régiment de grenadiers de la Prusse orientale nº *3*, *6e* régiment d'infanterie de la Prusse orientale nº *43*).

Bataillon de chasseurs de la Prusse orientale nº *1;*

Régiment de dragons de Lithuanie nº *1* (prince Albrecht de Prusse);

(1) Affecté le 5 août à la Ire armée.

(2) Blessé le 14 août, à Borny.

Ire abteilung montée du régiment d'artillerie de campagne de la Prusse orientale no *1* (Ire, IIe, Ire et 2e batteries) (1);

2e et 3e compagnies de pionniers de campagne du Ier corps, et colonne d'outils.

2e division d'infanterie.

Commandant	Général-major VON PRITZELWITZ.
3e brigade d'infanterie.	Général-major VON MEMERTY (*3e* régiment de grenadiers de la Prusse orientale no *4*, *7e* régiment de grenadiers de la Prusse orientale no *44*).
4e brigade d'infanterie.	Général-major VON ZGLINITZKI (*4e* régiment de grenadiers de la Prusse orientale no *5*, *8e* régiment d'infanterie de la Prusse orientale no *45*).

Régiment de dragons de la Prusse orientale no *10;*

3e abteilung montée du régiment d'artillerie de campagne de la Prusse orientale no *1* (Ve, VIe, 5e et 6e batteries);

1re compagnie de pionniers de campagne du Ier corps, avec équipage de ponts.

Artillerie de corps.

Abteilung à cheval du régiment d'artillerie de campagne de la Prusse orientale no *1* (2e et 3e batteries);

2e abteilung montée du régiment d'artillerie de campagne de la Prusse orientale no *1* (IIIe, IVe, 3e et 4e batteries).

(1) Pour les batteries allemandes, les chiffres romains indiquent des batteries lourdes, les chiffres arabes des batteries légères.

VIIe CORPS D'ARMÉE

Commandant en chef.	Général de l'infanterie VON ZASTROW.
Chef d'état-major...	Colonel VON UNGER.

13e division d'infanterie.

Commandant	Général-lieutenant VON GLÜMER.
25e brigade d'infanterie.	Général-major VON DER OSTEN *dit* SACKEN (1) (*1er* régiment d'infanterie de Westphalie n° *13*, régiment de fusiliers du Hanovre n° *73*).
26e brigade d'infanterie.	Général-major baron VON DER GOLTZ (2) (*2e* régiment d'infanterie de Westphalie n° *15*, *6e* régiment d'infanterie de Westphalie n° *55*).

Bataillon de chasseurs de Westphalie n° *7*;

1er régiment de hussards de Westphalie n° *8*;

3e abteilung montée du régiment d'artillerie de campagne de Westphalie n° 7 (Ve, VIe, 5e et 6e batteries);

2e et 3e compagnies de pionniers de campagne du VIIe corps, et colonne d'outils.

14e division d'infanterie.

Commandant	Général-lieutenant VON KAMEKE.
27e brigade d'infanterie.	Général-major VON FRANÇOIS (3) (régiment de fusiliers du Rhin inférieur n° *39*, *1er* régiment d'infanterie du Hanovre n° *74*).

(1) Blessé le 14 août, à Borny.

(2) Blessé le 18 août, à Saint-Privat.

(3) Tué le 6 août, à Forbach.

28e brigade d'infanterie.	Général-major von Woyna (5e régiment d'infanterie de Westphalie n° 53, 2e régiment d'infanterie du Hanovre n° 77).

Régiment de hussards du Hanovre n° 15;

1re abteilung montée du régiment d'artillerie de campagne de Westphalie n° 7 (Ire, IIe, 1re et 2e batteries);

1re compagnie de pionniers de campagne du VIIe corps, avec équipage de ponts

Artillerie de corps.

Abteilung à cheval du régiment d'artillerie de campagne de Westphalie n° 7 (2e et 3e batteries à cheval);

2e abteilung montée du régiment d'artillerie de campagne de Westphalie n° 7 (IIIe, IVe, 3e et 4e batteries).

VIIIe CORPS D'ARMÉE

Commandant en chef.	Général de l'infanterie von Goeben.
Chef d'état-major . .	Colonel von Witzendorf.

15e division d'infanterie.

Commandant	Général-lieutenant von Weltzien.
29e brigade d'infanterie.	Général-major von Wedell (régiment de fusiliers de la Prusse orientale n° 33, 7e régiment d'infanterie du Brandebourg n° 60).

30e brigade d'infanterie.	Général-major von Strubberg (2e régiment d'infanterie rhénan nº *28*, 4e régiment d'infanterie de Magdebourg nº *67*).

Bataillon de chasseurs rhénan nº *8;*
Régiment des hussards du roi (1er rhénan) nº *7;*
1re abteilung montée du régiment d'artillerie de campagne rhénan nº *8* (*1re*, IIe, 1re et 2e batteries);
2e compagnie de pionniers de campagne du VIIIe corps, et colonne d'outils.

16e division d'infanterie.

Commandant	Général-lieutenant von Barnekow.
31e brigade d'infanterie.	Général-major comte Neidhardt von Gneisenau (*3e* régiment d'infanterie rhénan nº *29*, 7e régiment d'infanterie rhénan nº *69*).
32e brigade d'infanterie.	Colonel von Rex (1) (régiment de fusiliers de Hohenzollern nº *40*, *4e* régiment d'infanterie de Thuringe nº *72*).

2e régiment de hussards rhénan nº *9;*
3e abteilung montée du régiment d'artillerie de campagne rhénan nº *8* (Ve, VIe, 5e et 6e batteries);
1re et 3e compagnies de pionniers de campagne du VIIIe corps, avec équipage de ponts.

Artillerie de corps.

Abteilung à cheval du régiment d'artillerie de campagne rhénan nº *8* (1re, 2e et 3e batteries à cheval);

(1) Blessé le 18 août, à Saint-Privat.

2e abteilung montée du régiment d'artillerie de campagne rhénan n° *8* (IIIe, IVe, 3e et 4e batteries).

1re DIVISION DE CAVALERIE (1)

Commandant	Général-lieutenant VON HARTMANN.
1re brigade de cavalerie.	Général-major VON LÜDERITZ (*1er* régiment de ulans de Poméranie n° *4*, *2e* régiment de ulans de Poméranie n° *9*).
2e brigade de cavalerie.	Général major BAUMGARTH [régiment de cuirassiers de la Prusse orientale n° *3* (comte Wrangel), régiment de ulans de la Prusse orientale n° *8*, régiment de ulans de Lithuanie n° *12*].

1re bie à cheval du régiment d'artillerie de campagne de la Prusse orientale n° *1*.

3e DIVISION DE CAVALERIE (2)

Commandant	Général-lieutenant comte VON DER GROEBEN.
6e brigade de cavalerie.	Général-major VON MIRUS (régiment de cuirassiers rhénan n° *8*, régiment de ulans rhénan n° 7).
7e brigade de cavalerie.	Général-major comte ZU DOHNA (régiment de ulans de Westphalie n° *5*, *2e* régiment de ulans du Hanovre n° *14*).

(1) Affectée le 3 août, à la Ire armée.
(2) Constituée le 3 août.

1re batterie à cheval du régiment d'artillerie de campagne de Westphalie n° 7.

1re abteilung des chemins de fer de campagne.
1re abteilung des télégraphes de campagne.

IIe ARMÉE

Commandant en chef.	Général de la cavalerie prince Frédéric-Charles de Prusse.
Chef d'état-major...	Général-major von Stiehle.
Commandant de l'artillerie.	Général-lieutenant von Colomier.
Commandant les ingénieurs et les pionniers........	Colonel Leuthaus.

GARDE

Commandant en chef.	Général de la cavalerie prince Auguste de Wurtemberg.
Chef d'état-major...	Général-major von Dannenberg.

1re division d'infanterie de la Garde.

Commandant	Général-major von Pape.
1re brigade	Général-major von Kessel (*1er* et *3e* régiments à pied de la Garde).
2e brigade	Général-major baron von Medem (1) (*2e* régiment à pied de la Garde, régiment de fusiliers de la Garde, *4e* régiment à pied de la Garde).

Bataillon de chasseurs de la Garde;
Régiment de hussards de la Garde;

(1) Blessé le 18 août, à Saint-Privat.

1re abteilung montée du régiment d'artillerie de campagne de la Garde (Ire, IIe, 1re et 2e batteries);

1re compagnie de pionniers de campagne de la Garde, avec équipage de ponts.

2e division d'infanterie de la Garde.

Commandant ...... Général-lieutenant von Budritzki.

3e brigade .... Colonel Knappe von Knapp-st¨dt (1) (régiment de grenadiers de la Garde Empereur-Alexandre n° *1*, régiment de grenadiers de la Garde Reine-Élisabeth n° *3*);

4e brigade .... Général-major von Berger (régiment de grenadiers de la Garde Empereur-François n° *2*, régiment de grenadiers de la Garde de la Reine n° *4*).

Bataillon de tirailleurs de la Garde;

2e régiment de ulans de la Garde;

3e abteilung montée du régiment d'artillerie de campagne de la Garde (Ve, VIe, 5e et 6e batteries);

2e et 3e compagnies de pionniers de campagne de la Garde, et colonne d'outils.

Division de cavalerie de la Garde.

Commandant ...... Général-lieutenant comte von der Goltz.

1re brigade .... Général-major comte von Brandenburg I (régiment des Gardes du corps, régiment des cuirassiers de la Garde).

(1) Blessé le 18 août, à Saint-Privat.

2e brigade......... Général-lieutenant prince ALBRECHT DE PRUSSE (*1er* et *3e* régiments de ulans de la Garde).
3e brigade......... Général-lieutenant comte VON BRANDENBURG II (*1er* et *2e* régiments de dragons de la Garde).

Artillerie de corps.

Abteilung à cheval du régiment d'artillerie de campagne de la Garde (1re, 2e et 3e batteries à cheval);
2e abteilung montée du régiment d'artillerie de campagne de la Garde (IIIe, IVe, 3e et 4e batteries).

IIe CORPS D'ARMÉE (1)

Commandant en chef. Général de l'infanterie VON FRANSECKY.
Chef d'état-major... Colonel VON WICHMANN.

3e division d'infanterie.

Commandant...... Général major VON HARTMANN.
5e brigade d'infanterie. Général-major VON KOBLINSKI [régiment de grenadiers Roi-Frédéric-Guillaume IV (*1er* de Poméranie) nº *2*, *5e* régiment d'infanterie de Poméranie nº *42*].
6e brigade d'infanterie. Colonel VON DER DECKEN (*3e* régiment d'infanterie de Poméranie nº *14*, 7e régiment d'infanterie de Poméranie nº *54*).

Bataillon de chasseurs de Poméranie nº *2*;
Régiment de dragons de Neumark nº *3*;

(1) Affecté le 5 août à la IIe armée.

1re abteilung montée du régiment d'artillerie de campagne de Poméranie n° *2* (Ire, IIe, 1re et 2e batteries);

1re compagnie de pionniers de campagne du IIe corps, avec équipage de ponts.

4e division d'infanterie.

Commandant	Général-lieutenant HANN VON WEIHERN.
7e brigade d'infanterie.	Général-major DU TROSSEL [régiment de grenadiers de Kolberg (*2e* de Poméranie) n° *9*, *6e* régiment d'infanterie de Poméranie n° *49*].
8e brigade d'infanterie.	Général-major VON KETTLER (*4e* régiment d'infanterie de Poméranie n° *21*, *8e* régiment d'infanterie de Poméranie n° *61*).

Régiment de dragons de Poméranie n° *11*;

3e abteilung montée du régiment d'artillerie de campagne de Poméranie n° *2* (Ve, VIe, 5e et 6e batteries);

2e et 3e compagnies de pionniers de campagne du IIe corps, et colonne d'outils.

Artillerie de corps.

Abteilung à cheval du régiment d'artillerie de campagne de Poméranie n° *2* (2e et 3e batteries à cheval);

2e abteilung montée du régiment d'artillerie de campagne de Poméranie n° *2* (IIIe, IVe, 3e et 4e batteries).

IIIe CORPS

Commandant en chef.	Général-lieutenant VON ALVENSLEBEN II.
Chef d'état-major...	Colonel VON VOIGTS-RHETZ.

5e division d'infanterie.

Commandant	Général-lieutenant von Stülpnagel.
9e brigade d'infanterie.	Général-major von Döring (1) [régiment de grenadiers du Corps (*1er* du Brandebourg) n° *8*, *5e* régiment d'infanterie du Brandebourg n° *48*].
10e brigade d'infanterie.	Général-major von Schwerin (*2e* régiment de grenadiers du Brandebourg n° *12*, *6e* régiment d'infanterie du Brandebourg n° *52*).

Bataillon de chasseurs du Brandebourg n° *3*;
2e régiment de dragons du Brandebourg n° *12*;
1re abteilung montée du régiment d'artillerie de campagne du Brandebourg n° *3* (Ire, IIe, 1re et 2e batteries);
3e compagnie de pionniers de campagne du IIIe corps.

6e division d'infanterie.

Commandant	Général-lieutenant baron von Buddenbrock.
11e brigade d'infanterie.	Général-major von Rothmaler (*3e* régiment d'infanterie du Brandebourg n° *20*, régiment de fusiliers du Brandebourg n° *35*).
12e brigade d'infanterie.	Colonel von Bismarck (*4e* régiment d'infanterie du Brandebourg n° *24*, *8e* régiment d'infanterie du Brandebourg n° *64*).

(1) Tué le 16 août, à Rezonville.

1er régiment de dragons du Brandebourg n° *2;*

3e abteilung montée du régiment d'artillerie de campagne du Brandebourg n° *3* (Ve, VIe, 5e et 6e batteries);

2e compagnie de pionniers de campagne du IIIe corps, et colonne d'outils.

Artillerie de corps.

Abteilung à cheval du régiment d'artillerie de campagne du Brandebourg n° *3* (1re et 3e batteries à cheval);

2e abteilung montée du régiment d'artillerie de campagne du Brandebourg n° *3* (IIIe, IVe, 3e et 4e batteries);

1re compagnie de pionniers de campagne du IIIe corps, avec équipage de ponts.

IVe CORPS D'ARMÉE

Commandant en chef.	Général de l'infanterie VON ALVENSLEBEN I.
Chef d'état-major...	Colonel VON THILE.

7e division d'infanterie.

Commandant	Général-lieutenant VON GROSS *dit* VON SCHWARZHOFF.
13e brigade d'infanterie.	Général-major VON BORRIES (*1er* régiment d'infanterie de Magdebourg n° *26*, *3e* régiment d'infanterie de Magdebourg n° *66*).

14e brigade d'infanterie.	Général-major VON ZYCHLINSKI (*2e* régiment d'infanterie de Magdebourg n° *27*, régiment d'infanterie d'Anhalt n° *93*).

Bataillon de chasseurs de Magdebourg n° *4;*
Régiment de dragons de Westphalie n° *7;*
1re abteilung montée du régiment d'artillerie de campagne de Magdebourg n° *4* (Ire, IIe, 1re et 2e batteries);
2e et 3e compagnies de pionniers de campagne du IVe corps, et colonne d'outils.

8e division d'infanterie.

Commandant	Général-lieutenant VON SCHÖLER.
15e brigade d'infanterie.	Général-major VON KESSLER (*1er* régiment d'infanterie de Thuringe n° *31*, *3e* régiment d'infanterie de Thuringe n° *71*).
16e brigade d'infanterie.	Colonel VON SCHEFFLER (régiment de fusiliers du Schleswig-Holstein n° *86*, 7e régiment d'infanterie de Thuringe n° *96*).

Régiment de hussards de Thuringe n° *12;*
2e abteilung montée du régiment d'artillerie de campagne de Magdebourg n° *4* (IIIe, IVe, 3e et 4e batteries);
1re compagnie de pionniers de campagne du IVe corps, avec équipage de ponts.

Artillerie de corps.

Abteilung à cheval du régiment d'artillerie de campagne de Magdebourg n° *4* (2e et 3e batteries à cheval);
3e abteilung montée du régiment d'artillerie de campagne de Magdebourg n° *4* (Ve, VIe, 5e et 6e batteries).

IXᵉ CORPS D'ARMÉE

Commandant en chef.	Général de l'infanterie VON MANSTEIN.
Chef d'état-major...	Major BRONSART VON SCHELLENDORF.

18ᵉ division d'infanterie.

Commandant......	Général-lieutenant baron VON WRANGEL.
35ᵉ brigade d'infanterie.	Général-major VON BLUMENTHAL (régiment de fusiliers de Magdebourg nº *36*, régiment d'infanterie du Schleswig nº *84*).
36ᵉ brigade d'infanterie.	Général-major VON BELOW (2ᵉ régiment de grenadiers de Silésie nº *11*, régiment d'infanterie du Holstein nº *85*).

Bataillon de chasseurs de Lauenbourg nº *9;*

Régiment de dragons de Magdebourg nº *6;*

1ʳᵉ abteilung montée du régiment d'artillerie de campagne du Schleswig-Holstein nº *9* (Iʳᵉ, IIᵉ, 1ʳᵉ et 2ᵉ batteries);

2ᵉ et 3ᵉ compagnies de pionniers de campagne du IXᵉ corps, et colonne d'outils.|

25ᵉ division d'infanterie (grand-ducale hessoise).

Commandant......	Général-lieutenant prince LOUIS DE HESSE.
49ᵉ brigade d'infanterie.	Général-major (prussien) VON WITTICH [*1ᵉʳ* régiment d'infanterie (Garde du corps), 2ᵉ régiment d'infanterie (Grand-Duc), *1ᵉʳ* bataillon de chasseurs (de la Garde)].

50e brigade d'infanterie.	Colonel von Lyncker [*3e* régiment d'infanterie (régiment du Corps), *4e* régiment d'infanterie (Prince-Charles), *2e* bataillon de chasseurs (du Corps)].
25e brigade de cavalerie.	Général-major (prussien) baron von Schlotheim [*1er* régiment de Reiter (chevau-légers de la Garde), *2e* régiment de Reiter (chevau-légers du Corps), batterie à cheval].

Abteilung des batteries de campagne (Ire, IIe, 1re, 2e et 3e batteries);

Compagnie de pionniers, avec équipage de ponts.

Artillerie de corps.

2e abteilung montée du régiment d'artillerie de campagne du Schleswig-Holstein n° *9* (IIIe, IVe, 3e et 4e batteries);

2e batterie à cheval du régiment d'artillerie de campagne du Schleswig-Holstein n° *9*.

Xe CORPS D'ARMÉE

Commandant en chef.	Général de l'infanterie von Voigts-Rhetz.
Chef d'état-major...	Lieutenant-colonel von Caprivi.

19e division d'infanterie.

Commandant......	Général-lieutenant von Schwarzkoppen.

37e brigade d'infanterie.	Colonel Lehmann (régiment d'infanterie de la Frise-Orientale nº *78*, régiment d'infanterie d'Oldenbourg nº *91*).
38e brigade d'infanterie.	Général-major von Wedell (*3e* régiment d'infanterie de Westphalie nº *16*, *8e* régiment d'infanterie de Westphalie nº *57*).

1er régiment de dragons du Hanovre nº *9*;

1re abteilung montée du régiment d'artillerie de campagne du Hanovre nº *10* (Ire, IIe, 1re et 2e batteries);

2e et 3e compagnies de pionniers de campagne du Xe corps, avec colonne d'outils.

20e division d'infanterie.

Commandant	Général-major von Kraatz-Koschlau.
39e brigade d'infanterie.	Général-major von Woyna (*7e* régiment d'infanterie de Westphalie nº *56*, *3e* régiment d'infanterie du Hanovre nº *79*).
40e brigade d'infanterie.	Général-major von Diringshofen (*4e* régiment d'infanterie de Westphalie nº *17*, régiment d'infanterie du Brunswick nº *92*).

Bataillon de chasseurs du Hanovre nº *10*;

2e régiment de dragons du Hanovre nº *16*;

2e abteilung montée du régiment d'artillerie de campagne du Hanovre nº *10* (IIIe, IVe, 3e et 4e batteries);

1re compagnie de pionniers de campagne du Xe corps, avec équipage de ponts.

Artillerie de corps.

Abteilung à cheval du régiment d'artillerie de campagne du Hanovre n° *10* (1re et 3e batteries à cheval);

3e abteilung montée du régiment d'artillerie de campagne du Hanovre n° *10* (Ve, VIe, 5e et 6e batteries).

XIIe CORPS D'ARMÉE (SAXON)

Commandant en chef.	Général de l'infanterie PRINCE ROYAL DE SAXE.
Chef d'état-major...	Lieutenant-colonel VON ZEZSCHWITZ.

23e division d'infanterie.

Commandant......	Général-lieutenant prince GEORGES DE SAXE.
45e brigade d'infanterie.	Général-major VON CRAUSHAAR (1) [*1er* régiment de grenadiers (du Corps) n° *100*, *2e* régiment de grenadiers (roi Guillaume de Prusse) n° *101*, régiment de tirailleurs (fusiliers) n° *108*].
46e brigade d'infanterie.	Colonel VON MONTBÉ [*3e* régiment d'infanterie (Prince-Royal) n° *102*, *4e* régiment d'infanterie n° *103*].

1er régiment de Reiter (Prince-Royal);

1re abteilung montée du régiment d'artillerie de campagne n° *12* (Ire, IIe, 1re et 2e batteries);

2e et 4e compagnies du bataillon de pionniers n° *12* et colonne d'outils.

(1) Tué le 18 août, à Saint-Privat.

24e division d'infanterie.

Commandant	Général-major NEHRHOFF VON HOLDERBERG.
47e brigade d'infanterie.	Général-major VON LEONHARDI [5e régiment d'infanterie (Prince-Frédéric-Auguste) nº *104*, 6e régiment d'infanterie nº *105*, 1er bataillon de chasseurs Prince-Royal nº *12*].
48e brigade d'infanterie.	Colonel von SCHULZ [7e régiment d'infanterie (Prince-Georges) nº *107*, 8e régiment d'infanterie nº *107*, 2e bataillon de chasseurs nº *13*].

2e régiment de Reiter;

2e abteilung montée du régiment d'artillerie de campagne nº *12* (IIIe, IVe, 3e et 4e batteries);

3e compagnie du bataillon de pionniers nº *12*, avec équipage de ponts.

12e division de cavalerie.

Commandant	Général-major comte ZUR LIPPE.
23e brigade de cavalerie.	Général-major KRUG VON NIDDA (régiment de Reiter de la Garde, 1er régiment de ulans nº *17*).
24e brigade de cavalerie.	Général-major SENFFT VON PILSACH (3e régiment de Reiter, 2e régiment de ulans nº *18*).

1re batterie à cheval du régiment d'artillerie de campagne nº *12*.

Artillerie de corps.

3e abteilung montée du régiment d'artillerie de campagne n° *12* (Ve, VIe et 5e batteries);

4e abteilung montée (VIIe, VIIIe et 6e batteries) et 2e batterie à cheval du régiment d'artillerie de campagne n° *12*.

5e DIVISION DE CAVALERIE

Commandant	Général-lieutenant baron VON RHEINBABEN.
11e brigade de cavalerie.	Général-major VON BARBY (régiment de cuirassiers de Westphalie n° *4*, *1er* régiment de ulans du Hanovre n° *13*, régiment de dragons d'Oldenbourg n° *19*).
12e brigade de cavalerie.	Général-major VON BREDOW (régiment de cuirassiers de Magdebourg, n° 7, régiment de ulans de l'Altmark n° *17*, régiment de dragons du Schleswig-Holstein n° *13*).
13e brigade de cavalerie.	Général-major VON REDERN (régiment de hussards de Magdebourg n° *10*, *2e* régiment de hussards de Westphalie n° *11*, régiment de hussards de Brunswick n° *17*).

1re batterie à cheval du régiment d'artillerie de campagne de Magdebourg n° *4;*

2e batterie à cheval du régiment d'artillerie de campagne du Hanovre n° *10*.

6e DIVISION DE CAVALERIE

Commandant	Duc GUILLAUME DE MECKLENBOURG-SCHWERIN.
14e brigade de cavalerie.	Général-major baron VON DIEPENBROCK-GRÜTER (1) [régiment de cuirassiers du Brandebourg (Empereur-Nicolas Ier de Russie) nº *6*, *1er* régiment de ulans du Brandebourg (Empereur-de-Russie) nº *3*, régiment de ulans du Schleswig-Holstein nº *15*].
15e brigade de cavalerie.	Général-major VON RAUCH (1) [régiment de hussards du Brandebourg (hussards de Zieten) nº *3*, régiment de hussards du Schleswig-Holstein nº *16*].

2e batterie à cheval du régiment d'artillerie de campagne du Brandebourg nº *3*.

4e abteilung des chemins de fer de campagne.
2e abteilung des télégraphes de campagne.

---

(1) Blessé le 16 août, à Rezonville.

ERRATA

Page 15, note 1. *Au lieu de :* II, 64, *lire :* II, 164.

Page 15, note 4. *Au lieu de :* II, 94, *lire :* II, 94*.

Page 155, ligne 19. *Au lieu de :* à gauche, *lire :* à droite.

Page 197, note 1. *Au lieu de : Historique* , *lire :* G. G., *loc. cit.*, 178.

Page 223, note 1. *Supprimer loc. cit.*

Page 268, dernière ligne. *Au lieu de :* de son, *lire :* du.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

FORBACH

CHAPITRE PREMIER

SITUATION LE 4 AOUT AU SOIR

CHAPITRE II

LES PRÉLIMINAIRES DE LA BATAILLE

CHAPITRE III

ATTAQUES DE LA *14*e DIVISION

CHAPITRE IV

ARRIVÉE DES RENFORTS PRUSSIENS

CHAPITRE V

ATTAQUE DU FORBACHER BERG

CHAPITRE VI

RETRAITE DU 2e CORPS

CHAPITRE VII

LE 3ᵉ CORPS

DEUXIÈME PARTIE

LA RETRAITE SUR METZ

CHAPITRE PREMIER

LES CONSÉQUENCES DE FORBACH

CHAPITRE II

CONCENTRATION SUR LA NIED

CHAPITRE III

L'ARMÉE FRANÇAISE SOUS METZ

CHAPITRE IV

BAZAINE COMMANDANT EN CHEF

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

LA JOURNÉE DU 13 AOUT

TROISIÈME PARTIE

BORNY

CHAPITRE PREMIER

PREMIERS MOUVEMENTS DE RETRAITE

CHAPITRE II

ENGAGEMENT DU 3e CORPS

CHAPITRE III

ENGAGEMENT DU 4e CORPS

CHAPITRE IV

DERNIERS COMBATS A L'AILE DROITE FRANÇAISE

CHAPITRE V

DE METZ A GRAVELOTTE

CHAPITRE VI

LES ALLEMANDS LE 15 AOUT

PARIS

TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie

8, rue Garancière




UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY
Do not remove the card from this Pocket.
Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File."
Made by LIBRARY BUREAU
Title 1870: La guerre en Lorraine. Vol.1.

